

Université de Montréal

La vraisemblance historique dans le roman *Nicolas Perrot* de Georges Boucher de
Boucherville

Par

Étienne Tremblay

Littérature et langues du monde, Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention d'une Maîtrise ès arts en Littérature
comparée

Octobre 2019

©Étienne Tremblay, 2019

Université de Montréal
Département de littérature et langues du monde

Ce mémoire intitulé

**La vraisemblance historique dans le roman *Nicolas Perrot* de Georges Boucher
de Boucherville**

Présenté par

Étienne Tremblay

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Jacques Cardinal

Directeur de recherche

Sarah Henzi

Membre du jury

Amaryll Chanady

Membre du jury

RÉSUMÉ

Nicolas Perrot ou les coureurs des bois sous la domination française (1889) est un roman qui évoque la vie d'un coureur de bois à l'époque de la Nouvelle-France (autour de 1669). L'auteur George Boucher de Boucherville est bien connu pour son roman *Une de perdue, deux de trouvées*, mais le roman à l'étude dans ce mémoire a longtemps été oublié avant d'avoir été édité pour la première fois en un seul volume en 1996. Comme devant tout roman historique, le lecteur doit se questionner sur le rapport que l'auteur entretient avec la vérité historique. Ce mémoire se penche sur l'authenticité des informations qui se trouvent dans le roman. L'analyse se base sur une recherche sur l'œuvre, son auteur, le contexte littéraire et les deux époques pertinentes (Nouvelle-France et Québec du XIX^e siècle). Ces mises en contexte conduisent à l'analyse du roman (appuyée par l'ethnologie récente) qui permet de conclure que Boucherville s'éloigne à plusieurs égards des portraits caricaturaux des coureurs de bois et des Autochtones qui sont monnaie courante à son époque.

ABSTRACT

Nicolas Perrot ou les coureurs des bois sous la domination française (1889) is a novel about the life of a *coureur de bois* (french fur trader) during the New France era (around 1669). The author Georges Boucher de Boucherville is well known for his novel *Une de perdue, deux de trouvées*, but the work studied here has been long forgotten before it was first published in a single tome in 1996. As with every historical novel, readers have to inquire into the relationship the author has with historical truths. This master's thesis focuses on the authenticity of the information contained in the novel. The analysis is based on research on the author and his work, the literary context and the two relevant periods (New France and nineteenth-century Quebec). Following these inquiries, we analyse the novel (guided by modern day ethnology) and come to the conclusion that Boucherville's work deviates from the clichés usually associated with *coureurs de bois* and indigenous people.

MOTS-CLÉS

Nouvelle-France; Coureurs de bois; Traite des fourrures; Autochtones; Littérature québécoise; Québec; Canada; Colonialisme; Roman historique; Roman d'aventures.

KEYWORDS

New France; Fur traders; Fur trade; First nations; Quebec literature; Quebec; Canada; Colonialism; Historical fiction; Adventure fiction.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	6
REMARQUES PRÉALABLES	
1. Résumé du roman	11
2. Boucherville et son temps	13
3. Le sujet et son contexte	19
3.1 Nicolas Perrot	19
3.2 Le monde autochtone dans la littérature canadienne-française	21
3.3 Le roman populaire, le roman d'aventures, le roman historique	24
3.4 Annonce du roman dans la <i>Revue de Québec</i>	25
3.5 Analyse du préambule	28
3.5.1 La connaissance de quelques repères historiques essentiels à la compréhension du récit	29
3.5.2 La suspension de l'incrédulité	30
3.5.3 Autres remarques sur le préambule	33
4. Aperçu de la doxa historiographique concernant les coureurs de bois	35
5. Aperçu des recherches contemporaines sur les coureurs de bois	46
ANALYSE DU ROMAN	
6. Éthos du coureur de bois	52
6.1 Le style vestimentaire	53
6.2 Force	54
6.3 Les compagnons	60
6.3.1 Bibi Lajeunesse	60
6.3.2 Les autres compagnons	64
6.4 Prévoyance et suspense	66
6.5 Clichés sur les traiteurs	77
7. Autochtones	83
7.1 Stoïcisme	85
7.2 Vengeance	87
7.3 Torture	92
7.4 Savoir-faire	96
8. Coutumes	101
8.1 Tabac	101
8.2 Oralité	102
9. Contexte politique et sociabilité	103
9.1 La paix de 1667	104
9.2 Parole et autorité	110
9.3 Ononthio	114
10. Les femmes	118
CONCLUSION	124
BIBLIOGRAPHIE	129

Introduction

La renommée du roman de George Boucher de Boucherville, *Une de perdue deux de trouvées* — un incontournable du XIX^e siècle canadien-français — semble être inversement proportionnelle à l'oubli dans lequel est tombé son second : *Nicolas Perrot ou les coureurs des bois sous la domination française*, roman-feuilleton inachevé publié dans la *Revue de Québec* en 1889.

Dans sa bibliographie consacrée à Boucherville, réalisée en 1945 à l'École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, Marie-Ange Riopel ne répertorie même pas le texte. Aucune mention n'est faite dans la *Bibliographie critique du roman canadien-français, 1837-1900* de David M. Hayne en 1968. Dans leur *Dictionnaire pratique des auteurs québécois* de 1976, Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski ne mentionnent pas le roman parmi les œuvres de Boucherville. Il faut vraisemblablement attendre 1978 avec le premier volume du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* pour que l'ouvrage soit enfin répertorié.

Pourquoi un tel oubli pendant si longtemps? Le sujet, peut-être. Micheline Lavoie, professeure au Cégep du Vieux Montréal, nomme ainsi le problème dans une édition de la revue *Voix et Images*, de 1970 :

[U]ne première chose étonnante à noter, c'est que le coureur de bois à l'état pur est relativement rare dans la création littéraire, ainsi que le signale d'ailleurs Warwick. Si l'on excepte François Paradis [dans *Maria Chapdelaine*] [...] où trouvera-t-on des voyageurs, des découvreurs, des aventuriers? (Lavoie : 11-12)

Nos propres recherches confirment cette sous-représentation du coureur de bois en littérature. La liste n'est pas longue des œuvres de fiction jusqu'à la Révolution

tranquille qui ont pour protagoniste principal un homme des bois. Lors des recherches préalables à la rédaction de ce mémoire, nous en avons répertorié le plus possible. Nous sommes arrivés à un nombre si restreint qu'une analyse comparative de tous ces récits tiendrait assurément dans une même recherche.

Ce mémoire aurait pu atteindre sa dimension comparatiste en faisant un tel tour d'horizon de la figure du coureur de bois dans la littérature canadienne-française. Toutefois, pour être conduite autrement qu'en un survol sommaire du fonctionnement de chaque œuvre, une telle étude mériterait de se déployer plus largement que sur les quelque cent vingt pages de ce mémoire-ci. Nous nous sommes donc bornés à l'étude d'une seule de ces fictions. Parmi les œuvres répertoriées nous avons choisi celle à l'étude ici pour une raison bien simple : à notre connaissance, aucune étude approfondie n'a été faite sur *Nicolas Perrot*. Notre travail trouvera donc sa niche comparatiste dans l'étude plus pointue de l'œuvre choisie.

Notre objet isolé est le roman de Boucherville. Les savoirs historiques sur la traite pelletière sont notre comparant, qui est un sujet d'historien et d'ethnographe. Nous jugerons donc de la vraisemblance historique du roman de Boucherville. Ce type d'analyse nous permettra d'isoler divers éléments que renferme *Nicolas Perrot*, tant en ce qui concerne ses rouages narratifs, sa place dans son époque, que ses qualités de document plus ou moins historiquement fiable.

La portée monographique de ce mémoire nous conduit à faire une brève biographie de Boucherville, afin de voir comment son parcours épouse son siècle, et ne serait-ce que pour rassembler des informations que nous avons trouvées

éparpillées çà et là au hasard des dictionnaires, des sites web, des encyclopédies et des appareils critiques.

Pour nous permettre de lire *Nicolas Perrot* de manière informée, nous ferons quelques remarques biographiques sur le Nicolas Perrot historique, sur la représentation du monde autochtone dans la littérature canadienne-française, et sur les romans populaires, d'aventures et historiques à l'époque de Boucherville.

Faire de l'analyse littéraire en prenant le biais du savoir historique et ethnographique permet de classer les divers éléments qui constituent le roman de Boucherville : 1. la société canadienne-française à l'époque de son écriture; 2. le discours littéraire contemporain de Boucherville; 3. les récits historiques et récits de voyage disponibles pour l'écriture de ce roman.

Nous ferons donc d'abord un tour d'horizon de la doxa historiographique sur la traite des fourrures jusqu'à l'époque où Boucherville rédige son roman. Ceci nous permettra : 1. de connaître les sources accessibles à Boucherville pour l'écriture du roman; 2. de déterminer si ce traitement romanesque diffère ou non du traitement savant de la traite des fourrures.

Pour prendre conscience du regard que nous pouvons aujourd'hui porter sur une œuvre traitant de la Nouvelle-France à l'époque des guerres iroquoises, nous verrons comment la culture savante sur le sujet a évolué jusqu'à l'époque contemporaine. La mise en perspective des discours historiques de l'époque de Boucherville avec ceux qui nous sont disponibles plus de cent ans après la publication de *Nicolas Perrot* permettra de voir comment l'ethnotype du coureur de bois a évolué

avec le temps. Nous pourrions voir si Boucherville a adhéré ou non au traitement habituel du sujet.

Enfin, nous proposerons une analyse du roman. Nous jugerons de la vraisemblance historique de l'œuvre. Nous passerons d'abord par l'annonce du roman dans la *Revue de Québec* et par le préambule faisant partie du corps du texte puisque tous deux annoncent quelques pistes de lecture.

Nous diviserons ensuite notre analyse selon des grands thèmes qui traversent le roman. Nous verrons quel éthos du coureur de bois Boucherville construit; l'analyse de Colas (notre héros) et de ses compagnons nous permettra de le préciser. Les Autochtones jouant un grand rôle dans la trame narrative, nous nous pencherons sur la manière par laquelle Boucherville les dépeint. D'un point de vue plus scénaristique, étant donné que nous avons affaire à un roman d'aventures, nous nous questionnerons sur la place du suspense. Viendront ensuite des remarques sur les clichés auxquels Boucherville n'échappe pas malgré la qualité historique de son récit. Nous regardons ensuite comment la description précise de certaines coutumes et de certains savoir-faire lui permet de reconstituer une époque. Pour avoir une vue d'ensemble de la vraisemblance de l'époque qu'il recrée, nous ferons quelques remarques sur le contexte politique et la sociabilité franco-indienne tels que décrits dans le roman en comparaison avec ce qu'en disent les historiens et les ethnographes. Enfin, nous nous pencherons sur les quelques femmes présentes dans ce roman qui leur fait peu de place. *Nicolas Perrot* porte en effet sur un milieu qui était presque exclusivement masculin.

À travers ce mémoire, le lecteur se familiarisera avec une certaine terminologie de la traite des fourrures : coureurs de bois, voyageurs, traiteurs, engagés, truchements, canoteurs, etc. Ces termes désignent bien entendu plusieurs réalités précises relatives au monde de la traite, mais nous prions le lecteur de ne pas s'y perdre et de les considérer comme synonymes. Il s'agit toujours de ces hommes de souches européennes qui circulent dans les pays autochtones dans le but principal d'y commercer.

REMARQUES PRÉALABLES

1. Résumé du roman

L'histoire commence en novembre 1669 et le dernier chapitre se passe le 8 janvier 1670. Nicolas Perrot, un coureur de bois que le narrateur et les personnages appellent Colas, organise une expédition d'hiver qui part de Québec vers Michilimakinac. Colas met au point un système de canot à voile monté sur des traînes qui lui permet d'aller à une vitesse prodigieuse sur la glace des rivières et des lacs. Il achète également des chiens de traîneaux pour tirer ses canots sur les longues distances. À Québec, il rencontre Bibi Lajeunesse, un homme aux étonnants talents de ventriloque qu'il engage à son service.

Entre Québec et Montréal, Colas envoie ses hommes devant lui pour préparer ses chemins et lui faciliter le trajet. À Montréal, il conclut un marché avec des marchands. Ceux-ci se sont fait voler plusieurs canots de marchandise. Or, plutôt que d'aller jusqu'à Michilimakinac, Colas ira récupérer les canots aux mains des Iroquois et de leur chef Chaudière Noire. En plus de Bibi Lajeunesse, Colas est aidé de plusieurs compagnons, dont Grand Pierre, un Algonquin qui s'associe au héros afin de venger son père assassiné par des Iroquois.

Colas et ses compagnons se rendent dans un village huron de la région des Grands Lacs pour chercher leur aide contre les Iroquois. Colas apprend là-bas que les Hurons, guidés par leur chef Kondiaronk dit Le Rat, se sont fait voler des pièges de chasse par les mêmes Iroquois qui ont subtilisé les canots des marchands de Montréal. Grâce à un subterfuge où Bibi se déguise en chaman et se sert de ses talents

de ventriloque, Colas arrive à convaincre les Hurons de se contenter de reprendre leurs pièges sans chercher à partager avec les Français le contenu des canots volés. Tous partent ensuite ensemble vers l'endroit où les Iroquois hivernent.

L'affrontement a lieu sur un lac. Les Hurons s'avancent d'abord sur le lac avant de retraiter. Les Iroquois quittent leur village, embarquent dans leurs canots et se lancent à leur poursuite. C'est alors qu'ils tombent dans le piège de Colas qui les attendaient avec ses canots à voile. Colas et ses hommes tirent au ras de l'eau pour perforer les canots iroquois. Après une victoire facile, les vainqueurs se partagent le butin.

Une jeune iroquoise capturée dans le camp des vaincus, Corlarine, déclare son amour à Colas, mais celui-ci la repousse poliment. Colas est en effet amoureux de M^{lle} Raclos, la fille d'un apothicaire que le lecteur rencontre dans les premiers chapitres. Il amène plutôt Corlarine en captivité avec sa belle-mère, la femme du chef Chaudière Noire qui a miraculeusement échappé au massacre.

Le roman s'arrête abruptement alors que Colas et ses hommes reviennent vers Québec avec leurs traîneaux à chiens et les marchandises reprises. Boucherville n'a jamais fini son roman qui s'est arrêté en même temps que le périodique dans lequel il était publié.

2. Boucherville et son temps

En plus du contexte savant et populaire, il faut aussi prendre en compte le contexte d'écriture de l'écrivain pour mettre en lumière ce que signifie pour quelqu'un de son époque faire un roman historique campé dans l'Ancien Régime. Ceci est important parce que le roman historique l'est toujours doublement : son auteur est en effet comme son livre une créature historique.

Pierre-Georges Boucher de Boucherville a vu la quasi-totalité du XIX^e siècle canadien-français. Il naît à Québec le 21 octobre 1815, ou 1814 selon les auteurs. Il a vu les deux *tranches* de ce siècle québécois avec en son centre les troubles de 1837-38 et l'Acte d'Union en 1840.

Il est le fils de Marguerite-Amélie Sabrevois de Bleury et de Pierre-Amable Boucher (1780-1857), seigneur de Boucherville, arrière-arrière-petit-fils de Pierre Boucher qui fut gouverneur de Trois-Rivières puis fondateur de la seigneurie de Boucherville. Pierre-Amable était devenu le principal seigneur de Boucherville en 1812 (Hamel, 1981 : 27). Georges est l'aîné de la famille. Il est donc destiné à régner sur les terres jadis concédées par Louis XIV. Il a une sœur, Catherine-Émilie, mariée à M. De Grosbois, médecin (Riopel : 7), et un frère, Charles-Eugène, qui deviendra premier ministre de la province de Québec une première fois de 1874 à sa révocation par le lieutenant-gouverneur en 1878, et une deuxième fois de décembre 1891 à sa démission en décembre 1892 (Assemblée nationale du Québec [en ligne]).

George Boucher fait son cours classique au Collège de Montréal de 1822 à 1832 (Lemire, 1992, 89). Selon les archives du Collège auxquelles réfère le chercheur

Réginald Hamel, il y aurait été modérément studieux, s'intéressant surtout à l'Histoire, à la langue anglaise et aux mathématiques (Hamel, 1981 : 9). Il aura accès à de nombreux livres durant sa jeunesse grâce à la bibliothèque familiale. L'accès à une culture livresque en surplus de ce que proposent les collèges classiques n'est pas chose courante à cette époque au Bas-Canada (Lemire, 1992 : 209).

En 1835, Boucherville a déjà publié deux nouvelles dans *L'Ami du peuple*, un périodique qui défend la constitution et s'oppose aux Patriotes durant les troubles de 1837-38 (Beaulieu : 57). La première, « La tour de Trafalgar », témoigne de l'influence du roman gothique au Canada. La seconde, « Louise Chawinikisique » montre bien l'influence qu'a eue sur lui *Les Natchez* de Chateaubriand. Cette nouvelle remporte le concours lancé par le rédacteur de *L'Ami du peuple*, le français en exil Alfred-Xavier Rambau (1810-1856). C'est sous l'impulsion de cet homme que *L'Ami du peuple* publie certains textes comme *Le Père Goriot* de Balzac, donnant ainsi accès à la littérature française contemporaine (Lemire, 1992 : 103). C'est aussi sous la plume de ce rédacteur, qui remplace Michel Bibaud en 1833, que l'orthodoxie de *L'Ami du peuple* s'affermi et que les attaques contre les Patriotes se multiplient (Lemire, 1992 : 172). Une seule contrainte était présentée aux participants à l'occasion du concours : l'histoire devait avoir lieu au Canada (Lemire, 1992 : 171). Cette deuxième nouvelle de Boucherville exploite un exotisme autochtone alors en vogue (Lemire, 1992 : 89). En donnant le nom du gagnant, les juges du concours Auguste-Norbert Morin et Dominique Mondelet se permettent certains jugements sur les autres textes soumis. Ils notent qu'ils présentent tous des « *histoires d'horreur et [et que] ce genre*

fantastique et sombre en vogue aujourd'hui [est] de peu d'utilité dans la vie morale et industrielle » (Lemire, 1992 : 172).

Boucherville est admis au Barreau en 1837 (Hamel : 75) et pratique ensuite le droit dans le Township d'Aylmer. Cependant, la politique et la littérature semblent à l'époque l'intéresser davantage que le droit. Sa vie est une illustration du parcours de nombreux membres de l'élite intellectuelle bas-canadienne à travers le XIX^e siècle : libéral et patriote dans sa jeunesse, il se rangera — mû par un opportunisme qui se dévoile dans les réécritures d'*Une de perdue* diront certains (Lemelin, « George Boucher de Boucherville » [en ligne]) — du côté du pouvoir en place en se faisant haut fonctionnaire après l'Acte d'Union de 1840.

La vie associative intellectuelle francophone de l'époque subit les contraintes d'une polarisation idéologique. Alors que les milieux anglophones s'organisent autour des arts et des sciences comme en témoigne la *Literary and Historical Society of Quebec* fondée par le gouverneur George Ramsay en 1824 (Carroll, « Société littéraire et historique de Québec » [en ligne]), les milieux lettrés francophones se forment plutôt autour des réseaux familiaux, professionnels ou patriotiques (Lemire, 1992 : 154).

Secrétaire correspondant des Fils de la Liberté, Boucherville signe leur manifeste en octobre 1837. Il est arrêté pour haute trahison le 16 novembre et aurait été libéré grâce à son père le 8 juillet 1838 (Lemire, 1992 : 89). Dans son édition critique de *Une de perdue, deux de trouvées*, Réginald Hamel affirme plutôt que suite à son emprisonnement « *il sera aussitôt relâché après sa déposition et ses déclarations de loyauté à l'égard de la Couronne* » (Boucherville, 1981 : 466). Chose certaine, son

père lui conseille de s'exiler quelque temps plutôt que de s'exposer à une seconde arrestation. Il fraternise en 1838 avec les *Frères-Chasseurs* de Robert Nelson en exil en Nouvelle-Angleterre. Étant donné la liste précise de la quantité d'armes dont disposent les esclaves révoltés d'*Une de perdue, deux de trouvées*, dans l'édition de 1851, on peut déduire que des liens de camaraderie auraient pu unir Boucherville et les hommes de Nelson. Les chiffres correspondent en effet presque exactement avec l'armement réel des patriotes en exil en 1838 (Boucherville, 1981 : 464). Jugeant cette liste trop compromettante, Boucherville fera même disparaître le passage de l'édition de 1864. En 1840, Boucherville s'exile en Louisiane où il vivra quelque temps dans la famille du Sieur de Muy, alliée à la sienne. C'est pendant cette retraite forcée qu'il aurait rédigé la première partie d'*Une de perdue, deux de trouvées* (Lemire, 1992 : 89).

Il est de retour au Canada en 1846. Dans les archives de la province nous voyons que le 15 février 1847, Pierre-Georges-Prévost Boucher de Boucherville, avocat et écuyer, épouse par deux fois Marie-Louise-Elizabeth Gregory, native de Montréal, devant l'Église anglicane et à l'église Notre-Dame de Montréal (Riopel : 11). Son frère Charles-Eugène épousera lui aussi une Canadienne anglaise. Boucherville retourne alors à la pratique du droit.

Entre 1840 et 1860, à cette époque naissante de la littérature canadienne-française, les jeunes auteurs ont les yeux rivés sur la France. Les journaux et les revues canadiens publient Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Balzac et Dumas.

En janvier 1847, dans *L'Album littéraire et musical de la Minerve*, édité à Montréal par Ludger Duvernay, seront publiés les trente premiers chapitres d'*Une de perdue, deux de trouvées*, premier roman de Boucherville, un ouvrage qui rappelle les

Mystères de Paris d'Eugène Sue. Durant les années 1860 Boucherville reprend et retravaille son roman pour le mettre au goût du jour et conduire son dénouement durant la rébellion des Patriotes (Lemire, 1992 : 89). Les nouveaux chapitres paraîtront entre janvier 1864 et juillet 1865 dans *La Revue Canadienne*, revue mensuelle éditée à Montréal par Eusèbe Sénécal. L'édition intégrale comprenant les deux parties paraît en 1874 et est tirée à 3000 exemplaires (Riopel : 17).

Même si le genre du roman d'aventures ou de capes et d'épées est d'influence directement française, avec *Une de perdue deux de trouvées*, Boucherville s'inscrit dans les particularismes du continent américain comme il l'avait fait avec « Louise Chawinikisique » et comme il le fera avec *Nicolas Perrot*, plutôt que dans un prolongement de l'identité européenne. L'auteur affirme également un goût marqué pour le roman historique.

Lors de la Confédération en 1867, Boucherville est nommé secrétaire du Lieutenant-gouverneur Narcisse-Fortunat Belleau, poste duquel il démissionne peu après, avant d'être nommé la même année Greffier du Conseil législatif qui était devenu électif en 1856, poste qu'il occupera jusqu'en 1890 (Riopel : 12). Il tient la plume aux audiences et rédige les actes de justice. Il se consacre à partir de cette époque à des publications scientifiques et économiques (Hamel, 1976 : 75). La chercheuse Marie-Ange Riopel ne cache pas son admiration pour Boucherville dans sa bibliographie de 1945 :

Savant infatigable il étudie, cherche ou invente continuellement. Il est extraordinaire pour un homme d'occuper son esprit à tant de choses à la fois. Il faut un cerveau puissant pour s'adapter successivement à tant de sujets divers. Ainsi il laisse un chapitre de roman, pour passer à la rédaction d'un article de loi, et passe d'un article de loi à la création d'un essai de langage universel menant de front toutes sortes de problèmes avec enthousiasme et ténacité (Riopel : 12).

Quel aurait été l'étonnement de la bibliothécaire si elle avait su qu'en plus de toutes ces occupations, il y avait en plus la rédaction d'un roman historique dont la qualité de détails laisse supposer un travail de recherche historique (nous le verrons amplement) et non pas une simple plongée dans l'invention. Il n'y a effectivement aucune mention de *Nicolas Perrot* dans le mémoire de Riopel.

Dans l'*Opinion publique* du 22 février 1872, Placide Lépine brosse un portrait de Boucherville âgé alors de 57 ans.

Grand, maigre, teint bilieux, figure osseuse, barbe grisonnante, bouche fine, nez accentué, grand front méditatif, yeux bruns, profonds et tellement absorbés qu'à voir leur regard en dedans on les croirait séparés du monde extérieur par le verre des lunettes qui s'interposent entre eux et les vains objets de la vie matérielle. À la fois poète, philosophe, inventeur, il est remarquable par une grande mobilité d'idées et de projets. Ainsi un jour il décide subitement de partir pour Rio de Janeiro et n'informe sa femme qu'une fois rendu au Brésil.

C'est pendant qu'il occupe la fonction de greffier qu'il entreprend la rédaction de *Nicolas Perrot*, qui paraîtra en feuilleton dans *La Revue de Québec*, en 1889, l'année de sa retraite. Ses fonctions lui laissent vraisemblablement le temps de plusieurs loisirs. Il se rend par exemple en 1880 à New York voir jouer Sarah Bernhardt (Lemire, 1998, 166). Il publie en 1877 un *Code du whist*. La même année que celle de la parution de *Nicolas Perrot*, Boucherville fait paraître un *Dictionnaire du langage des nombres*.

Selon les sources, il serait mort à Boucherville en 1898, ou bien à l'île d'Orléans le 6 septembre 1894.

3. Le sujet et son contexte

Nous ferons quelques autres remarques préalables qui nous guideront avant d'entrer dans le corps du texte. Il convient de voir quelle a été la vie du Perrot historique avant d'en lire une fictive. Historique ou fictif, Perrot est souvent décrit comme celui qui partage la vie des Autochtones. Il est utile de faire un tour d'horizon de la représentation des Autochtones dans la littérature canadienne-française pour nous permettre de mieux catégoriser la manière par laquelle Boucherville s'y prend à ce sujet. *Nicolas Perrot* est un roman de genre. Nous verrons à quoi ressemble la littérature populaire, historique et d'aventures au Québec à cette époque. Nous analyserons enfin deux éléments paratextuels : l'annonce du feuilleton dans les pages de la *Revue de Québec* et le préambule qui fait en réalité partie du corps du texte de Boucherville.

3.1 Nicolas Perrot

Nicolas Perrot est né en Bourgogne vers 1644. Il a probablement étudié au collège jésuite des Godrans à Dijon. Il a rédigé plusieurs mémoires. Un seul nous est parvenu.

Il passe en Nouvelle-France vers 1660 comme donné des Jésuites (Dictionnaire biographique du Canada [en ligne]).

Le 12 août 1667, avec trois autres colons, dont Toussaint Beaudry, il fonde une société commerciale. Il semble s'être rendu très tôt dans un village poutéouatami de

la baie des Puants avec ce même Beaudry. On ne sait si c'est avec ou sans congé de traite (Havard, 2016 : 56).

Perrot ne souhaite pas être identifié lui-même à la catégorie des coureurs de bois même s'il est un ancien traiteur. Il écrit à propos de l'ensauvagement dans son mémoire *Mœurs et coutumes des sauvages de l'Amérique septentrionale* :

[C]es Canadiens se rendirent semblables aux sauvages, dont ils copièrent si bien le libertinage, qu'ils oublièrent ce qu'ils devoient à la subordination et discipline françoise, et, si je l'ose dire, au Christianisme mesme. Il auroit fallu, pour obvier à ce desordre dans son principe, chatier dès le commencement ceux qui estoient tombés en faut, en contrevenant aux ordres du Roy (Perrot : 381).

Perrot est un voyageur discipliné, ancien élève des jésuites à Dijon. Il entend se distinguer des indisciplinés et affirme sa francité comme un gage de civilité (Havard, 2016 : 71-72). Perrot semble être un des rares traiteurs qui échappe à l'opprobre des autorités dans le dernier tiers du XVII^e siècle. Il apparaît dans les sources à la fois comme un voyageur et un interprète. Il n'a jamais fait fortune dans la traite; il finit même ses jours pratiquement ruiné. Il est toutefois présenté par ses compatriotes comme un diplomate hors pair. Le père Charlevoix en parlera lui-même dans son *Histoire* de manière à le séparer des *vils coureurs de bois*. En 1670 il participe à la foire commerciale de Montréal et sert de médiateur durant une querelle entre Français et Indiens. Il est choisi pour servir d'interprète officiel lors de la prise de possession des Grands Lacs l'année suivante au Sault-Sainte-Marie (Havard, 2016 : 100-101). Perrot est un exemple parfait de la pluriactivité des traiteurs canadiens qui fait mentir les critiques élitistes. Il fait de fréquents retours sur les rives du Saint-Laurent. Il se marie en 1671 à la fille du roi Madeleine Raclos. Père de plusieurs enfants, il s'établit en 1677 sur une concession de la rivière Puante (aujourd'hui Bécancour). Depuis la

fin 1660 il se rend régulièrement dans les Pays d'en haut. Il est l'exemple, fort répandu, de l'alternance entre sédentarité agricole et voyages chez les colons de Nouvelle-France. En 1688, il achète la seigneurie de Rivière-du-Loup avec les droits de haute moyenne et basse justice. Ruiné, il doit restituer la seigneurie une dizaine d'années plus tard (Havard, 2016 : 130).

Nous voyons d'emblée que Nicolas Perrot permet à Boucherville de donner une forme romanesque à une époque historique sur laquelle il s'est visiblement largement renseigné sans toutefois donner l'impression de prendre parti pour les incorrigibles ensauvagés que sont les coureurs de bois. Perrot se distancie en effet de cette catégorie sociale que la doxa de l'époque de Boucherville décrit encore négativement. Avec un tel héros, on peut ménager la chèvre et le chou, montrer un aventurier et un propriétaire terrien.

3.2 Le monde autochtone dans la littérature canadienne-française

En dépit de ce qu'a longtemps voulu croire la culture savante, le commerce des fourrures a laissé de profondes traces dans l'imagination canadienne-française. Dans *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec 1764-1867*, Maurice Lemire suppose que les rapports avec le monde autochtone étaient trop banalisés pour que les premiers écrivains ressentent le goût de le décrire (Lemire, 1993 : 148). Il a fallu selon lui attendre que deux modèles étrangers pavent la voie avant que des Canadiens y trouvent un intérêt et qu'ils cherchent à écrire une américanité définie par les

alliances franco-indiennes. C'est après les succès de Chateaubriand et de Fenimore Cooper que les Canadiens commenceront à chercher eux aussi à exploiter la mythologie interethnique. *Nicolas Perrot* est en ce sens dans la lignée de certains ouvrages de Cooper et Chateaubriand : Boucherville y raconte les guerres indiennes, notamment celles opposant les Iroquois et les Hurons.

Nicolas Perrot tranche cependant avec le mytheme du récit indien décrit par Maurice Lemire en ce qu'il ne présente pas de dilemme moral. Si ce n'est pendant la rencontre de Colas et Corlarine à la fin du récit, la religion est presque complètement évacuée. C'est plutôt le rationalisme de Boucherville qui s'exprime pleinement. S'il y a tension ou suspense dans le roman, cela se limite aux stratagèmes de survie et aux bons fonctionnements des pièces d'équipement, rien de plus.

Pas de discours sur la pureté naïve de l'Autochtone non plus. Rien dans le roman de Boucherville ne rappelle *The Catholic Iroquois* de l'Américaine Catharine Maria Sedgwick. La traduction de ce texte a connu une certaine popularité au Québec et a servi d'exemple à bien des textes de fictions qui mettaient en scène une romance entre une Autochtone et un blanc. Traduit pour la première fois sous le titre *L'Iroquoise* dans *La Bibliothèque canadienne de Montréal* en 1827, le texte inaugure dans la fiction canadienne-française ce type « *d'héroïne tragique, grâce à laquelle s'accomplit la Rencontre entre l'Ancien et le Nouveau Monde* » (Rousseau : 33). Maurice Lemire avance que le mytheme de l'Iroquoise repose sur trois éléments : le primitivisme, l'amour et la religion (Lemire, 1993 : 155). Il n'y a pas dans *Nicolas Perrot* de combat entre nature et surnature comme Boucherville l'avait montré dans son récit de jeunesse « Louise Chawinikisique ». Dans *Le Roman d'aventures au*

Québec, Nathalie Ducharme remarque que le XIX^e siècle canadien-français « [...] utilise les personnages issus des Premières Nations à des fins narratives plutôt qu'idéologiques ou éducatives. Leur rôle consiste à affronter l'aventurier dans des scènes de combat qui marqueront la victoire du héros sur les scélérats » (Ducharme : 102). Elle ajoute que les Autochtones, chez des auteurs comme Joseph Marmette, Pamphile Le May, Wenceslas Dick, Régis Roy et Auguste Fortier, se divisent entre les Hurons christianisés et les fourbes iroquois (Ducharme : 102). Bien entendu, chez Boucherville aussi l'Iroquois est l'ennemi et le Huron l'adjuvant. Mais le *Nicolas Perrot* de Boucherville témoigne d'une connaissance approfondie des sociétés autochtones, où se trouve représentées autant la géopolitique des Pays d'en haut, que les nécessités du quotidien et les motivations raisonnées de tous les partis en présence. Certes, un combat crucial aura lieu en fin de récit pour permettre au héros de triompher, mais comme nous le verrons plus loin, l'ennemi iroquois n'est pas une simple caricature du sauvage sanguinaire et rien ne permet de dire que les Hurons soient tous christianisés. De manière générale dans la fiction au XIX^e siècle, les rapports entre blancs et Autochtones se résument à des envahissements réciproques. Quand l'Autochtone triomphe, il ne peut échapper à son destin tragique puisqu'il est le dernier représentant de sa race, sur le modèle du *Dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper (Ducharme : 104). Boucherville détonne encore à cet égard.

Nous verrons également que *Nicolas Perrot* colle cependant à un trait de la littérature sur les Autochtones : l'instinct de revanche. C'est un trait sur lequel insistent les Jésuites dans leurs *Relations* et qui sera expliqué plus loin à la lumière des recherches récentes en ethnohistoire (Lemire, 1993, 161).

3.3 Le roman populaire, le roman d'aventures, le roman historique

L'histoire du roman d'aventures au Québec débute en même temps que l'histoire du roman québécois. *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils et *Les Révélations du crime ou Cambray et ses complices* de François-Réal Angers, tous deux publiés en 1837, sont des romans d'aventures. Les romans d'aventures subséquents publiés au Québec au XIX^e siècle épousent le conservatisme. La morale catholique triomphe et l'amour du foyer, de la patrie et de la famille y sont exaltées (Ducharme : 11). Les heures de gloire du roman d'aventures à l'échelle mondiale coïncident avec l'apogée des empires coloniaux au XIX^e siècle. L'Occident admire l'aventurier moderne, l'homme des grands espaces. Ducharme affirme que la variante québécoise « *subvertit l'archétype de l'aventurier voyageur pour en faire un agent du projet colonial* » (Ducharme : 67). *Nicolas Perrot ou les coureurs des bois sous la domination française* ne s'écarte pas d'une constante quant à l'intitulé. Ducharme remarque que le tiers des romans d'aventures publiés au XIX^e siècle comportent un sous-titre qui met à l'avant-plan le travail de mise en valeur de l'histoire (Ducharme : 61). Le roman de Boucherville fait toutefois exception au traitement habituel de la forêt dans les romans d'aventures québécois. La forêt y est montrée d'ordinaire suivant le lieu commun européen : celui d'un lieu d'altérité, d'un environnement hostile (Ducharme : 90). Les auteurs font couramment fi de deux siècles de voyages qui ont conduit les Canadiens à faire corps avec la forêt boréale et son réseau hydrographique. C'est précisément ce que Boucherville cherche à réhabiliter avec son roman. Ducharme remarque que « *l'imaginaire des premiers romans d'aventures recèle un profond pessimisme en ce qui concerne l'occupation du territoire. [...] Le colon*

robuste et l'intrépide coureur des bois ont disparu, laissant place à un être terrifié qui se sent à l'étroit dans la vallée du Saint-Laurent » (Ducharme : 100). En faisant le pari du roman historique, Boucherville se permet de renouer avec une ancienne mobilité et par le fait même, une ancienne fierté. Comme nous le verrons, Boucherville présente un héros en pleine maîtrise de son environnement, choix narratif qui lui permet étonnamment de faire un livre d'une plus grande vraisemblance historique.

3.4 Annonce du roman dans la *Revue de Québec*

La réédition de *Nicolas Perrot* aux Éditions de la Huit en 1996 n'inclue pas la présentation de l'auteur faite par le rédacteur Joseph Turcotte de *La Revue de Québec*, mais il est utile de s'y reporter pour saisir le portrait de l'écrivain proposé au lecteur de l'époque avant même qu'il n'accède au feuilleton quelques pages plus loin. Plusieurs indices sont donnés sur la manière par laquelle Boucher de Boucherville se rattache à l'historiographie, à la littérature et à sa société.

La Revue de Québec est un journal hebdomadaire qui paraît huit fois, tous les jeudis, du 10 octobre 1889 au 14 décembre de la même année, avant de disparaître sans prévenir ses lecteurs. Dans son numéro du 19 octobre 1889, *Le Monde illustré*, bihebdomadaire montréalais, mentionne l'apparition de la *Revue* dans sa section « Choses et autres » : « *Nous accusons réception d'un nouveau journal hebdomadaire, La Revue de Québec, publiée par MM. Turcotte et Ménard. Succès aux nouveaux confrères.* » Il n'y eut pas succès, puisque l'aventure durera tout juste deux mois. La revue est fondée et rédigée par Joseph Turcotte dans un effort avoué de mettre en

commun les forces des hommes d'affaires et des écrivains, afin de « *faire connaître les excellentes choses qui s'accomplissent ici* » (*Revue de Québec* : 4).

Depuis le tournant de la décennie 1880, la presse à un sou connaît au Québec un essor phénoménal grâce aux revenus publicitaires qui font baisser le prix des abonnements, grâce à l'urbanisation et aux nouvelles technologies comme la linotype qui permet de mécaniser la composition du journal (Lamonde : 469). La rédaction de *La Revue de Québec* fait l'aveu de ce foisonnement dans son premier numéro afin d'expliquer la ligne éditoriale spécifique qui guide la nouvelle publication. Turcotte écrit que : « *Le public a raison de demander si, étant donné le grand nombre de publications périodiques dans notre ville, il n'est pas superflu — pour ne point dire téméraire — d'empirer en quelque sorte l'état de choses existant* » (*Revue de Québec* : 3). En présentant sa revue, Turcotte affirme entre autres buts avoir celui de faire rempart à certaines opinions négatives et préconçues (qu'il ne précise pas) qui circulent à propos de la ville de Québec. Il veut plutôt présenter sa ville « *telle qu'elle est, avec son développement progressif et normal, son amour du travail, son haut esprit d'entreprise quoiqu'en disent ses détracteurs, et ses légitimes ambitions pour l'avenir* » (*Revue de Québec* : 4). Ce qui peut nous intéresser ici ne sont pas les échos d'une guerre de clochers, mais les valeurs qui règnent, selon Turcotte, à Québec : « *Nulle part mieux qu'ici on n'a compris ce que valent, pour maintenir le crédit et la réputation d'une ville, la parfaite honorabilité dans les affaires, la simplicité dans les habitudes de vie, la moralité de la population* » (*Revue de Québec*, 4). Conséquemment, le lecteur de la revue est en droit de s'attendre à ce que le feuilleton inédit publié dans ces pages reflète la profession de foi faite par le rédacteur du périodique. Les personnages de

Boucher exalteront-ils l'honorabilité durant la traite, ainsi que la moralité et la simplicité des habitudes de vie?

En attendant d'analyser le roman pour vérifier la conformité du travail de Boucherville aux valeurs du périodique, le lecteur reçoit encore de Turcotte quelques informations tout juste après la section « Notre Revue » dont sont issus les extraits cités plus haut. Un paragraphe suit qui s'intitule « Feuilleton inédit » :

Nos lecteurs feront bien de conserver le roman-feuilleton dont nous commençons la publication avec le présent numéro. C'est une primeur canadienne qui ne saurait manquer d'exciter un intérêt poignant, tant à cause du nom de son auteur — M. G. B. de BOUCHERVILLE — que pour les renseignements précieux qu'il renferme sur quelques-uns des hommes hardis que notre histoire nationale a appelés les *Coueurs des bois* et les *Voyageurs des pays d'en haut*.

La reproduction et la traduction de ce roman sont interdites, et nous avons vu à en assurer intacte la propriété littéraire.

Nous croyons que le public appréciera cette innovation dans le journalisme, et qu'il saura gré à l'auteur renommé du roman « *Une de perdue deux de trouvées*, » d'avoir, avec son nouvel ouvrage « NICOLAS PERROT ou *Les coueurs des bois sous la domination française*, » inauguré dans notre presse périodique un genre qui promet de devenir populaire (*Revue de Québec* : 4).

À en juger par l'absence de mention du roman dans la plupart des anthologies de littérature québécoise, rares sont ceux qui ont écouté le conseil de Turcotte.

On note que le terme « renseignements » est utilisé dans cette présentation, et non celui de *fiction*. Il y a bien sûr le terme « roman » dans le paragraphe qui interdit toute reproduction ou traduction, mais quand vient le temps pour Turcotte de parler du contenu du feuilleton, seules des motivations didactiques semblent à la source du travail de son feuilletoniste. Turcotte parle même d'« *innovation dans le journalisme* » (*Revue de Québec* : 4) qui « *inaugure dans notre presse périodique un genre qui promet de devenir populaire* » (*Revue de Québec* : 4). Placé à l'enseigne du discours journalistique, le lecteur s'attend alors à ce que l'écrivain relate avec plus ou moins d'objectivité les événements rattachés à cette histoire. À titre de journaliste, l'auteur

s'effacerait devant le compte rendu des faits. La mise en forme fictionnelle serait donc exempte d'invention.

Le feuilleton est écrit par un homme qui vient de publier la même année un *Dictionnaire du langage des nombres*, langue adaptée aux contraintes du télégraphe dont la grammaire se base sur des opérations arithmétiques (Lemelin, « Georges de Boucherville » [en ligne]). Le feuilleton que Boucherville rédige à la même époque que cette grammaire ne semble-t-il pas cohérent avec ce travail par son aspect rationnel, sinon didactique?

3.5 Analyse du préambule

Analysons maintenant le texte de Boucherville en tant que tel. Le préambule de *Nicolas Perrot* donne quelques clefs de lecture. Le lecteur sait qui raconte, à qui, et à quelle époque. En 1886, à Québec, dans le temps des Fêtes, un grand-père raconte les aventures de Nicolas Perrot à son petit-fils, alors en congé scolaire. Il y a une coïncidence quasi exacte entre le temps historique du préambule et celui de l'écrivain.

Deux choses sont d'abord demandées au lecteur avant que le récit ne puisse commencer. Ces demandes informent déjà sur la manière de raconter de Boucherville. Dans son article « Qui raconte le roman », Wolfgang Kayser cite Goethe de mémoire : « *le roman est une épopée subjective dans laquelle l'auteur demande la permission de traiter l'univers à sa manière; la seule question est donc de savoir s'il a une manière; le reste sera donné par surcroît* » (Barthes et coll. : 71). Nous pouvons dire d'emblée que la manière de Boucherville est grandement didactique. Si le lecteur

cherche l'expression d'une sensibilité émotionnelle dans la bouche des personnages, il sera déçu. Mais s'il veut comprendre précisément comment certaines poudres à fusil sont mises au point et comment les exploits seront réalisés avant même que le narrateur arrive au temps du récit où ils se produiront, le lecteur sera satisfait.

Le préambule est l'annonce d'une méthode qui marie ludisme et pédagogie. Il est annoncé au lecteur qu'on lui apprendra certaines choses, mais qu'il aura également le plaisir d'être étonné. Deux demandes, ou deux annonces de projets narratifs sont ainsi implicitement faites avant de passer au premier chapitre.

3.5.1 La connaissance de quelques repères historiques essentiels à la compréhension du récit

Dans la première scène, le petit George (qui se fait en quelque sorte sténographe du récit du grand-père pendant que le grand-père raconte) lit l'*Histoire du Canada* (probablement celle de Garneau, selon Remi Ferland dans ses notes aux Éditions de la Huit [Boucherville, 138]), ce qui suggère qu'un certain niveau de littératie historique est nécessaire pour que le lecteur puisse pleinement apprécier une histoire mettant en scène un personnage historique *sous la domination française*, comme le titre l'indique.

Si c'est bel et bien Garneau que George lit, nous pouvons d'autant plus comprendre qu'il demande qu'on l'éclaire sur les coureurs de bois. Nous verrons dans notre tour d'horizon historiographique que la parution de l'*Histoire* de Garneau avait consacré une survalorisation du rôle de l'apostolat dans la colonisation, aux dépens

du monde autochtone et de la traite. Le grand-père confirme qu'il faut quelque peu mettre la table avant de commencer. Son petit-fils devine cette nécessité quand il demande qu'on lui rafraîchisse la mémoire à propos des guerres iroquoises. Le grand-père l'informe ainsi :

Oui, Georges. Les Iroquois occupent dans l'Histoire du Canada une place trop importante, se trouvant mêlés à presque toutes les guerres des Français, pour que je puisse songer à te la raconter avec l'histoire de Perrot. Je te dirai seulement qu'ils habitaient une partie de la rive sud du lac Ontario (Boucherville : 2).

Et il énumère les noms français et anglais des cinq nations iroquoises. Ce qui suggère d'emblée la nécessité de la connaissance réelle de certains faits de l'histoire du pays. Cela suppose, pour le lecteur, que le récit à venir est arrimé plus ou moins pertinemment aux faits connus de l'histoire. Nous verrons dans quelle mesure l'invention et la documentation s'entrecroisent dans le roman.

3.5.2 La suspension de l'incrédulité

Le petit George demande à son grand-père qui « *a été le plus célèbre coureur des bois, dans votre opinion?* » (Boucherville : 1) Le grand-père répond : « *Il est bien difficile de le dire, il y en a eu un si grand nombre. Leurs histoires d'ailleurs ne sont pas toujours bien exactes, ou trop peu connues ou souvent exagérées par les voyageurs, leurs amis ou leurs contemporains* » (Boucherville : 1). Le grand-père affirme quelque chose qui pose encore problème aujourd'hui quand vient le temps de broser le portrait de la traite des fourrures. À part quelques traiteurs qui rédigent des journaux, la plupart des hommes de la pelleterie sont analphabètes (Havard, 2016 : 557). On les connaît

surtout par l'entremise des commentateurs externes, qu'ils soient bienveillants ou de mauvaise foi (Warwick, 1966 : 269).

La mise en garde du grand-père de ne pas tout prendre comme parole d'Évangile permet à Boucherville de prendre plus de liberté avec la description des exploits de ses personnages. Nous verrons que le trait utilisé par Boucherville pour façonner les personnages est si grossier qu'on se demande rapidement si le roman n'est pas un effort avoué d'ingénierie symbolique au sens où l'entend Gérard Bouchard :

[...] certains mythes, si on me permet l'expression, sont plus sociaux que d'autres du fait qu'ils prennent naissance et se déploient entièrement dans l'arène sociale immédiate et en fonction de ses défis, conflits et contradictions. Ils entretiennent en effet une articulation très étroite, explicite et systématique, avec la dynamique sociale et les contextes. Ils sont les produits stratégiques d'acteurs sociaux qui en font très ouvertement la promotion et l'utilisation, dans un esprit d'ingénierie symbolique. Ils visent directement à convaincre et à modeler les comportements et à mobiliser les populations grâce à divers procédés de persuasion. Enfin, ils jouissent à cette fin d'une capacité d'influer fortement sur les esprits grâce à l'autorité découlant de leur sacralité (BOUCHARD, 2014 : 50).

Il ne faut toutefois pas juger hâtivement en prenant seulement en compte l'aspect étonnant des exploits. Le premier réflexe serait de considérer qu'il s'agit d'une transgression de la vraisemblance historique. Il faut cependant garder en tête qu'à l'époque de Boucherville le monde des coureurs de bois est connu moins de manière savante que par le biais de la tradition orale, de la légende. En 1889, certains anciens voyageurs vivent encore. Gilles Havard décrit dans son *Histoire des coureurs de bois* le type de récit légendaire qu'on bâtit à l'époque de la traite autour des aventures vécues en pays indiens :

Les cultures du risque dans lesquelles évoluent les coureurs de bois — faim, accident, embuscade, pillage — et l'environnement naturel (faune, flore) exotique qui constitue le cadre de leurs voyages se prêtent au tissage de récits

héroïques ou improbables. Ce contexte offre une matière quasi inépuisable aux conteurs et alimente l'oralité, selon une tradition partagée par les Européens et les Amérindiens (Havard, 2016 : 566).

Boucherville joue beaucoup sur la frontière entre le vraisemblable, l'improbable et l'impossible. Nous analyserons le récit pour voir s'il y a lieu d'éprouver des doutes concernant la vraisemblance historique. Il faut être avisé du fait que le grand-père est à la fois l'héritier et celui qui transmet cette tradition orale, ce légendaire de la traite des fourrures. Le préambule fait état de ce pacte : la transmission de la légende par le grand-père à son petit-fils chargé de lui donner une forme écrite :

- Avant de commencer, nous allons faire un marché ensemble. Je raconterai; tu prendras des notes que tu mettras ensuite en ordre à ta manière.
- Oui, grand-papa; et vous les corrigerez?
- Si ça ne me fatigue pas trop. À mon âge vois-tu, on aime mieux raconter qu'écrire. Peut-être aussi retoucherai-je quelques passages; nous verrons (Boucherville : 2-3).

On sait donc peu de choses du grand-père si ce n'est qu'il partage avec les voyageurs ce goût de conter. Dirions-nous que le tandem de narrateurs constitue un indice sur l'état d'esprit dans lequel Boucherville se lance dans le travail d'écriture? Il y a un vieil homme qui rêve encore à des histoires passées et un jeune garçon homonyme de l'auteur qui a encore la force de patiemment tout noter.

En ce qui a trait à la vraisemblance, il ne faut pas sauter trop vite aux conclusions : écrire un roman historique n'est peut-être pas si antinomique avec le projet d'écrire un roman en apparence invraisemblable. Nous en voulons pour preuve le souci que Boucherville démontre à assurer le sérieux de son récit par une série de détails ethnographiques précis que nous verrons plus loin.

3.5.3 Autres remarques sur le préambule

Selon Gilles Havard, le mythe du coureur de bois serait plus social que d'autres parce que son idéalisation se fait toujours en opposition avec d'autres manières de coloniser l'Amérique. Même si l'ethnographie enseigne que l'agriculture et la traite sont deux milieux de vie très liés (Havard, 2016 : 253), la doxa évoque depuis longtemps une opposition entre les deux situations. D'aucuns diraient à la fin du XIX^e siècle que les défis du Canada français ne se résoudront pas dans la mémoire des Pays d'en haut, mais dans la territorialité laurentienne. L'auteur cherche pourtant dans le préambule à relier l'imaginaire des deux territoires.

Le petit George est en congé de Noël de l'École d'agriculture de Saint-Anne-de-la-Pocatière. Il occupe ainsi à la fois la position du scripteur et celle de l'agriculteur, mais un agriculteur moderne. Cette école, fondée en 1859, a pour objectif de « *donner aux cultivateurs des moyens d'améliorer leurs terres usées par des méthodes de culture inadéquates [...]. Pour ce faire, on dispense des cours sur les nouveaux procédés en agriculture. On forme aussi dans cette institution des professeurs ou des agronomes.* » (« Grands moments de l'enseignement agricole » [en ligne]) On ne sait quelle est la vocation précise de George, mais on sait à quel groupe de référence général nous avons à faire pour savoir qui regarde le héros du roman : le monde agricole de la vallée du Saint-Laurent.

Comme nous le verrons dans la revue de l'historiographie sur les coureurs de bois, les mythes et les héros fondateurs du Québec sont depuis les premiers temps sources de conflits et inspirent des récits contradictoires. Pour Gérard Bouchard, le récit participe du processus de mythification en jouant un rôle d'activation de

« l'émotion associée à l'ancrage et à l'empreinte afin de fortifier l'éthos » (Bouchard, 2014 : 89). Choisir Nicolas Perrot comme figure du coureur de bois a donc pour effet d'évoquer le continent américain avec son héritage autochtone et créole. Le préambule dit donc au lecteur qu'il est possible d'être tout à la fois tourné vers la terre, d'être moderne (la vocation de l'École de Sainte-Anne-de-la-Pocatière) et porteur de la mémoire des anciens modes de vie. Dans son préambule, Boucherville cherche ainsi déjà à réconcilier plusieurs ancrages identitaires.

Comment *Nicolas Perrot* peut-il alors susciter ou revivifier un sentiment d'appartenance chez le groupe de référence (les Canadiens français de la fin du XIX^e siècle)? Les ancrages identitaires ne sont-ils pas trop opposés? Pour nous guider nous pouvons préciser la question en reprenant presque telle quelle une question posée par Bouchard : « *comment tels lieu, objet ou personnage en vient-il à incarner aux yeux d'un groupe social ou d'une société des valeurs et des croyances mythifiées?* » (Bouchard, 2014 : 89) Boucherville laisse entendre qu'aussi étrange que cela puisse paraître, un cultivateur de la vallée du Saint-Laurent a quelque chose à apprendre des valeurs et des qualités d'un coureur de bois de l'époque du Régime français.

Pour répondre précisément à la question de Bouchard, il faut faire l'inventaire des lieux, des objets et des personnages tels que Boucherville les raconte. En sachant quel éthos du coureur de bois et des autres personnages est construit par l'auteur, nous pourrions juger de la compatibilité avec la société canadienne-française du dernier quart du XIX^e siècle, époque à la fois de l'écriture du roman et de la situation d'énonciation du préambule.

4. Aperçu de la doxa historiographique concernant les coureurs de bois

Le coureur de bois est une figure ambivalente dans l'opinion populaire canadienne-française. La place qu'il devrait occuper dans l'histoire a été un sujet de litige qui a occasionné des prises de position souvent contrastées d'un historien à l'autre. Selon Stéphane Couture — auteur du mémoire *L'itinéraire historiographique de la « figure » du coureur de bois* — de la Nouvelle-France jusqu'au XX^e siècle, « les représentations du personnage du coureur de bois établies par [un historien] sont souvent reprises et remises en question par l'autre » (Couture, 2007 : 11). Autant sujet historique concret qu'homme-symbole, la simple existence du coureur de bois soulevait des questions sur la manière d'habiter correctement l'Amérique. Ces hommes — les individus de souche européenne de ce milieu étaient quasi exclusivement masculins (Havard, 2016 : 531) — sont allés à la rencontre des populations autochtones pour pratiquer un commerce qui a souvent nécessité une grande proximité, voire l'établissement de liens de parenté. Cette proximité est pour plusieurs leur « péché », ce qui conduit aux divergences dans le jugement porté sur les traiteurs. Sous le Régime français et jusqu'à l'effondrement du négoce de la fourrure au milieu du XIX^e siècle, le comportement des hommes à leur retour dans la vallée du Saint-Laurent n'est rien pour rassurer les élites. L'opinion qu'on se fait des coureurs de bois tient beaucoup au fait que ceux qui ne participent pas à la traite ne croisent ces hommes qu'une fois de retour dans les villes, entre deux voyages. Dans le récit de ses nouveaux voyages, publié en 1703, Lahontan donne une idée du genre de regard réprobateur qu'on porte à ce moment sur eux.

Vous seriez surpris de voir les débauches, les festins, les jeux et les dépenses que ces coureurs de bois font tant en habits qu'en femmes, dès qu'ils sont arrivés.

Ceux qui sont mariés se retirent généralement sagement chez eux, mais ceux qui ne le font pas, font comme les matelots qui viennent des Indes, ou de faire des prises en course. Ils dissipent, mangent, boivent et jouent tout pendant que les castors durent, et quand ils sont à bout, ils vendent dorures, dentelles et habits. Ensuite ils sont obligés à recommencer des voyages pour avoir de quoi subsister. (Lahontan, 1703 : 25-27)

Constatant de tels excès, les habitants et les élites ne manquent pas d'y voir des natures corrompues; ils en déduisent qu'il y a peut-être pire encore à l'abri des regards européens, là-bas, en haut des rivières.

Dès les débuts de la colonisation française, les élites gouvernantes se demandent quoi faire avec ces hommes qui vont rencontrer les Autochtones plutôt que d'attendre leur venue dans les foires commerciales.

La construction d'une nouvelle catégorie sociale au XVII^e siècle se fait dans une époque hantée en Europe par la peur des désordres et des marginaux (Havard, 2016 : 63). Dans les années où vit Nicolas Perrot (1644-1717), les voyages des coureurs de bois sont tantôt frappés d'illégalité, tantôt autorisés avec l'obtention d'un congé, tantôt simplement tolérés. Signe de la volonté des autorités à décider de ce qui relève de l'ordre ou du désordre, sept règlements du roi et vingt règlements locaux sont adoptés concernant la traite entre 1672 et 1681. En 1676, le commerce intérieur est criminalisé et en 1678 toute chasse hors des terres défrichées est interdite. Louis XIV restaure finalement les congés en 1681 (Havard, 2016 : 66). La période choisie par Boucherville (le roman a lieu en 1669) pour camper son roman est donc celle d'un grand flou tant moral qu'administratif en ce qui concerne les expéditions loin des rives du Saint-Laurent.

Dans une ordonnance de 1672, Frontenac menace de coups de fouets et de galères en cas de récidives tous les colons qui s'adonneront à la traite des fourrures

sans congé. L'historien et ethnographe Gilles Havard note que c'est dans cette ordonnance du gouverneur de la Nouvelle-France que le terme *coureur de bois* fait son entrée dans les documents liés à l'administration qui nous sont parvenus; ces individus deviennent dès lors une catégorie sociale. Avec Frontenac, les coureurs de bois désignés comme tels font maintenant partie du répertoire administratif de la société coloniale (Havard, 2016 : 64).

La variété des traitements historiographiques reflète, au fil du temps, ces divergences initiales concernant la place que devraient prendre les coureurs de bois dans l'ordre colonial. On se demande que penser de ces hommes à l'époque où ils vivent et on se demande ensuite que faire de leur mémoire. Les jugements varient grandement.

Nous ne voulons pas nous perdre en vaines conjectures pour deviner quelle était la documentation précise dont Boucherville s'est servie pour faire son roman. Nos recherches ne nous ont conduits à aucun fonds d'archives où se trouveraient des papiers personnels de l'auteur. Il est toutefois utile de faire un tour d'horizon des informations (et opinions) qui étaient contenues dans la littérature à laquelle il aurait pu avoir accès. Un tel survol donnera au moins une idée de la doxa de son époque sur la question.

Jusqu'aux années 1970, les historiens francophones s'entendent presque tous pour opposer la traite des fourrures au développement agricole de la colonie

laurentienne. Havard rappelle deux stéréotypes qui ont perduré : « [...] *sur un premier versant, édifiant, l'aventurier héroïque avide d'horizons lointains, qui contribue à faire naître le type canadien-français; sur l'autre, moralisateur, le vagabond ensauvagé, le rebelle qui met en péril le développement de la nation et l'ordre de la société* » (Havard, 2016 : 104). De manière générale, les auteurs des ouvrages auxquels Boucherville aurait pu avoir accès citent rarement leurs sources et expédient le cas de la traite des fourrures en quelques coups de plumes peu flatteurs.

Dans son *Histoire et description générale de la Nouvelle-France* (1744), le Père jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix (1682-1761) effleure à peine le sujet, si ce n'est pour peindre négativement les coureurs de bois. Selon Serge Couture, c'est à lui que nous devons, jusqu'à Garneau, le portrait négatif du coureur de bois.

Prenant ses informations de ses expériences de voyages et de sources quelque peu biaisées, le jésuite produit le cadre d'une figure socialement inacceptable et d'un fléau responsable des divers maux de la colonie auquel se greffent les œuvres de Raynal et de Bibaud. Le ^{XVIII^e} siècle voit à la fois le passage de l'historiographie de la chronique à la grande synthèse, mais aussi les prémices de la grande influence des thèses de Charlevoix sur la perception historique de la « figure » du coureur de bois. (Couture, 2007 : 19)

Charlevoix ternit l'image des coureurs de bois pour les rendre responsables des problèmes coloniaux. Si le portrait est négatif, il ne faut toutefois pas oublier que la présence des traiteurs dans son *Histoire* est très marginale. Ce sont quelques pages tout au plus, écrites essentiellement pour souligner leurs mauvaises mœurs (Couture, 2007 : 17).

L'abbé Guillaume-Thomas de Raynal (1713-1796) reprendra le discours de la condamnation. Dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce dans les deux Indes* (1770), l'homme qui n'a jamais quitté l'Europe de sa vie cherche des coupables pour expliquer l'échec des entreprises coloniales françaises. Les coureurs de bois sont au nombre des boucs émissaires. Ils sont décrits comme possédés par l'avarice et les débauches, traits indissociables d'une vie de vagabondage. Mauvais catholiques, ils ont le tort de partager le quotidien des Autochtones et n'hésitent pas à trahir leurs fournisseurs français pour élire domicile chez l'ennemi anglais, lequel offre parfois un meilleur prix pour les fourrures (Couture, 2007 : 17).

Dans son *Histoire du Canada sous la domination française* (1837), Michel Bibaud (1782-1857) recopie souvent tel quel les thèses du père Charlevoix. Il s'attarde lui aussi fort brièvement sur la traite des fourrures, mais apporte quelques précisions nouvelles sur l'aspect militaire de la vie de certains traiteurs. En mentionnant une attaque de Miamis sur un fort français, il évoque des coureurs de bois combattant aux côtés des Sioux (Couture, 2007 : 18). Pour la première fois l'aspect martial du monde de la pelleterie est souligné. Malgré leur caractère nuisible à l'entreprise coloniale dans son ensemble, les traiteurs sont, selon Bibaud, à tout le moins capables de se porter à la défense de la colonie.

Après François-Xavier Garneau (1809-1866), le nombre de grandes synthèses historiques augmente. Même si les thèses de Charlevoix conservent leur popularité

au XIX^e siècle, le propos devient plus nuancé et des antagonismes se créent chez les historiens. Couture explique l'équivoque présente dans les écrits : « *Un élément ressort du discours du XIX^e siècle : l'ambivalence du coureur de bois; les multiples facettes de sa personnalité; ses multiples talents et travers* » (Couture : 19). Garneau, qui fera école, présente en effet deux portraits contradictoires du coureur de bois.

Dans le premier tome de son *Histoire du Canada* (1845), il met l'accent sur les côtés positifs des traiteurs. Il relève l'esprit d'aventure qui guide ces hommes. Il les fait marcher avec les missionnaires dans leurs expéditions et souligne leur courage face aux rigueurs du climat et à la menace iroquoise (Couture, 2007 : 20). Mais Garneau relaie plus loin des jugements exprimés par l'abbé Raynal en insistant sur la négativité inhérente au vagabondage. Couture cite l'historien : « *La traite des fourrures [...] répandait des habitudes vicieuses et vagabondes parmi la population qui négligeait la culture des terres pour un gain trompeur* » (Garneau, 1845 : 270). C'est là le portrait d'hommes dont le mode de vie est en rupture avec le reste de l'entreprise coloniale à vocation sédentaire. Couture remarque que Garneau copie quasi intégralement les portraits que font Charlevoix et Raynal. Garneau parle de « *l'indianisation ou la trahison pour fuir les associés marchands de la colonie française, la vie de débauche et d'excès les menant droit à l'indigence et à l'opprobre d'une vieillesse prématurée* » (Couture, 2007 : 20-21). Les traiteurs sont encore présentés comme des êtres asociaux et débauchés, même si une certaine nuance apparaît dans le propos.

Après Garneau, le français Edme Rameau de Saint-Père (1820-1899) apporte davantage de nuance dans la description de la traite des fourrures. Pour rédiger *La France aux colonies* (1859), il a eu accès aux archives de la marine de Paris, ce qui lui a permis de présenter un portrait plus documenté (Couture, 2007 : 21). Bien qu'il juge lui aussi les voyages en pays indien ou chez les rivaux anglais comme une forme de désertion, il accuse le caractère dysfonctionnel de la France monarchique plutôt que les vices qui seraient soi-disant inhérents à la nature et à la vie particulières des traiteurs. Il loue même le travail fait par les coureurs de bois pour consolider les alliances franco-indiennes dont dépendait l'entreprise coloniale française en Amérique. Couture souligne de quelle manière Rameau fait date dans le traitement historiographique.

Empreint tout d'abord de la négativité des auteurs précédents, sans toutefois remettre en évidence les thèses de Charlevoix, le portrait du coureur de bois subit, avec Rameau, une importante transformation. De responsable unique de la dispersion de la population coloniale, il procure de grands services à la Nouvelle-France. En plus de permettre des relations cordiales avec les Amérindiens, il consolide la domination française sur le continent en participant à l'expansion territoriale. Il est originaire de France et compte parmi les plus hardis. Grâce à ce portrait nuancé, le coureur de bois est dorénavant quelque peu dissocié de la figure dissidente qu'on lui attribuait auparavant au 18^e siècle. (Couture, 2007 : 21)

Même si le coureur de bois n'échappe pas entièrement à sa part de responsabilité dans l'échec de l'entreprise coloniale, Rameau lui reconnaît le rôle d'interprète et de diplomate auprès des Autochtones, ce qui a permis de consolider les possessions françaises (Couture, 2007 : 21).

Après avoir cumulé des informations lors d'un séjour à Paris et au Vatican, l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland (1805-1865) écrit ses *Cours d'histoire du Canada*

publiés en plusieurs volumes entre 1861 et 1865. Il se prononce de manière moins discriminatoire que ses prédécesseurs à l'endroit des Autochtones et des colons français. Il rappelle que le nom de coureur de bois n'avait pas d'abord la connotation péjorative qui lui a été ensuite associée, mais qu'elle signifiait plutôt « *une classe aventureuse, hardie, capable de braver les plus grands dangers au milieu des rapides, dans les forêts, parmi les tribus les plus féroces* » (Ferland, 1861 : 95). Il déplore toutefois l'analphabétisme largement répandu parmi les traiteurs. Comme Rameau, Ferland fait voir les deux côtés de la médaille. Couture résume ainsi l'ambivalence des positions de l'abbé Ferland :

Le discours sur le coureur de bois est donc plus nuancé et inclut, en plus du propos négatif, soit la fuite des tâches, la débauche, et d'autres éléments, les attributs positifs de la course : la vigueur, la bravoure, la volonté de fer et l'apport dans les explorations du territoire de la Nouvelle-France. Néanmoins, Ferland, ultramontain et agriculturiste convaincu, met en avant-plan l'importance de stopper le phénomène, une forme de travail qui nuit à l'agriculture et à la colonisation de la Nouvelle-France, sans en dénigrer le sens ou la contribution dans l'histoire du Canada (Couture, 2007 : 23).

L'image d'individus dont la force et l'habileté sont impressionnantes et bénéfiques ne vient toutefois pas compenser pour les soi-disant torts qu'ils causent aux efforts de peuplement par leur prétendue désertion.

L'abbé Henri-Raymond Casgrain (1831-1904), dans un compte-rendu sur l'ouvrage *The Old Regime in Canada* du Bostonnais Francis Parkman (1823-1896), viendra apporter une autre nuance tout en embrassant lui aussi une vision négative des coureurs de bois. Il est d'accord avec les traits négatifs que Parkman attribue aux traiteurs, les qualifiant de débauchés, d'incapables et d'indisciplinés. Casgrain est lui aussi d'avis que la traite privait la colonie d'hommes de valeur, mais il formule une

réserve aux propos de Parkman. Couture explique : « [Casgrain] *convient que le coureur de bois est un colon découragé par le manque à gagner de l'exploitation d'une terre longue à défricher, tirant de la traite illégale un profit plus rapide.* » (Couture, 2007 : 26). Il ne faut toutefois pas voir dans le compte rendu de Casgrain une tentative de réhabilitation du coureur de bois, mais plutôt une critique de Parkman qui ferait preuve de partisanerie historique. Selon Casgrain, Parkman, Américain protestant qui comprenait mal le français, n'aurait pas été disposé à comprendre l'histoire coloniale canadienne-française autrement qu'en la voyant courir à sa perte (Couture, 2007 : 26).

Benjamin Sulte (1841-1923) n'apporte pas beaucoup de nuances aux propos de Parkman dans son *Histoire des Canadiens français* publiée en 1882. Il accuse les coureurs de bois d'avoir nui à la colonie et voit leur mobilité comme une émigration. Couture note que Sulte aurait mieux aimé voir ces hommes cultiver la terre plutôt qu'aller vivre avec les Autochtones sans servir, par conséquent, l'avenir du pays (Couture, 2007 : 27). Comme chez Parkman, le coureur de bois est pointé du doigt comme l'une des causes de l'échec colonial français.

Nous voyons que les auteurs du XVIII^e siècle sont fort négatifs face aux traiteurs, alors que les auteurs du XIX^e siècle proposent une vision plus nuancée, bien que la condamnation à propos de la négligence des terres perdure. Couture résume :

De Garneau à Sulte, le portrait du coureur de bois est celui d'un homme aux mœurs et habiletés contradictoires. Souvent rendu responsable des pires calamités ayant frappé la colonie, le personnage se présente aussi comme un travailleur de l'ouest aux multiples talents. Nouveauté pour l'historiographie sur

la course des bois, le propos et le discours se nuancent. Les quelques éléments cités par les auteurs du 18^e siècle et du début du 19^e sont revus, repris en totalité ou corrigés par leurs successeurs. La nuance devient de plus en plus présente. Toutefois, les avis sur le portrait du coureur de bois divergent, voire se confrontent, selon si l'on est un auteur étranger ou canadien-français contribuant ainsi à cette difficulté d'en établir une définition claire (Couture, 2007 : 27).

À l'époque où Boucherville écrit, le coureur de bois est une figure toujours ambivalente et polarisante. La méthode historique de l'époque n'impose pas une analyse économique qui aurait permis de comprendre combien les revenus de la traite sont indispensables au fonctionnement de la colonie (voire même, au tout début, sa seule raison d'être avec la pêche à la morue). Fouiller dans un fonds d'archives comme le fait Edme Rameau est l'exception plus que la règle.

On ne note que très rarement l'interdépendance profonde entre les relations commerciales franco-indiennes et la complexe diplomatie des Pays d'en haut sur laquelle repose la stabilité de l'empire français en Amérique. L'équation n'est jamais faite entre la vocation première de la colonie au début du XVII^e siècle au temps de Champlain, et le travail auquel s'adonnaient les traiteurs. Pourtant, les bonnes relations avec les Autochtones sont une nécessité connue depuis les temps du troc informel par les pêcheurs européens qui venaient dans le golfe du Saint-Laurent avant l'établissement d'un véritable réseau de troc dans les années 1580-1590 (Havard & Vidal, 58-60). Le voyage de François Gravé du Pont et de Samuel de Champlain en 1603, qui scelle une forme de colonisation fondée sur l'alliance indienne lors de la tabagie de Tadoussac, n'est-il pas motivé par la traite des fourrures (Havard & Vidal, 74)? Pourtant, les coureurs de bois ne sont pas perçus par les historiens de l'époque comme une façon utile de peupler le territoire. L'historiographie de l'époque est loin de chercher à reconstituer les détails

ethnographiques d'un savoir-faire et d'un mode de vie, comme le feront au XX^e et XXI^e siècle des chercheurs comme Bruce G. Trigger, Louise Dechêne, Richard White, Denys Delâge et Gilles Havard. La norme dans le traitement du sujet jusqu'à l'époque où Boucherville commence à publier *Nicolas Perrot* passe par le jugement, le préjugé et la réaction aux propos des collègues, historiens et hommes de lettres.

5. Aperçu des recherches contemporaines sur les coureurs de bois

Nous avons déjà vu comment l'historiographie s'est longtemps fait l'écho des préjugés élitistes de l'Ancien Régime. Il est maintenant important de faire un état de la question à la lumière des sources les plus récentes. L'ethnographie moderne et l'ethnohistoire des populations autochtones ont amené un nouveau regard sur la traite des fourrures. Nous voulons nous outiller un tant soit peu avant de plonger dans *Nicolas Perrot*.

Dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Gérard Bouchard remarque qu'au cours de leur histoire, plusieurs nations coloniales ont dû composer avec un discours opposant les « *élites européennes et les milieux populaires bien inscrits dans les nouveaux espaces* » (Bouchard, 2001 : 28). En choisissant de s'établir à Québec, Champlain vouait la Nouvelle-France dès ses débuts à s'orienter vers l'intérieur du continent (Dumont, 1996 : 63). Il croyait peut-être seulement établir une tête de pont sur le nouveau continent, mais déjà sous son autorité trois espaces distincts commençaient à se former : Versailles et la France, les établissements français sur les bords du Saint-Laurent, et enfin tout ce qui se trouvait *en haut*, dans l'hinterland (c'est-à-dire tous les postes français situés plus loin que la vallée laurentienne à l'intérieur du continent.)

Pour que la colonie puisse durer, la population coloniale dans la vallée laurentienne devait nécessairement apprendre le mode de vie indispensable à la survie dans un pays où l'hiver peut être meurtrier. Les Canadiens adoptent déjà à l'époque de Champlain des savoir-faire et des coutumes qui les différencient des

Français de la métropole. Rapidement, un deuxième mode de vie se superpose à celui-ci : les savoir-faire dont on use en s'enfonçant en pays autochtone. Les différences culturelles augmentent en fonction de la distance. L'infrastructure coloniale est faite d'une succession d'espaces plus ou moins bien intégrés les uns aux autres. À sa tête se trouve la métropole, puis le gouvernement de Québec, la vallée laurentienne, et enfin les terres où s'aventurent les coureurs de bois. Havard note que cette division au sein même de la jeune communauté remonte effectivement au temps des premiers truchements. « *En circulant “dans les terres avec les Sauvages”, notamment dans la vallée du Saint-Laurent et le bassin de l’Outaouais, les truchements du temps de Champlain participent à la naissance d’un style de vie en marge de la colonisation française* » (Havard, 2016 : 28). En plus de l'éloignement de la métropole, les Européens déracinés doivent donc composer avec une seconde scission territoriale : entre vallée laurentienne et hinterland. Les Pays d'en haut sont effectivement en rupture géographique avec les espaces de peuplement (Dumont, 1996 : 324). Des mentalités différentes en ont forcément découlé, ce qui a permis que surgissent tous ces préjugés que nous avons vus dans notre survol historiographique.

En plus de ces divers degrés d'éloignement entre la France et le haut des rivières canadiennes, le voyageur correspond trop au profil décrié en Europe du vagabond pour que les élites ne s'en plaignent pas. Si nous considérons comme Fernand Dumont que « *Les entreprises de découverte ont été la projection et, dans bien des cas, le support imaginaire de l'expérimentation de l'Europe sur elle-même* » (Dumont, 1996 : 55) on s'étonne moins que les traiteurs aient été dès les débuts stigmatisés par les élites. Il faut avoir en mémoire qu'en Europe la société

traditionnelle est envisagée de manière fixe et tendue vers un idéal de l'enracinement (Havard, 2016 : 61). Aussi, la Nouvelle-France est fondée à une époque où les autorités civiles et religieuses traquent toutes les formes de libertinages. Havard rappelle qu'au XVII^e siècle : « *L'errance est entachée de toutes les suspicions : elle est associée à la criminalité — les criminels, aux yeux des magistrats, sont forcément des errants —, à la subversion et au libertinage* » (Havard, 2016 : 71). Si la Nouvelle-France doit être une incarnation idéalisée de la France de l'époque, les autorités ne sauraient tolérer de tels écarts.

Néanmoins, même si les élites sont promptes à condamner ceux qui s'enfoncent dans les terres, elles sont contraintes de tolérer certaines formes de mobilité vu l'importance du commerce des fourrures dans l'infrastructure coloniale et le déclin progressif des foires commerciales où les Autochtones venaient vendre leurs fourrures directement dans les établissements permanents. À l'époque des foires commerciales de Trois-Rivières et de Montréal, dont l'âge d'or se situe autour de la paix franco-iroquoise de 1667 (Havard, 2016, 53), la dichotomie est alimentée par certains habitants eux-mêmes qui se plaignent de la concurrence des Français qui vont rencontrer les Indiens directement dans leurs territoires (Havard, 2016, 54). Les autorités françaises s'illusionnent longtemps sur la possibilité d'imposer le modèle du marché public comme socle principal, voire exclusif de la traite. Leur désir est compréhensible : il est plus facile de policer les traiteurs dans la colonie qui seraient soumis à une réplique fantasmée du pouvoir versaillais. Le royaume est perçu au XVII^e siècle comme un ensemble organique « *aux organes nécessairement solidaires, et dont le roi est la tête (pensante)* » (Havard, 2016, 93).

Il faut reconnaître que la réalité sur le terrain donne à une certaine époque des raisons aux élites d'espérer que leur modèle prévale. Comme nous l'avons évoqué, au cours des années 1670-1680, les foires fonctionnent bel et bien. C'est par centaines de canots d'écorce que les Autochtones se rendent chez les Français pour commercer (Havard, 2016, 93). De telles affluences permettent par exemple à Frontenac de se réjouir du bien-fondé de son régime répressif à l'endroit des traiteurs hors-la-loi (Havard, 2016, 94). Malgré le succès des foires, un type de commerce parallèle fondé sur le voyage se développe à la même époque. La réalité commerciale – même si tous les habitants ont le droit de pratiquer ce commerce, les profits durant les foires sont en réalité concentrés dans les mains d'une poignée de commerçants (Havard, 2016, 94) – qui encourage certains à se spécialiser dans le voyage et, d'autre part, la démographie coloniale (il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes) font en sorte qu'émerge de manière claire vers 1680 la catégorie sociale du coureur de bois, que les élites ne manquent déjà pas de rendre responsable des ratés de la colonisation (Havard, 2016 : 101).

Un genre de vie singulier émerge donc résolument à la fin du XVII^e siècle en marge des foires et de la colonisation agricole. Qu'on ajoute la concurrence commerciale que les traiteurs font aux habitants qui restent à demeure à la confusion entre mobilité et vagabondage et il est facile de comprendre d'où origine la mauvaise opinion des élites coloniales françaises.

Nous le voyons clairement aujourd'hui : le coureur de bois incarne un paradoxe. Il est à la fois en rupture avec le mode de vie français et celui qui cimente

et permet l'existence même de l'empire colonial en Amérique hors des établissements laurentiens, acadiens, et de la basse-Louisiane. Il génère des revenus essentiels et permet la diplomatie franco-indienne par ses alliances et sa connaissance des langues. Havard résume le casse-tête social qu'était sous le Régime français le cas des coureurs de bois : « *Si l'empire français parvient à s'arrimer au pays indien, c'est parce qu'il constitue un "empire du milieu" : un empire qui existe au jour le jour sur la base d'ajustements, d'emprunts, de métissages, de la déclinaison de formes intermédiaires* » (Havard, 2003 : 373). Ces emprunts forment une panoplie de pratiques culturelles métissées. Que le territoire où se fait la traite ne soit pas en continuité géographique avec la colonie des rives du Saint-Laurent favorise ce métissage rapide (Dumont, 1996 : 65). Plus la Nouvelle-France étend son territoire d'influence, plus la dichotomie s'accroît entre l'hinterland et la vallée du Saint-Laurent pour générer des pratiques et des mœurs dissemblables. Plus on entre dans le continent, plus les distances s'allongent et les risques inhérents au voyage augmentent. La difficulté du voyage contribue par ailleurs significativement à départager les gens qui entreprennent ce périple des autres colons. Havard remarque qu'un tel voyage devient dès le XVII^e siècle le marqueur initiatique d'une virilité hors norme (Havard, 2016 : 287). Nombreux sont les agriculteurs qui effectuent au moins un voyage de traite durant leur jeunesse.

Les contraintes physiques de l'éloignement, les incompatibilités entre le fonctionnement du pouvoir monarchique et les politiques autochtones, le métissage des hommes de la pelleterie que les habitants voient revenir de plus en plus métissés

à chacun de leur passage aux bords du Saint-Laurent, telles sont les principales raisons qui expliquent la longévité d'un jugement péjoratif qui influencera jusqu'au XX^e la doxa populaire et savante.

ANALYSE DU ROMAN

6. Éthos du coureur de bois

L'auteur se plaît à interrompre souvent le temps du récit pour décrire longuement des savoir-faire, des décors et des objets. Ils sont la porte d'entrée que Boucherville privilégie pour construire l'éthos de ses personnages.

Le portrait que brosse Boucherville est tout le contraire de ce que colportaient les élites sous le Régime français à propos d'hommes oisifs, inutiles, dont l'activité illicite constituerait même un vol fait à l'ensemble de la communauté (Havard, 2016 : 74). Nous l'avons évoqué plus haut : pour nombres de dirigeants français, la course et l'aventure ne sont qu'une variante du vagabondage qui, comme en Europe, doit être combattue pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une forme de désocialisation, une rébellion contre l'ordre établi (Havard, 2016, 74). Qu'importe les qualités physiques quand, comme le gouverneur Frontenac, on craint que la « *rébellion des coureurs de bois* » n'en vienne à force d'insolence à prendre les traits des « [...] *bandits de Naples et [d]es boucaniers de Saint-Domingue* [...] » (Havard, 2016 : 74). Mais chez Boucherville, si ce n'est quelques aspects de leur vie comme nous le verrons, ce n'est qu'étonnement et admiration devant le caractère quasi surhumain des coureurs de bois.

6.1 Le style vestimentaire

Avant que le narrateur l'identifie par son nom, voici comment Nicolas Perrot est décrit à sa première apparition dans le roman :

Dans le même temps que se passait l'événement que nous venons de raconter, un homme de stature un peu au-dessus de la moyenne, vêtu d'un capot de couverture blanche, avec ceinture de laine fléchée, qui dessinait avec avantage sa taille souple et dégagée, un casque de marte, pantalon de drap gris, et chaussé de souliers de chevreuil richement travaillé en poils de porc-épic, marchait lentement en suivant le sentier le long de la rivière Saint-Charles (Boucherville : 5).

Gilles Havard rappelle qu'au XVII^e siècle les appartenances sociales sont directement visibles dans le costume (Havard, 2016, 524). Ne pas dévoiler pour quelques pages encore le nom du personnage qui est présenté au lecteur n'empêche pas celui-ci de savoir à qui il a à faire : un coureur de bois. La peau de chevreuil des souliers dénote une certaine richesse de vêtement étant donné qu'elle est la peau qui, plus que la peau d'orignal ou de bison, résiste le mieux à la gelée (Havard, 2016 : 525). Que Colas porte un pantalon de drap plutôt qu'un brayet ou des mitasses (Havard, 2016 : 525) est signe d'une mixité. Le lecteur de l'époque sait tout de suite qu'il ne s'agit pas d'un Autochtone, ou si c'en est un, on ne peut que supposer qu'il entretient des relations commerciales avec les Européens en ce qu'il possède un pantalon européen, lequel complète ses chaussures d'homme du pays.

Le capot de couverture blanche est une image d'Épinal du costume des hommes des bois. On l'appelle d'ailleurs capot à la canadienne. « *Muni d'un capuchon, ce manteau est une version raffinée du caban des gens de mer, puisqu'il est coupé et ajusté sur le corps, sur le modèle du justaucorps. Le capot, semble-t-il, identifie les coureurs de bois à la fin du XVII^e siècle* » (Havard, 2016 : 526). Le lecteur avisé n'a plus de doute

sur l'origine du personnage dont il ne sait pas encore le nom. Même si le capot n'est pas l'exclusivité du coureur de bois, il est pratiquement la métonymie de l'homme des bois dans le langage colonial. Havard rapporte que le gouverneur de Courcelles appelait affectueusement les soixante-dix Montréalais placés à la tête d'une expédition contre les Agniers en 1666 ses « *capots bleus* » (Havard, 2016 : 526). La seule mention par le narrateur du capot de couverture (nonobstant le reste du costume) suffirait à indiquer précisément l'occupation du personnage.

La mention de la ceinture fléchée suivant immédiatement celle du capot n'est pas anodine puisque la ceinture complète le capot. « *Au Canada, le capot s'accompagne d'un accessoire jugé indispensable par les colons : la ceinture* » (Havard, 2016 : 526). Que Boucherville la décrive *fléchée* tient toutefois vraisemblablement de l'anachronisme puisque la popularité de ce type d'étoffe ne daterait que de la fin du XVIII^e siècle (Havard, 2016 : 526). À l'époque où Boucher campe son récit, c'est plutôt la « *ceinture sauvage garnie de plumes de porcs-épics* » (Havard, 2016 : 526) qui est d'usage. Le casque de marte (l'usage en hiver du casque de fourrure est attesté par Havard) couronne un costume corrélé à l'occupation. Plusieurs autres exemples nous montreront que décrire les objets permet de faire revivre une époque.

6.2 Force

Une fois son accoutrement décrit et son nom donné par le narrateur, Colas est également décrit dans sa nature et ses qualités. Héros aux mille tours, Nicolas Perrot tient plus de l'Ulysse que du forçat de l'aviron. Cependant, nous n'avons pas

nécessairement affaire avec le registre du merveilleux. Colas méritera tous les superlatifs. Il est « *le plus intrépide et le plus habile de tous les coureurs de bois* » (Boucherville : 42). C'est lui le premier qui est allé voir les nations les « *plus éloignées de l'Ouest* » (Boucherville : 42). Il possède un corps et un intellect remarquables. Il est à propos de prendre le temps de lire une page du roman pour comprendre dans quel panégyrique Boucherville tombe en présentant son héros.

Au physique, il était au-dessus de la taille moyenne, le teint bronzé au soleil et aux intempéries de toutes les saisons, cheveux et yeux noirs; admirablement proportionné pour la force et l'activité. Accoutumé à tous les exercices du corps, ayant presque constamment vécu dans les forêts et parmi les sauvages depuis l'âge de quatorze ans, d'abord avec les jésuites dans leurs missions, puis comme coureur des bois, et bientôt après comme trafiquant de pelleteries, à son compte, il avait acquis, outre une constitution de fer que rien ne pouvait altérer, un développement extraordinaire des muscles des jambes et des bras, ainsi que des sens de l'ouïe et de la vue.

Toutes ces facultés physiques, si nécessaires à l'homme dont la vie est à chaque instant exposée aux embûches des sauvages et aux dangers des forêts, n'auraient pas suffi à lui conquérir l'admiration des sauvages mêmes, et la réputation qu'il avait acquise. Il fallait de plus une intelligence supérieure, un esprit fertile en ressources de tous genres, le courage du lion mêlé à la prudence du serpent, une vigilance constante sur le sentier de la guerre comme dans les voyages à travers le territoire des nations amis. Toutes ces qualités, Colas les possédait à un haut degré; mais ce qu'il avait de plus, c'était le coup d'œil rapide qui lui faisait juger de la difficulté des embarras qui pouvaient se présenter, et du meilleur moyen de les surmonter ou de les déjouer — ce coup d'œil profond qui semble lire au fond du cœur sait juger du caractère des hommes et les apprécier à leur valeur. Aussi sut-il toujours choisir ses hommes de confiance, sans jamais avoir eu à en s'en plaindre. Il examinait tout ce qu'il croyait pouvoir lui être utile dans ses courses; il s'en servait avec avantage, sans avoir la prétention de s'en vanter; ce qui équivalait à le tenir secret. Nous aurons occasion d'en voir les applications dans le cours de ce récit. Sa fermeté en même temps que sa générosité et la bienveillante aménité de son caractère le faisaient respecter et aimer de tous ses employés. Sa probité, son exactitude scrupuleuse à remplir ses promesses, sa fidélité et sa promptitude d'exécution en tout ce qu'il entreprenait, l'inviolabilité de sa parole, lui avaient gagné la confiance de tous ceux qui avaient requis ses services. Toutes ces qualités l'avaient rendu l'idole, le mot n'est pas exagéré, des nations sauvages soumises à la domination française. Il était la terreur des Iroquois, ce qui lui avait valu l'amitié de Kondiaronk, fameux chef huron. Il parlait toutes les langues de ces peuplades, avec lesquelles il fut en constante communication.

Tel était Colas et il n'avait que vingt-cinq ans (Boucherville : 43).

Manque-t-il une qualité à Colas pour en faire le plus valeureux aventurier qui fut jamais? Bien aveugle qui ne pourrait l'affirmer. L'éditeur de la *Revue de Québec* devait trouver que le héros du feuilleton qu'il avait commandé collait bien aux belles valeurs qu'il voyait dans la ville de Québec et qu'il voulait exalter avec son périodique. C'est là une éclatante tentative de mettre le coureur de bois en porte-à-faux de la doxa dévalorisante qui sévit encore à l'époque de Boucherville.

Il convient toutefois de ne pas se laisser impressionner et de lire l'extrait dans le détail. Affirmer que Perrot côtoie les Autochtones depuis l'âge de quatorze ans est selon toute vraisemblance une exagération. Dans le chapitre de *L'Amérique fantôme* consacré à Perrot, Gilles Havard considère l'année 1643 comme l'année de naissance la plus probable de l'explorateur. Plus loin, Havard avance qu'il a fait la traversée vers le Canada au début des années 1660, ce que confirme le *Dictionnaire biographique du Canada*. Nicolas Perrot aurait donc au mieux mis le pied en Amérique à l'âge de 17 ans. Néanmoins, Boucherville s'est renseigné sur la vie du Perrot puisqu'il relaie des informations exactes malgré l'anachronisme relevé plus haut. L'affirmation de Boucherville à propos des premiers voyages de Colas aux côtés des Jésuites tient du fait historique. Boucherville a probablement en tête ce passage de l'*Histoire de Charlevoix* qu'il aurait pu lire : « *La nécessité l'avait obligé de se mettre au service des Jésuites, ce qui lui avait donné l'occasion de traiter avec la plupart des Peuples du Canada, et d'apprendre leur langue.* » (Charlevoix, 1744 : 436) Cette description est le moule sur lequel sont faites toutes les épithètes accolées à Colas dans le roman. Le narrateur ne tarit pas d'éloges pour son héros. Il est un « *excellent coureur* » (Boucherville, 6). En traîneau, les chiens sont « *retenus par la puissante main de leur*

conducteur » (Boucherville, 14) et il commande ses bêtes à aller au trot « *d'une voix forte et retentissante* » (Boucherville : 47). Quand il file ainsi sur les pistes entre Québec et Trois-Rivières, c'est l'occasion de montrer son adresse hors du commun. « *Lui seul connaissait les signes du sentier à travers l'épaisse forêt, et sans s'arrêter un seul instant, il le suivit si directement que quoiqu'il eût à peine deux pieds et demi et les traînes deux pieds de large, il ne le manqua pas une seule fois* » (Boucherville : 48). Il est d'ailleurs toujours premier de tête pour donner l'exemple à ses hommes (Boucherville : 50).

Quand Colas rame c'est « *avec une grande régulation, sans effort* » (Boucherville : 40). Il a un « *œil d'aigle* » (Boucherville : 50). Sa force est telle que lorsqu'il expose son plan d'attaquer les Iroquois à vingt-cinq contre cent vingt, ses hommes s'écrient d'une seule voix : « *Vous êtes notre homme, Colas, et si vous ne réussissez pas, c'est que personne n'aurait pu réussir* » (Boucherville : 58). Un chef iroquois dit à un des compagnons de Colas, Jean Goupil, qu'il connaît la réputation de Colas : « *Je connais. Malin quand il s'bat. Bon, après la bataille* » (Boucherville : 128). Il est effectivement excellent pendant le combat. Lors de l'engagement décisif contre les hommes de Chaudière Noire, Colas ne rate aucune cible. Pas étonnant quand on sait que son fusil est « *aussi solide dans ses mains que dans un étau* » (Boucherville : 112).

À la fin du roman, une fois la bataille terminée et le butin séparé entre les Hurons et les Canadiens, Colas se hâte de rentrer vers la vallée laurentienne. Il ne perd pas une seconde. « *Cet homme à la constitution de fer ne connaissait pas la fatigue : c'est à cette promptitude d'exécution qu'il devait en grande partie ses succès* » (Boucherville : 122). Sitôt la victoire obtenue, Perrot retourne à son devoir. Ce retour

vers Québec permet à Boucherville d'infirmier encore une fois les préjugés sur les coureurs de bois : ces hommes partaient souvent pour mieux revenir, pour accumuler un pécule suffisant pour s'établir sur une terre et, de la sorte, contribuer à la colonie agricole (que de nombreux commentateurs leur ont reproché de désertier.)

Pas étonnant qu'un tel homme navigue avec assurance dans le pays indien, s'il fréquente la région depuis ses quatorze ans comme le dit Boucherville et qu'« *il parlait toutes les langues de ces peuplades* » (Boucherville : 43-44). On le voit au début du roman s'adresser aux Inuits : « *Ce sont de bons chiens, dit-il aux Esquimaux, dans la langue montagnaise qu'il parlait facilement* » (Boucherville : 15). Affirmer qu'il parle « *toutes* » les langues est peut-être exagéré, mais il n'en demeure pas moins que c'est bien en qualité de polyglotte que le Perrot historique devient un ambassadeur de premier plan de la politique française dans les Pays d'en haut. Il est souvent appelé comme interprète dans les échanges. Il sert de médiateur à la foire de Montréal en 1670 quand éclate une querelle entre Autochtones et Français (Boucherville : 101). Le 14 juin 1671, il participe à la cérémonie de prise de possession des Pays d'en haut à Sault-Sainte-Marie. C'est lui qui prononce les paroles officielles pour que les quatorze nations en présence les entendent dans leurs langues : « *Je prends possession de cette terre au nom de celui que nous appelons notre Roi, cette terre est sienne, et tous ces peuples qui m'entendent sont ses sujets* » (Havard, 2019 : 193). Signe de sa réputation qui résiste à ses déboires financiers, trente ans plus tard, en 1701, Perrot, ruiné, est appelé par le gouverneur Callières lors de la signature du traité de la Grande Paix de Montréal. Il sert d'interprète pour des tribus éloignées des Pays d'en haut

(Germain, 2003 : 61). Boucherville, à son époque, s'efforce encore de faire vivre cette image, parvenue jusqu'à nous, d'un Perrot en pleine maîtrise du monde autochtone.

La manière par laquelle Boucherville présente son héros peut sembler étonnante, mais le monde du voyage en canot demandait non seulement des hommes forts et endurants, mais des gens capables d'ouverture culturelle. Denis Riverin, le secrétaire de l'intendant Duchesneau, décrit en 1705 le type d'homme qu'on trouve dans le métier : « *Ce sont toujours de jeunes gens, ou dans la force de l'âge, la vieillesse n'estant pas capable des fatigues de ce mestier* » (Havard, 2016 : 287). La force est valorisée à l'époque et Boucherville rend bien compte d'une culture de la vantardise où la valeur d'un homme s'évalue à son courage et son endurance à supporter les épreuves sans se plaindre. Havard résume bien le regard que ces hommes portent sur eux-mêmes et leurs compagnons : « *Dans l'entre soi masculin du voyage, qui fait écho à d'autres milieux homosexués européens, on se montre fasciné par la force physique, on chérit les prouesses, l'indifférence à la fatigue et les comportements de défi, qui forment autant de critères de l'accomplissement viril* » (Havard, 2016 : 535). L'usage abondant des superlatifs par Boucherville pour décrire ses personnages n'est donc pas abusif. Il permet à Boucherville de mettre en scène des individus tels qu'ils se percevaient eux-mêmes. L'exagération n'en est probablement plus vraiment une dans un monde où la prouesse est l'affaire de tous les jours.

6.3 Les compagnons

Les compagnons de Nicolas Perrot sont à l'image de celui-ci. Le forgeron engagé auprès de Colas que le lecteur rencontre au premier chapitre est surnommé Jean « Le Fort ». Le voisin de siège de Colas pendant le spectacle de Bibi apprend au héros que Jean est également appelé « L'Hercule canadien ». Regardons de plus près le traitement réservé aux acolytes de Colas pour voir s'ils ont droit à la même admiration de la part de l'auteur.

6.3.1 Bibi Lajeunesse

Bibi Lajeunesse, personnage d'importance présenté au deuxième chapitre, indique aussi déjà quel genre de prouesse attend le lecteur une fois que Perrot et ses compagnons se seront mis en route pour les Pays d'en haut.

Il est « *le meilleur dompteur de chiens qu'on puisse voir* » (Boucherville : 10). Dans sa jeunesse il était « *joli garçon, fort, vigoureux, et très grand pour son âge* » (Boucherville : 22). Il a malheureusement subi jeune un accident qui a failli lui coûter la vie mais qui l'a laissé bossu. Étant donné que « *sa constitution était extrêmement vigoureuse* » (Boucherville : 22) cet accident est l'occasion d'une force décuplée ailleurs : sa bosse « *en altérant la diffusion et l'assimilation normale de la nourriture dans les différentes parties du corps, produisit un développement anormal de la tête, la contraction du torse, l'allongement et la puissance des bras et des jambes* » (Boucherville : 22). Paradoxalement, son infirmité l'aura rendu plus fort. Le lecteur aura l'occasion de découvrir ses multiples talents. Il est excellent nageur

(Boucherville : 34); il sait faire des pommades avec de la graisse d'ours (Boucherville : 74); il a une canne d'acier, une arme formidable qu'il sait lancer comme un javelot avec une grande précision (Boucherville : 75); il prouvera même sa hardiesse au combat en faisant un prisonnier (Boucherville : 93-95). Ce n'est effectivement pas un bossu malingre que le narrateur présente sur scène pendant le spectacle de Bibi : « *De longs bras velus, emmanchés de larges mains, annonçaient une force peu commune* » (Boucherville : 22). C'est durant ce spectacle qui a lieu à Québec que le lecteur rencontre le personnage pour la première fois. Il suscite alors « *l'immense étonnement de son auditoire* » (Boucherville : 25). Ses tours, comme celui de faire parler l'un de ses chiens, mystifient complètement Colas qui est déjà convaincu que ces talents pouvaient « *au besoin lui être d'un immense avantage dans ses courses parmi les tribus sauvages des pays d'en haut* » (Boucherville : 25). Le personnage de Bibi permet à Boucherville d'ajouter un acolyte qui a précisément les attributs du héros : la ruse et la force. Colas est vivement impressionné : « *Cette faculté de changer de voix, de la transporter et de la faire sortir d'où on veut, passe tout ce que je peux concevoir* » (Boucherville : 26).

Un des tours de Bibi consiste à changer de costume en faisant croire à deux personnes différentes. Le lecteur se rappellera ce talent quand Bibi se déguisera en chaman pour mystifier les Hurons. Il est en effet si habile qu'il arrive à tromper Colas, ce héros dont on louange à chaque occasion l'œil de lynx et la clairvoyance en toute situation. Le stratagème que Colas met en place plus tard avec Bibi pour le déguiser renvoie à certains tours qu'ont bel et bien utilisés les Français pour avoir l'ascendant sur les Autochtones. Lors des premiers contacts, les Blancs donnaient l'impression

aux Autochtones de disposer d'une puissance surnaturelle en raison des objets qu'ils possèdent, telles les armes à feu (Havard, 2016 : 583). Certains traiteurs poussent l'audace pour être sûrs d'impressionner leurs interlocuteurs. Boucherville est vraisemblablement au fait de divers exemples de ces ruses qui tirent profit de ce que le Perrot historique appelle dans son *Mémoire* les « superstitions » locales. Perrot offre dans ses mémoires un exemple de ces ruses. Après que des Sioux lui eurent volé une caisse de marchandise, le Perrot historique met le feu à une tasse d'eau dans laquelle il avait mis de l'alcool pour donner du poids à sa menace de brûler et de faire tarir les eaux et les marais (Havard, 2016 : 553). Ailleurs, en séjour chez les Sakis qui allaient partir en guerre contre les Sioux, Nicolas Perrot feint un profond sommeil. Sachant l'importance que les Autochtones accordent aux rêves, il décrit à son réveil un rêve où une meute de chiens noirs (interprétés par les Sakis comme étant les Sioux) a vaincu sur les rives du Mississippi quelques chiens blancs (Havard, 2019 : 208). L'expédition guerrière est aussitôt annulée. Quelques années plus tard, en 1686, des Renards, des Mascoutens et des Kicapous passent près d'un fortin où Perrot se trouve avec quelques hommes. Les Autochtones veulent piller les fusils. Pour les en dissuader, il invite sept ou huit chefs à manger dans le fort, où il leur dit avoir une quarantaine d'hommes solidement armés alors qu'ils sont en réalité à peine une dizaine. Pour que son affirmation ne fasse aucun doute, Perrot commande à ses hommes de circuler autour des chefs en allant rapidement changer de hardes avant d'entrer à nouveau dans la cabane (Havard, 2019 : 214).

La scène du chaman dans le roman laisse donc supposer un effort de cohérence avec les récits des traiteurs de la part de Boucherville en ce qui a trait à la

ruse et la tromperie. Le choix de ce subterfuge en particulier est peut-être l'indice qui montre à quel point Boucherville sait que les hommes des Pays d'en haut avaient adopté certaines coutumes autochtones relatives au chamanisme et à la spiritualité en général. Havard rappelle que :

Pour quelques voyageurs, et particulièrement pour certains hommes libres, l'intégration au pays indien ne passe pas seulement par l'imitation ponctuelle de gestes quotidiens, mais aussi par le partage d'une vision du monde et, en l'occurrence, par l'initiation au chamanisme, ce summum de l'accomplissement masculin qui dessine une voie d'accès privilégiée au pouvoir dans maintes sociétés indiennes (Havard, 2016 : 550).

L'épisode de Bibi déguisé en Grande Médecine montre que la connaissance du rapport que les Autochtones entretiennent avec leur propre spiritualité pouvait constituer un avantage pour les traiteurs qui avaient un pied dans les deux cultures. Il y a avantage car Boucherville montre bien que l'un dupe l'autre.

Bibi, ainsi vu, coiffé de son casque de renard et sa canne bariolée à la main, qu'il portait à la façon d'un tambour-major, aurait fait rire toute personne qui l'eût connu, mais devait par contre inspirer une grande vénération à un sauvage ignorant et superstitieux (Boucherville : 78).

Même si nous voyons combien Boucherville peut être informé ethnographiquement, il ne résiste pas ici au commentaire infantilisant. Il se fait ici le relais d'une conception bien ancrée dans les sociétés du Nouveau Monde de souche européenne quant à la supériorité intellectuelle de la culture occidentale. L'usage du terme « superstitieux » renvoie toutefois au vocabulaire qu'aurait utilisé le Perrot historique lui-même. Son commentaire laisse entendre que la spiritualité autochtone, malgré la connaissance qu'on peut en avoir, ne mérite d'être considérée qu'en termes de superstition, et non pas de religion ou de croyance légitime.

6.3.2 Les autres compagnons

Personne n'échappe aux superlatifs valorisants chez Boucherville. Les nombreux personnages de second plan ne sont pas en reste.

Au magasin, avant son départ, Colas rencontre « *André Simoneau, un de ses meilleurs employés* » qui a rassemblé son monde pour l'expédition, « *quinze bons hommes* » (Boucherville : 32). Colas examine ses troupes et les trouve tous « *jeunes et vigoureux* » (Boucherville : 33). Plus tard, le narrateur précise encore qu'ils sont tous « *déterminés, courageux, pleins de force et de santé, ayant une confiance illimitée en leur bourgeois* » (Boucherville : 48). Avec un pareil équipage, nulle surprise que Colas glisse sur les obstacles sans s'y briser. Les hommes sont sur le sentier de la guerre, mais aucun des compagnons de Colas ne manifestera le moindre signe de crainte.

Dans les jours précédents l'attaque contre les Iroquois, le volontarisme des compagnons est réaffirmé. Les hommes ne demandent rien d'autre que de se battre au côté de leur meneur.

Après s'être informé de la disposition des hommes, dont plusieurs n'avaient été engagés que pour le travail sur le sentier et leur retour, Colas fut fort satisfait d'apprendre que tous avaient manifesté le désir de l'accompagner partout où il voudrait les mener, pour attaquer les Iroquois ou tout autre ennemi, et qu'ils n'aimeraient rien tant que de se battre contre les Iroquois surtout (Boucherville : 68).

Le courage est le dénominateur commun de tous les personnages du roman. Aucun moment de lâcheté ne vient jamais faire contrepoids à la détermination de tous. Quand il s'avère inévitable que l'affrontement aux îles Manitoulines aura lieu contre les Iroquois, Colas s'adresse à nouveau à ses hommes pour savoir lesquels sont disposés à l'appuyer dans son entreprise. Colas termine son discours en demandant « *Que ceux qui veulent me suivre jusqu'au bout et m'aider à reprendre notre butin des*

Iroquois lèvent la main » (Boucherville : 73). Les hommes n'ont pas besoin d'en entendre davantage, le narrateur reprend : « *Tous levèrent la main, sans en excepter les deux Esquimaux, qui commençaient à assez bien comprendre le français* » (Boucherville : 73).

Un peu plus loin, à la bourgade où le groupe fait escale avant d'arriver au campement des Iroquois, tous les Français en poste viennent au-devant des nouveaux venus pour « *tendre la main à Colas en lui témoignant le plaisir qu'ils éprouvaient d'apprendre qu'il avait été choisi pour chef de l'expédition* » (Boucherville : 76).

La sympathie que tous les Français et les Canadiens ont pour Colas est certainement construite par Boucherville à partir du respect que le Perrot historique a inspiré longtemps, même après sa ruine personnelle. Nous ne pouvons déterminer si Boucherville était au fait des déboires de Perrot à mesure qu'il avançait en âge puisque le roman se limite à un temps restreint de sa vie, mais la réputation de Perrot comme acteur de premier plan dans la politique et le commerce des Pays d'en haut a perduré jusqu'à nous dans l'historiographie. L'histoire nous apprend des nuances sur un personnage dont la mémoire est largement positive. Havard affirme qu'à partir des années 1680, Perrot apparaît bien souvent dans les actes judiciaires de la colonie révélant ainsi « *un homme procédurier, coriace, voire querelleur* » (Havard, 2019 : 219). Il est criblé de dettes, peine ou refuse carrément de rembourser des fournisseurs. Lors de la conférence de Montréal en 1701 qui prépare la Grande Paix, il est déjà un homme ruiné. Nous pouvons toutefois prendre la mesure de sa réputation de spécialiste de premier plan des Pays d'en haut et de ses peuples, puisque le gouverneur Callières (le cinquième à lui accorder sa confiance en la

matière) le recrute, malgré ses démêlés avec la justice, en qualité d'interprète (Havard, 2019 : 228).

Si les sources révèlent un colon querelleur qui fuit les créanciers, elle montre toutefois un homme fort apprécié, voire bien souvent adopté par les tribus autochtones. Représenter Perrot en 1669 (si on considère que son premier voyage en haut des rivières remonte au mieux à l'année 1665 [Havard, 2019 : 176]) permet donc à Boucherville de prendre le personnage historique à un moment où il n'est nulle part en disgrâce, mais en pleine force de l'âge, aimé tant des Français que des Amérindiens.

6.4 Prévoyance et suspense

Une des plus grandes qualités du héros de Boucherville est sa prudence. L'auteur appuie tant et si bien sur ce trait de caractère que la tension dramatique en perd de la force. Boucherville n'écrit-il pas pourtant un roman-feuilleton d'aventures? Un des tours habituels de ce genre narratif en perd toute efficacité : la rétention de l'information, le suspense. Maurice Lemire termine la rubrique consacrée à *Nicolas Perrot* dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* par une remarque qui nous semble pertinente : « *Tout est trop bien prévu pour que l'on n'évente la mèche longtemps à l'avance. C'est ainsi que l'intérêt tombe plusieurs chapitres avant la fin* » (Lemire, 1981 : 516). Boucherville contrevient ainsi à cet adage qui veut qu'en matière de narration il vaut mieux montrer qu'expliquer. Trop souvent, le roman *Nicolas Perrot* nous explique en effet ce qui se passera plus tard dans le roman *Nicolas Perrot*. En conséquence, une fois arrivé aux événements annoncés par de longues

prolepses, Boucherville ne semble plus avoir d'autre choix que de passer rapidement sur des péripéties que son héros a pu décrire déjà, en long et en large, de manière prémonitoire. Même quand un danger semble imminent, Boucherville balaie le danger devant ses héros. Par exemple, lors d'une nuit en forêt, Bibi Lajeunesse se réveille effrayé en entendant des bruits suspects. Deux pages de tension dramatique sont finalement gâchées par Colas qui éclate de rire en montrant à Bibi qu'il s'agit simplement des chiens qui se nourrissent d'une carcasse (Boucherville : 65). Colas joue pour beaucoup dans l'exposition hâtive de ce qui est à venir dans le récit. Boucherville a fait son héros si prévoyant qu'on s'étonnerait que quelque chose n'aille pas comme prévu. Colas est ainsi maître des événements et rien ne saurait le surprendre.

Au début du récit, évoquant la route de Québec à Trois-Rivières, Colas prend le soin d'envoyer des hommes libérer son chemin des entraves qui pourraient l'obstruer pour lui faciliter le trajet. Colas recourt à l'hyperbole pour parler de sa route : *« elle est la meilleure, parce qu'elle est en dehors des courses ordinaires des sauvages, la plus directe et la plus commode »* (Boucherville : 12). Non content de savoir sa route la plus sûre, la prévoyance de Colas lui fait repousser son départ de quelques jours parce qu'il ne juge pas qu'il y a suffisamment de neige au sol. Alors que tout est déjà exposé et planifié, le narrateur annonce qu'avant le départ, Colas et Grand Pierre *« convinrent de tous les détails concernant le tracé de la route à suivre, de tous les signes par lesquels Colas pourrait reconnaître les incidents, les besoins, les dangers et les avertissements qu'il lui importerait d'apprendre »* (Boucherville : 31-32).

Le lecteur prendra ensuite connaissance de ce qu'on lui a annoncé : une route, un parcours sans histoire.

Quand Colas voit le spectacle de Bibi Lajeunesse, là encore sa prudence se manifeste. Colas est assis dans la salle où Bibi se produit sur scène. Lorsque l'ours de Bibi fait son apparition dans le cadre du spectacle, tout de suite Colas met « *la main sur le manche de son couteau de chasse qu'il portait sous son capot, et jeta un coup d'œil sur son voisin, qui ne paraissait pas inquiet* » (Boucherville : 23). Colas n'abaisse jamais sa garde. Même après avoir vu le spectacle, et après qu'ailleurs dans le roman on lui ait vanté les talents de dompteur de chiens de Bibi, Colas veut enquêter davantage. Pour ce faire il invite son voisin de siège à souper afin de « *prendre des renseignements sur le caractère et les mœurs de cet homme étonnant.* » (Boucherville, 26). Une fois bien rassuré, il médite sur toutes les façons dont il pourrait faire usage de ses talents. Ayant eu les précisions qu'il voulait sur le caractère de Bibi, Colas prend la résolution de le faire surveiller par Jean le Fort d'ici à ce qu'il soit bel et bien engagé.

Le lecteur a l'occasion d'en apprendre beaucoup sur le processus d'embauche de Colas. En plus du spectacle de Bibi, la raison pour laquelle Colas engage ses hommes à Québec plutôt qu'à Montréal est explicitée.

Il avait préféré engager ses hommes à Québec, parce que n'allant presque jamais plus loin que Montréal, et toujours par eau, il y avait moins de danger de faire connaître la route et la manière dont Colas s'y prenait pour accomplir ses voyages, dont la rapidité commençait à étonner les marchands de fourrures de la ville de Montréal (Boucherville : 32).

Non seulement la route est la plus sécuritaire qui soit, mais le lecteur sait qu'elle n'est connue de personne, sinon de Colas et ses hommes. Le voyage ne sera pas à proprement parler une péripétie, mais seulement l'occasion d'illustrer la parfaite

maîtrise de Colas sur son environnement. L'autonomie de Colas dans ses déplacements est historiquement vraisemblable. Le roman se déroule en 1669. Comme le rappelle Havard dans une conférence de 2016 à l'UQAM, vers 1670 on peut considérer que les traiteurs français sont à même de circuler en canot sans l'aide des autochtones. Pour ce qui est de Perrot en particulier il forme une société commerciale en 1667 pour se rendre au printemps suivant à la Baie des Puants (Havard, 2019 : 177). On peut donc considérer qu'en dépit de la facilité exagérée qu'a Colas dans son voyage, il n'est pas invraisemblable qu'un homme déjà habitué à se rendre si profondément dans le continent n'ait pas grandes difficultés à faire le voyage de Québec à Montréal, puis à suivre les premières pistes vers les Grands Lacs.

Peut-être Colas rencontrera-t-il des pépins une fois dans les Pays d'en haut, en canot sur les lacs plutôt que derrière les traîneaux à chiens? Le lecteur en serait bien étonné puisqu'on l'assure durant les essais préalables que les canots de Colas sont d'une rapidité exceptionnelle.

Après s'être assuré de l'immense supériorité des loups sur l'aviron, il modéra peu à peu, et l'autre canot les rejoignit. Colas était ravi de cet essai qui lui assurait un moyen de pouvoir aller affronter et narguer impunément les canots ennemis, et de s'en sauver en se jouant, s'il le trouvait convenable (Boucherville : 40).

Quel danger y aura-t-il à engager le combat sur ces lacs? En effet, Colas nargue impunément ses ennemis. À la fin du roman, il aura vaincu les Iroquois sans une égratignure, décimant les hommes de son ennemi, la Chaudière Noire, sans qu'aucun de ses hommes ne meure. Quel suspense Boucherville peut-il espérer fabriquer si son héros est d'une telle supériorité? Il est hyperconscient de toutes les embûches possibles. N'y a-t-il pas cependant une certaine forme de justesse à représenter avec

de telles qualités le Perrot historique dont la longévité, les amitiés et l'hyperactivité sont exceptionnelles dans l'histoire de la Nouvelle-France?

Relever certains des verbes dont Colas est le prédicat dans le roman aide à saisir comment rien n'est laissé au hasard. Colas compte, examine, considère, apprécie, inspecte minutieusement, fait l'essai, voit, prend des renseignements, conçoit, médite, palpe, sent, mesure, calcule, cherche, trouve, résout, prévient, remarque, remédie, veut connaître, pense, juge, prévient, surveille, distingue les signes, reconnaît, s'assure qu'il n'y a rien à craindre, appréhende, prévoit, donne minutieusement ses instructions, recommande, modère, croit à propos, suit exactement les signaux, écrit des instructions, explique, fait savoir, est convenablement mis au courant, voit exécutés les arrangements qu'il a ordonnés, envoie des signaux depuis son canot, distribue les postes, est sûr, n'a pas le moindre doute, donne l'ordre, expose minutieusement, donne ses instructions, etc. Il est vrai que les voyageurs de métier étaient des individus aux compétences étonnantes. Les contraintes techniques et logistiques qui viennent avec les longs voyages en canot font naître une main-d'œuvre hyperqualifiée. Au cours du XVII^e siècle, note Havard, le métier de voyageur se raffine et même si les Français dépendent à un moment ou à un autre des Autochtones pour leur survie ou simplement leur passage sécuritaire dans certaines régions, leur prévoyance augmente avec la professionnalisation du métier. À la fin de ce siècle, on emporte d'ordinaire dans des ballots et des caisses tout le nécessaire :

[...] en plus d'un assortiment de marchandises (draps, couvertures ou « écarlatines », capots, chemises, haches, couteaux, casse-têtes, limes, bagues, fusils, poudres, balles, plomb, tabac, chaudrons, etc.), ce qui permet, en cas de perte partielle, de ne pas être dépourvu de tel ou tel produit une fois parvenu chez les

Indiens, dont les traiteurs connaissent les exigences spécifiques (Havard, 2016 : 287).

Si les conversations concernant l'équipement finissent par ennuyer le lecteur, elles ont au moins le mérite de rendre compte avec vraisemblance à quel point le premier venu ne pouvait pas s'improviser traiteur et que, même à l'époque de Perrot, une grande expertise s'était déjà développée.

Colas ne néglige aucune précaution pour éviter tout revirement de situation. Pour brouiller les pistes de ses hommes et lui, il demande à ses compagnons de mettre leurs raquettes à l'envers. Le lecteur a compris le stratagème, Boucherville ne peut s'empêcher de permettre à Colas d'expliquer :

Il n'y a rien à craindre : pas une seule piste, dit-il. Mais comme il s'agit d'empêcher que l'on nous suive, nous allons continuer à marcher avec nos raquettes sens devant derrière pendant quelque temps encore, à la file en arrière des traînes, afin d'effacer les pistes des chiens que les traînes n'auraient pas fait disparaître (Boucherville : 52).

Mettre en scène ces hommes aux nombreux savoir-faire permet à Boucherville de donner libre cours à son goût pour l'explication. Le roman d'aventures ne semble pas pour lui l'occasion de raconter des faits d'armes en réponse aux infortunes du destin. Boucherville est intéressé par les détails matériels et culturels. Les aventures sont racontées, mais seulement pour être mieux prévues, classées, quantifiées.

La langue de Boucherville est méthodique. Le champ lexical verbal cité plus haut éclaire non seulement la prévoyance de Colas, mais la minutie que Boucherville donne à son personnage. L'omniprésence des chiffres n'est pas étonnante venant d'un auteur qui publie la même année un *Dictionnaire du langage des nombres*.

Dès la seconde page du premier chapitre, Jean le Fort et Grand Pierre discutent de l'efficacité des chiens de traîneau.

– Chiens bons, trop chers, beaucoup chers! Trop de chiens, manger trop. Deux, assez. Pourquoi neuf, quatre, six?

– En effet, la nourriture, ça coûtera cher. Je dirai comme toi, pourquoi tant de chiens? Mais c'était l'ordre d'en acheter une trentaine, si on pouvait en trouver autant qui pussent faire par jour quinze lieues en moyenne pendant six jours de suite, sur de bons chemins sans être chargés. Colas a son idée et il sait ce qu'il fait. Il n'y a pas un seul des chiens qui n'ait prouvé plus d'une fois qu'il pouvait au besoin faire vingt lieues par jour et cela jusqu'à six jours de suite. Le Gris et la Grise, avec Grison en tête, attelés à la même traîne, ont fait trente lieues par jour pendant trois jours de suite, sans être trop fatigués; et, après une journée de repos, ont fait la même distance en retournant, dans le même temps (Boucherville : 4)

Ce n'est que la première d'une série de discussions comptables qui se termineront à la dernière page avec la répartition détaillée des équipages et des traînes pour le voyage de retour à Montréal. En voyant les chiens pour la première fois, Colas les compte (Boucherville, 10). Il examine ensuite les traînes et calcule leur longueur : au moins quatorze pieds. Une fois que les canots posés sur les traînes sont achetés, Colas explique en détail à Jean les travaux qu'il veut voir effectuer sur ceux-ci.

– L'ouvrage que j'ai à te donner, Jean, est celui-ci. Tu vas faire transporter à ta boutique les trois canots d'écorce que j'ai achetés hier, et qui sont au magasin de M. Raclos. Je voudrais que tu fisses mettre au fond de chacun un pied de mât, et arranger la barre de traverse pour pouvoir monter dans chaque canot un mât et une voile. Je voudrais aussi arranger deux loups de noyer blanc, solides et légers, dans chacun des deux petits canots, et trois loups débordant de chaque côté du canot d'au moins un pied, dans le grand canot. Les loups assez longs pour pouvoir mettre à chaque bout une cheville de fer de huit pouces, taraudée en dessus et en dessous pour servir de tolets à deux rames qu'un seul homme pourra manœuvrer à la fois, commodément. Il sera bon de renforcer les bordages de manière à bien consolider le loup, et le mettre et ôter facilement. La courbe du loup devra être telle que l'on puisse ramer sans risque de se frapper les doigts sur les loups en ramant; et, de plus, suffisante pour pouvoir au besoin employer deux de ces loups pour placer le canot dessus et s'en servir comme nous nous sommes servis du canot sur son traîneau hier, tu sais, Jean (Boucherville : 31)?

Après avoir ainsi expliqué en détail de quelle manière devra être modifié le canot, Colas essaye enfin son invention. Boucherville fait dire à son héros que c'est une première, mais il se trompe vraisemblablement.

Nous allons essayer les voiles maintenant, dit Colas; le vent n'est pas fort, il n'y a pas de glaces flottantes, nous ne saurions désirer un plus beau temps. Je vous préviens qu'il faut prendre garde; les canots sont versants, et je ne crois pas que

l'on ait encore fait usage de la voile dans des canots d'écorce, du moins à ma connaissance, en Canada (Boucherville : 39).

Comme le rapporte Rémi Ferland dans ses notes, cette affirmation est curieuse parce que le premier péril surmonté dans le roman est dû à un canot à voile lâché à toute vitesse sur les glaces avec le petit José à son bord. Boucherville fait croire à son héros qu'il est l'inventeur d'un dispositif qu'il vient pourtant de voir fonctionner sur un canot autre que le sien. Le premier chapitre suivant le préambule commence effectivement avec la description de ce canot :

Par une pluvieuse matinée de la fin du mois de novembre 1669, deux hommes traînaient sur la glace de la rivière Saint-Charles, en arrière de Québec, un canot chargé des produits de leur chasse. Ils avaient placé le canot sur un traîneau à patins, pour en faciliter le transport (Boucherville : 3).

Trois paragraphes plus loin, Jean « Le Fort » est montré en train de plier la voile du canot pour la faire sécher. Quand Colas fait son apparition, c'est pour sauver le petit José qui s'est embarqué sur le canot pendant que Grand Pierre et Jean s'occupent des produits de leur chasse. En s'amenant vers l'habitation de Grand Pierre, Colas regarde au loin la rivière Saint-Charles. « *Il lui sembla distinguer une voile, puis bientôt il reconnut que c'était un canot monté sur un traîneau à patins.* » (Boucherville : 5). Il est surprenant que Colas ne se souvienne pas de cette embarcation après laquelle il court à toutes jambes sur la rivière. Surtout qu'une fois le canot immobilisé, « *ayant constaté que l'enfant ne s'était fait aucun mal, [il] releva le traîneau, dont il se mit à examiner les patins avec une attention si profonde qu'il ne remarqua pas l'arrivée de Grand Pierre [...]* » (Boucherville : 6). Son blanc de mémoire ne peut être excusé par la réserve « *à ma connaissance* ». D'autant plus qu'une fois qu'il a annoncé à Jean le Fort qu'ils partiront bientôt pour Michilimakinac, Colas cogite sur ce dispositif : « *Grand Pierre*

n'avait pas dit un mot, après les premières salutations, et Colas, imitant son silence, pensait à la scène du canot filant à la voile sur la glace » (Boucherville : 7).

L'ethnographie contemporaine nous apprend de surcroît que la pratique était connue à l'époque de Perrot. Havard rapporte dans *Empire et métissage* les dires du père Allouez à propos de son voyage de 1677 dans le Pays des Illinois :

nous entreprismes une navigation bien extraordinaire car au lieu qu'on mit le Canot a l'eau nous le mîmes sur les glaces sur lesquelles le vent favorable le faisait aller a la voile comme sur l'eau, quand le vent nous manquoit au lieu d'avirons nous nous servions de cordes pour le traisner, comme les chevaux traisnent les chariots (Havard, 2003 : 222).

Dans un autre ouvrage, Havard assure encore que la pratique est courante à l'époque de Perrot.

Chaque canot, par ailleurs, est pourvu d'une voile, hissée sur un petit mât amovible lorsque le vent est favorable. Il arrive alors qu'on ose des « traverses », c'est-à-dire qu'on s'aventure sur les lacs — ces mers d'eau douce —, mais toujours sur de petites distances, en se rendant d'une pointe à l'autre ou d'une île à l'autre. On comprend mieux, dès lors, pourquoi Nicolas Perrot qualifie les canoteurs de « mattelots » (Havard, 2016 : 285).

Donc, ni la voile elle-même ni l'utilisation de la voile pour faire filer un canot sur les glaces ne seraient des trouvailles de Nicolas Perrot. L'usage des chiens pour aller sur les voies d'eau gelées est lui aussi attesté par Havard. « *Avec le gel hivernal des cours d'eau, on peut aussi chausser des raquettes ou utiliser des traîneaux tirés par des chiens ou des chevaux* » (Havard, 2016 : 290). Dans son exaltation de toujours magnifier son héros, Boucherville se serait laissé aller à faire de Colas l'inventeur de ces dispositifs alors qu'il les avait pourtant déjà décrits plus tôt.

Après avoir donné ses ordres sur les travaux à effectuer sur les canots, Colas convient avec Grand Pierre du trajet. Puis, il s'assure auprès de Simoneau que tout l'équipement est chargé.

- Tu as vu à ce que tous soient pourvus des choses nécessaires : provisions, haches, pelles, pioches, fusils, balles, poudre, etc.?
- Oui, tout est prêt; nous avons trois traînes sauvages et deux bons canots (Boucherville : 32).

Peut-être une telle profusion de détails ne frapperait-ils pas autant le lecteur dans un roman plus volumineux, où les planifications et les listes ponctueraient çà et là des péripéties, mais dans *Nicolas Perrot*, la quantification et la description comptent pour la majeure partie du corps du texte.

La poudre fulminante de M. Hébert, l'apothicaire, est par exemple maintes fois essayée avant d'être utilisée contre des ennemis. Colas tire des charges avec se poudre ordinaire, puis avec la poudre fulminante, en comptant précisément combien de grains font le mélange. Il tire une cartouche de six grains, puis de huit grains. Il traverse la rivière de l'autre côté de laquelle il avait placé ses cibles, puis « *compt[e] ses pas jusqu'au but qu'il avait visé* » (Boucherville : 36). Non content de savoir son héros informé des capacités de son arme secrète, Boucherville tient à ce que le lecteur connaisse au grain près les spécificités de la poudre.

Comme je le pensais, se dit-il, il y a cinquante pas. C'est la distance où, avec mes cartouches, je suis à peu près sûr de tuer ou du moins de frapper un chevreuil à chaque coup. Voyons les balles; la première à gauche est bien à la place où j'avais visé; la seconde est bien à trois pouces à droite, mais six pouces au moins plus haut; le fusil a relevé, je m'y attendais, mais pas autant; ça peut se corriger quand je connaîtrai bien sa portée. Le troisième coup est assez dans la ligne du tir, mais deux pieds plus haut, la balle a éraflé une branche et est allée se perdre plus loin; je ne crois pas que ça puisse faire, si ce n'est dans quelques cas bien rares. Il faut que je trouve la balle. Quant au quatrième coup, je ne puis pas voir le passage de la balle, il faut qu'elle ait dévié fortement; huit grains, c'est trop, beaucoup trop, il n'y faut pas songer.

Il mesura alors la pénétration de la première et de la seconde balle dans l'arbre, et calcula que la portée de la seconde cartouche était à peu près une moitié de plus, mais pas le double de la première. Il chercha ensuite la troisième balle, qu'il trouva profondément enfoncée dans un érable, en arrière du bouleau.

Après avoir fait divers essais avec les cartouches qui contenaient quatre grains et celles qui en portaient six, et les avoir comparées avec ses propres cartouches, il en vint à la conclusion que, pour la chasse et les rencontres avec les sauvages, ses propres cartouches étaient les meilleures. Pouvoir tuer à coup sûr à cent

cinquante pas, avec ses balles, n'était pas si mauvais, quand avec les mousquets et les fusils ordinaires, on pouvait à peine en faire autant à soixante-quinze pas. Dans quelques cas exceptionnels, celles qui contenaient quatre grains pouvaient être préférées, mais elles coûtaient trop cher pour l'usage qu'il en pouvait faire. Il résolut donc de ne pas commander la fabrication d'une plus grande quantité de poudre fulminante, et de se contenter, pour le présent, des deux onces que lui offrait le chimiste (Boucherville : 36-37).

Une si longue description, prendre tant de détours pour revenir au point de départ. Tout ça pour que le lecteur connaisse avec précisions les divers aspects de l'attirail du héros. Malheureusement, toute cette préparation ne conduit qu'à une seule utilisation, rapidement expédiée par la narration, lors de la bataille sur le lac.

Nous avons vu plus haut que les listes participent de l'aura de vraisemblance historique que Boucherville crée autour de son récit. La représentation d'un excès de prévoyance permet à *Nicolas Perrot* de faire mentir la doxa de l'époque qui présente encore souvent les coureurs de bois comme des hommes courageux, certes, mais qui ne pensent qu'à boire leurs gains, la nécessité les poussant ensuite à se réengager en catastrophe pour regagner de l'argent. Havard note que le discours de l'imprévoyance des coureurs de bois (qui persiste encore à l'époque de Boucherville) pourrait être bourgeois issu de l'époque des compagnies de traites britanniques, durant laquelle les comportements dépensiers et les excès dans les villes sont pointés du doigt pour camoufler l'exploitation que les propriétaires faisaient subir aux voyageurs (Havard, 2016 : 407). S'il ennue le lecteur, Boucherville parvient au moins à démonter un cliché sur les coureurs de bois.

6.5 Cliché sur les traiteurs

Nous avons dit plus haut que rien ne vient remettre en cause le courage, la force et la ruse des personnages. Il est cependant quelques nuances qui relaient certains clichés sur les coureurs de bois auquel Boucherville n'échappe pas, malgré que son roman réhabilite grandement l'image des traiteurs.

Le personnage de Jean le Fort, l'engagé de Perrot, est forgeron de son métier, mais chasse par « *goût* » (Boucherville : 3). Il « *négligeait volontiers sa boutique pour se livrer à sa passion dominante, la grande chasse dans les bois, et les aventures* » (Boucherville : 3) dit le narrateur. Dès le deuxième paragraphe du premier chapitre, la vie dans les bois s'oppose à l'occupation considérée plus civilisée de défricheur.

Boucherville se fait l'écho de la dichotomie souvent réitérée dans la littérature québécoise de cette époque. L'appel des bois est présenté d'emblée comme une tendance néfaste selon la bonne morale catholique. Malgré que les traiteurs soient visiblement dans ses bonnes grâces, Boucherville n'est pas imperméable à la doxa historiographique de son époque.

En parlant de la pluriactivité des voyageurs canadiens, Havard rappelle que « *l'historiographie a longtemps insisté, à tort, sur la perte de bras provoquée par les voyages, en construisant une opposition factice entre agriculture et traite, et en négligeant le phénomène de la pluriactivité* » (Havard, 2016 : 253). Nous l'avons déjà quelque peu vu plus haut, certaines figures majeures de l'Ancien Régime sont sans équivoques dans leurs jugements. Charlevoix affirme que les coureurs perdent tout goût au travail. L'intendant Champigny les juge incapables de s'attacher à la culture

des terres et les accuse de causer la destruction du pays. Le gouverneur Denonville déplore que de si bons hommes deviennent indociles et débauchés, qu'ils portent l'épée comme les nobles et qu'ils n'entendront plus parler de labourer un jour la terre (Havard, 2003 : 390).

Les recherches plus récentes montrent effectivement que si de nombreux hommes quittaient les paroisses pour aller commercer, la plupart n'en faisaient pas une carrière, mais partaient le temps de quelques voyages ou d'un seul pour revenir ensuite s'établir à demeure avec la somme amassée. Par ailleurs, la plupart des voyageurs qui remontent les rivières au printemps juste après les semences s'assurent d'être revenus vers la fin du mois d'août pour participer à la récolte (Havard, 2016 : 255).

Havard prend soin de faire le parallèle avec certaines communautés bretonnes de paysans-marins à la même époque, où les hommes partaient à la pêche une fois les champs semés ou après les récoltes (Havard, 2016 : 255). Mais nous sommes à même de comprendre d'où origine la panique des élites canadiennes qui ont longtemps vu ces départs comme une saignée fatale. La colonie manquait de gens, si ce n'est pendant son seul moment de stabilité prolongée (soit les trente années entre le traité d'Utrecht de 1713 et la reprise des combats intercoloniaux en 1744 lors de la Guerre de succession d'Autriche) alors qu'une croissance démographique stable prit enfin son élan (Frégault, 2014 : 30-31). Longtemps, les autorités de Québec demandèrent qu'on envoie des renforts de France, même si la colonie, aux terres encore largement non défrichées, aurait eu de la difficulté à les nourrir. Mais la traite n'était pas la cause de l'anémie démographique. Il faut regarder du côté des guerres incessantes, des

épidémies, des insectes qui ravageaient les champs, etc. Conséquemment, dans un contexte de rareté de la main-d'œuvre, les autorités qui comptaient chaque tête dans la vallée du Saint-Laurent perdaient de vue le caractère essentiel des fourrures qui comptaient pourtant pour presque l'entièreté des exportations coloniales.

Le personnage de Bibi Lajeunesse porte un autre genre de défauts attribués traditionnellement aux traiteurs. C'est un homme aux nombreux talents mais que l'ivrognerie ruine. L'hôtelier à Québec dit à Colas que Bibi est un « *excellent ouvrier, mais trop passionné pour la chasse et les aventures; il néglige son métier.* » (Boucherville : 27). Il est réduit à la misère et les quelques sous qu'il parvient à gagner sont toujours dépensés immédiatement au cabaret. Le voisin de siège de Colas pendant le spectacle de Bibi évoque un cliché sur les traiteurs : ces gens devraient qu'à être mis au pas. Le voisin répond à Colas qui lui demande s'il n'y aurait pas moyen d'éloigner Bibi de la boisson :

Je crois que ça serait bien difficile. Il est réduit à la misère, obligé souvent de demander son pain. Il trouve toujours quelqu'un qui lui donne de la nourriture, mais, s'il gagne quelque argent, c'est au cabaret qu'il va le dépenser. S'il était sous les ordres ou la dépendance de quelqu'un qui saurait le maîtriser, il resterait sobre pour un temps; mais aussitôt qu'il deviendrait libre de tout engagement, il ferait une fête (Boucherville : 27).

Voilà quelques-uns des préjugés que les élites de l'époque ont sur les traiteurs. Que Colas ne s'étonne pas de la description du caractère de son futur compagnon montre aussi qu'il serait tout à fait habitué à rencontrer ce type d'homme. Voilà un compagnon taillé sur mesure pour Colas. Que fait celui-ci, sinon mener les hommes et donner des ordres? Boucherville a trouvé en Bibi un personnage complémentaire à son héros. Avec Bibi, Boucherville présente le même genre d'homme que le chanoine

Lionel Groulx décrira plus tard : des hommes forts, mais dissipés. Le chanoine a des phrases, dans *Notre grande aventure*, qui montrent bien comment ces clichés ont eu longue vie. Même si la publication de cet ouvrage est d'une soixantaine d'années postérieure à celle de *Nicolas Perrot*, le citer nous aide à voir combien prégnante cette doxa a été dans la culture savante canadienne. Groulx ramasse ensemble avec une admirable concision tous les clichés hérités de l'Ancien Régime et de la domination anglaise.

Le malheur est qu'à prétendre se dépasser, trop de ces coureurs se rapetissent. Ce qui les attire et ce qui va les retenir, ce ne sera pas seulement le rare plaisir de plonger l'aviron dans des eaux inconnues, de s'enivrer les yeux d'une grande et puissante nature; ce ne sera pas même la jouissance si nouvelle de partager le campement de l'Indien; ce sera de partager la vie de l'Indien. Vie indépendante, hors des contraintes morales et sociales, vie d'oisiveté dans la seule occupation du jeu, de l'ivrognerie, du libertinage où ils deviennent insignes débaucheurs de jeunes Indiennes, et où ils dépensent capital et profit de leurs voyages. Quand ils réapparaissent à Montréal, ils font comme tous, marins, bûcherons et autres, qui ont été sevrés quelques temps de la civilisation; ils ne la retrouvent que pour en boire les philtres les plus malsains. Les voici bien les grands seigneurs de l'aviron, avec leur morgue, leur verbe haut d'orgueilleux guenillous. Fiers de l'auréole que leur fabrique, à leur retour, l'admiration naïve de leurs proches, des gens de leur patelin, orgueilleux de leur force physique, de ces voyages accomplis par la seule vigueur du poignet et du torse, orgueilleux même du hâle rapporté des Pays d'en haut, les coureurs en viendront à trancher du gros monsieur, à n'afficher qu'un suprême mépris pour le terrien, le pauvre homme du petit carré de sol et du petit horizon, l'homme de la vie sans risque (Groulx, 1990 : 293).

Libertinage, ivrognerie, luxure, arrogance, mépris, orgueil, tout y passe. Une telle opinion négative prononcée au milieu du XX^e siècle montre bien l'originalité de Boucherville avec *Nicolas Perrot* à la fin du XIX^e. Nous le comprenons d'autant mieux que devaient inévitablement apparaître dans le roman quelques jugements péjoratifs à propos de personnages auquel le narrateur voue la plus grande admiration. En effet, si Bibi est décrit d'entrée de jeu d'une manière qui colle avec la description du chanoine Groulx, on constate que dès qu'il se met au service de Colas, il n'est plus

obsédé par le manque d'alcool et enclin à la paresse. Boucherville eut-il eu l'occasion de terminer son roman, il aurait été intéressant de voir ce qui serait advenu de Bibi une fois de retour à Québec.

En évoquant ces comportements jugés répréhensibles, et malgré les nombreuses qualités attribuées à tous les personnages de *Nicolas Perrot*, Boucherville se montre imprégné de la doxa dominante (celle d'un Québec catholique) à propos des coureurs de bois.

Rare moment de psychologie dans le roman, Bibi est travaillé par la crainte lorsqu'il est traqué par les Iroquois. Il se lamente en aparté :

[...] On dit que la nature est belle, qu'il y a dans l'immensité des forêts quelque chose de grandiose qui étonne l'âme et l'élève vers le Créateur de toutes choses. C'est bon à dire cela, dans un livre, quand on est assis dans un bon fauteuil, les pieds sur les chenets devant un bon feu de cheminée. Je voudrais bien que celui qui écrit des choses semblables eût, comme moi, traversé trois ou quatre cents lieues de ces forêts sans fin, marchant tout le jour pendant des mois, dormant d'un œil et veillant de l'autre, et, en fin de compte, pour arriver à quoi? À se trouver tout seul dans un canot, sur une traîne, faisant sentinelle contre des sauvages qui, non seulement vous tuent, mais vous enlèvent la chevelure, les monstres! [...] (Boucherville : 92)

Cet épisode détonne par rapport à la manière par laquelle les héros glissent sur les obstacles dans le reste du roman. Il donne l'occasion à Boucherville de donner une saveur réaliste à son récit. Contrairement au traitement habituel de la forêt dans la fiction canadienne-française du XIX^e siècle, le dessein de cet extrait n'est pas d'exalter l'héroïsme des premiers colons. Bibi évoque plutôt le discours habituel sur la forêt dont nous avons parlé plus haut : un lieu terrifiant, un lieu d'altérité. Il s'agit d'un moment de réalisme trivial où Boucherville permet au lecteur de prendre la pleine mesure du travail et du savoir-faire nécessaire à qui s'aventure en haut des

rivières. Montrer Bibi, dont c'est le premier voyage, pris au dépourvu, magnifie d'autant plus Colas étant donné que celui-ci se déplace sans problème.

7. Autochtones

De nombreux peuples autochtones sont présents ou mentionnés dans *Nicolas Perrot*. Le lecteur retrouve tous les noms familiers de l'histoire de l'Ancien Régime : Esquimaux (Inuits), Algonquiens, Iroquois, Outaouais, Hurons, Nipissiniriens.

Boucherville a changé son traitement des Autochtones depuis son récit de jeunesse *Louise Chawinikisique*. Il s'écarte du mytheme de l'Iroquoise (dont la première itération en 1827 est celle de la romancière américaine Catharine Maria Sedgwick) que Maurice Lemire compartimente en trois éléments principaux : primitivisme, amour et religion (Lemire, 1993, 155). *Nicolas Perrot* ne peut échapper complètement à ces thèmes, mais le narrateur les aborde presque par une sorte de réflexe dont il veut se dépêtrer immédiatement. Il y a bien le motif de l'amour entre un blanc et une Indienne, mais Colas fera rapidement comprendre à Corlarine qu'une jeune fille lui est promise à Québec. À cette occasion, la religion apparaît entre les deux jeunes gens. Corlarine, sommée par Perrot de retourner auprès des siens, veut donner une croix à Colas, mais celui-ci refuse. Cette référence à la religion dure à peine une page, et semble permettre à Corlarine d'offrir son amour à Colas. Le primitivisme est lui aussi présent, mais effleuré. C'est plutôt un respect des coutumes autochtones qu'un jugement sur leurs mœurs *païennes* que le lecteur rencontre le plus souvent.

La condescendance des blancs à l'endroit des Autochtones est là par moment mais ne prend pas énormément d'espace dans le récit. Elle survient quelques fois pour parler d'un moment de crédulité ou d'ignorance, comme lors de la scène que

nous avons évoquée plus haut où Bibi est déguisé en Grande Médecine devant les Hurons. Le narrateur commente les réactions des personnages :

Bibi, ainsi vu, coiffé de son casque de renard et sa canne bariolée à la main, qu'il portait à la façon d'un tambour-major, aurait fait rire toute personne qui l'eût connu, mais devait par contre inspirer une grande vénération à un sauvage ignorant et superstitieux (Boucherville : 78).

Même Grand Pierre, dont la place dans le récit auprès des Français laisse supposer un certain degré de métissage culturel, se retient de rire. S'il se contient, c'est que « *c'était contre ses idées de paraître s'étonner de quoi que ce soit* » (Boucherville : 78). Ce commentaire concernant Grand Pierre rappelle un autre aspect du discours sur les Autochtones dans le roman : le proverbial stoïcisme, dont nous parlerons plus loin. L'emploi du terme *superstitieux* rappelle l'outillage discursif de l'époque de Nicolas Perrot. Les colons ont rapidement réduit les spiritualités autochtones à l'adoration de démons et à de la sorcellerie (White, 2009 : 96). Malgré ces quelques commentaires condescendants, les Autochtones sont plutôt présentés comme des communautés souveraines défendant leurs propres intérêts. Sans prononcer de jugement, Colas prend part à leurs guerres. Maurice Lemire remarque que dans la littérature canadienne jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle « *Les Indiens font partie d'un décor hostile aux dimensions spatio-temporelles inhumaines, c'est-à-dire la forêt l'hiver* » (Lemire, 1993 : 169). Nicolas Perrot a l'originalité de plutôt montrer un héros non seulement en parfait contrôle de l'environnement hivernal, mais aussi de ces relations avec les Autochtones. Ni les Autochtones ni l'hiver ne posent problème à Colas. La forêt n'est en rien terrifiante. Colas fait corps avec elle; il y trouve même refuge dans une grotte où il se repose et conserve sa marchandise à l'abri des dangers.

Pour une rare fois dans la littérature de l'époque, l'héroïsme des pionniers est exalté sans avoir à être opposé à la cruauté des Autochtones ou à s'appuyer sur un excès de religiosité face à un monde païen. Le respect qui se développe chez le lecteur face au héros repose sur son ingéniosité, sa connaissance du milieu et de ses habitants. Lors des pourparlers avec les Hurons débutant à la page 79, on voit Colas épouser le système de valeurs des Autochtones. Son plaidoyer pour obtenir leur aide tient compte de leurs intérêts à eux, de leurs pièges de chasse volés et de la connaissance des influences territoriales de chaque nation.

Boucherville n'échappe toutefois pas à certains clichés et préjugés, dont certains sont le reflet de la réalité de l'époque. Plusieurs traits attribués traditionnellement par les Européens aux Autochtones servent ainsi à donner vie aux personnages de Boucherville.

7.1 Stoïcisme

Nous l'avons aperçu plus haut avec le refus de Grand Pierre de se laisser aller à rire devant le déguisement de Bibi : le proverbial stoïcisme des Autochtones, leur tendance à préférer le silence à la parole inutile, traverse le roman.

Dès les premières pages, quand le fils de Grand Pierre part sans surveillance avec un canot et que sa mère, Marie, s'inquiète, seul Jean le Fort s'alarme.

« Grand Pierre, je n'ai pas vu José et le canot n'est pas à la côte : il vente fort. »

Jean se précipita dehors et, nu-tête, se mit à courir du côté où le vent devait avoir poussé le traîneau. Grand Pierre, ne croyant pas à un accident et se fiant

d'ailleurs sur Jean, continua stoïquement à lever les peaux de ses chevreuils (Boucherville : 5).

Il lui faut visiblement plus que la menace d'un danger mortel pesant sur son fils pour le dérider. Deux pages plus loin, après que Colas ait sauvé le petit José et qu'il ait fait son entrée au campement de Grand Pierre, tous s'attablent pour le repas. Les deux Français sont chez Grand Pierre, ils imitent donc ses manières.

Pendant tout le repas, Grand Pierre demeura silencieux et grave : Colas était pensif; et Jean, qui avait une grande démangeaison de parler de ses Esquimaux, comme il appelait ses chiens, n'osait commencer la conversation, se sentant un peu gêné, en présence de son bourgeois (Boucherville : 7).

Une fois le repas terminé, Grand Pierre se fait apporter sa pipe. Tous fument en silence. C'est seulement « *au bout d'une dizaine de minutes* » (Boucherville : 7) que Grand Pierre permet enfin qu'on parle en brisant lui-même le silence : « *Colas a des nouvelles à nous donner; j'écoute* » (Boucherville : 7).

Le narrateur décrit un peu plus loin ce même trait de caractère de Grand Pierre, qui est pratiquement tout ce que le lecteur sait de sa personnalité (hors son désir de vengeance contre les assassins de son père). Dans la cave où Colas cache ses provisions et ses pelleteries, Grand Pierre fait son apparition.

Il avait, comme de coutume, l'air grave; il s'avança vers Colas, dont il pris la main que celui-ci lui tendait, puis s'assit auprès du feu sans rien dire. Colas, qui connaissait ses manières, continua sa conversation avec Simoneau. Après avoir fumé une dizaine de minutes, Grand Pierre dit : « J'ai vu Hurons. » (Boucherville : 67)

Les manières de Grand Pierre sont dans le roman celles de tous les autres Autochtones. Connaissant leur attitude, Colas indique à Bibi la conduite qu'il devrait adopter une fois déguisé en chaman devant les Hurons. « *Tu ne riras pas. Tu garderas ton sérieux, comme il convient à la grande médecine* » (Boucherville, 75). Naturellement, Bibi s'alarme d'avance à l'idée qu'il soit contraint de parler, lui qui ne

connaît pas les langues indiennes. Colas le rassure, il n'aura qu'à dire « *Hun* » et personne ne le confrontera. Le début de la réunion est similaire à ce qu'on voit en s'attablant chez Grand Pierre.

À l'heure fixée pour la conférence, Le Rat et tous les Hurons de sa suite étaient assis près d'un feu, allumé sur un large foyer, préparé pour l'occasion au milieu de la grande cabane; l'autre côté du foyer était occupé par les Canadiens et les Algonquins, qui avaient été secrètement avertis de se rendre à la conférence. Tous gardaient un profond silence, fumant leur calumet.

Au bout d'une dizaine de minutes, Kondiaronk se leva, promenant ses regards tout autour de l'assemblée, et fixant Colas, comme s'il eut voulu s'adresser plus spécialement à lui [...] (Boucherville : 79).

Boucherville a choisi de se coller au cliché de l'Indien silencieux, que rien ne saurait décontenancer. Ce trait de caractère a du vrai comparé avec les manières françaises, étant donné que la parole était écoutée respectueusement selon l'éloquence de chacun dans les sociétés autochtones (comme nous le verrons plus bas à propos des aspects de la chefferie.) Dans une société *contre l'état* où l'autorité n'était pas monopolisée de droit divin, les rapports sociaux étaient organisés de manière infiniment plus égalitaire qu'en France (Delâge & Warren, 2017 : 35). Pour permettre une plus grande circulation de l'autorité à travers les communautés, il fallait nécessairement plus d'écoute. Il y a quelque chose de vrai dans ce trait de caractère, dans l'écoute et le refus du bavardage pendant les assemblées, même si Boucherville en fait un cliché.

7.2 Vengeance

La vengeance est pour Boucherville un des principaux moteurs des actions qu'entreprennent les Autochtones dans *Nicolas Perrot*. Grand Pierre, d'abord, n'est

mû que par le désir de venger son père assassiné. Quand Colas demande son aide pour le voyage vers les Pays d'en haut, Grand Pierre explique les raisons de son appui. Il montre du doigt sur un des murs de sa cabane le crâne de son père au-dessus duquel sont plantés trois clous sur lesquels pendent trois chevelures. Trois autres clous sont plantés à côté, mais rien n'y est accroché. Grand Pierre s'explique.

Colas, dit-il, tu vois ici la figure de Simon Pieskaret, le grand chef algonquin, assassiné par six traîtres agniéronons, à l'instigation d'un chef onnontaguérons. Tu vois trois chevelures seulement, ce sont celles de trois des assassins agniérons. Mon père n'est pas encore vengé! J'ai appris qu'un parti d'Iroquois est allé à la chasse et tendre des pièges en haut de la rivière Maniche. Il faut que je venge mon père. Là où vont les Iroquois, là doit aller Grand Pierre. Que pense Colas? Grand Pierre doit-il aller avec lui, ou bien rester pour venger son père? (Boucherville : 8)

Colas lui répond qu'il ne demande rien de mieux que de combattre à ses côtés, mais que s'il préfère rester plutôt que d'aller affronter la Chaudière Noire, il comprend sa décision. Mais les destins convergent, la Chaudière Noire est justement un des assassins du père de Grand Pierre. Celui-ci s'engage alors sans hésiter.

Plus loin dans le roman, Polite Lapromenade raconte en détail aux voyageurs les circonstances de l'assassinat du père de Grand Pierre, qu'il n'est pas essentiel de résumer ici. Notons seulement que Lapromenade termine son récit en réitérant la primauté de l'obligation de vengeance sur tout autre projet.

Au moment où se commettait l'atroce assassinat de son père, le petit Pierre revenait avec la corne de poudre; il se cacha et ne fut pas découvert, mais il avait remarqué les six Iroquois agniers, et il fit serment qu'il ne cesserait de les poursuivre tant qu'il vivrait, pour venger la mort de son père (Boucherville : 55).

La vengeance anime aussi les Hurons. Ils ont accepté de suivre Colas pour reprendre leurs pièges, et quand la victoire est atteinte, les hommes mettent feu aux cabanes des Iroquois. Lors du pillage du lendemain, le combat qui a eu lieu est décrit comme la « *sanglante vengeance de la veille* » (Boucherville : 116). Le narrateur présente au

lecteur l'expédition militaire au grand complet comme un acte de représailles. Les nations autochtones des Pays d'en haut étaient bel et bien des sociétés martiales. La guerre permettait la reproduction symbolique d'une foule de rapports sociaux d'importance (Havard, 2003, 109). Le lecteur de *Nicolas Perrot* peut le constater un tant soit peu étant donné que le récit de l'expédition guerrière lui permet d'assister à une conférence entre plusieurs nations.

Montrer des nations animées uniquement par l'instinct de vengeance aurait reproduit toutefois un cliché européocentriste. Havard remarque qu'il est vrai qu'à une échelle individuelle ou familiale la tentation de représailles face à la violence était fréquente, mais il nuance la tradition savante occidentale qui voyait la vengeance comme un moteur principal des actions guerrières : « *l'obligation faite à un groupe d'obtenir réparation pour le sang versé de l'un de ses membres, ne constituait pas chez les Autochtones une institution sociale fondatrice de la guerre* » (Havard, 2003 : 117). La culture française du talion aristocratique du XVII^e siècle français, ajoute Havard, a certainement conduit nombre d'historiens ou membres des élites à considérer les représailles ou les raids visant à kidnapper des hommes pour remplacer ceux perdus à la guerre comme une simple vengeance. La vendetta personnelle de Grand Pierre est donc tout à fait vraisemblable et le désir des Hurons de reprendre leurs pièges tout autant. Boucherville serait-il au fait de cette nuance? Quoi qu'il en soit, il la reproduit adéquatement. Les Hurons font front commun avec Perrot pour récupérer des pièges volés, ce qui écarte le roman du cliché de l'esprit de vengeance autochtone, tandis que Grand Pierre poursuit une vendetta personnelle. Colas semble bien au fait

de la cause principale de la guerre : la chasse. C'est pourquoi il réussit à s'allier les Hurons avec la promesse qu'ils retrouveront les pièges volés par les Iroquois.

Il convient de se demander si les rapports de force représentés entre Hurons et Iroquois dans le roman sont vraisemblables. La récente destruction de la Huronie, dans les années précédentes l'époque où est campée le roman, chamboule les revendications territoriales dans les Pays d'en haut. Boucherville est vraisemblablement au fait de ces bouleversements. Le désaccord entre un prisonnier outaouais et le grand chef Iroquois Chaudière Noire illustre ces flous quant aux revendications territoriales. L'Iroquois Chaudière Noire questionne un Outaouais sur les intentions de Kondiaronk, le chef huron.

- Penses-tu que Kondiaronk aurait l'audace de venir nous attaquer?
- Non, pas attaquer, il est trop faible; mais déclarer la guerre si les Iroquois refusent de lui rendre ses pièges volés.
- "Volés"! s'écria la Chaudière Noire, l'œil flamboyant et d'une voix éclatante, il a dit « volés »! Non, continua-t-il, il a menti s'il a dit « volés ». Il aurait dû dire « confisqués »; c'est parce qu'il était venu, avec ses gens, chasser sur nos terres, malgré ma défense, que nous avons confisqué ses pièges (Boucherville : 101).

Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, les Iroquois ont tenté de garder certains territoires qu'ils ont placés sous leur contrôle après la chute de la Huronie autour de 1650 (Havard, 2003, 119). Le malentendu sur le vol et la confiscation sous-tend un flou dans les droits de passages territoriaux. La traite des fourrures a bouleversé la géopolitique des Grands Lacs et accéléré les intentions belliqueuses des Iroquois.

Delâge et Warren expliquent :

Les Iroquois ont cherché à ne faire qu'un seul peuple et une seule terre des nations dispersées sur le vaste territoire américain. [...] Dès le XVII^e siècle, leur stratégie a consisté à détruire leurs ennemis en les dispersant ou en les faisant captifs afin de prendre le contrôle de leurs territoires de chasse et d'y trapper à leur place. Tout le sud de l'Ontario a été vidé des Hurons, des Pétuns, des Neutres et des Ériés au cours des années 1640-1650. Les trappeurs iroquois se sont

établis sur ce territoire conquis, parfois avec leur famille [...] (Delâge & Warren, 2017 : 201).

Il s'agit là précisément des régions où se déroulent les événements du roman. La guerre avait souvent lieu aux limites des territoires que revendiquait chaque nation. La chasse n'était toutefois pas la raison mais l'occasion de la guerre. Comme le montrent Delâge et Warren, certaines régions deviennent, à force de tensions, de véritables *no man's land* surtout fréquentés par des guerriers puisqu'il est trop dangereux de s'y arrêter longtemps. Quand les hommes partent en chasse, des escarmouches éclatent et des conflits de plus grande envergure s'en suivent (Havard, 2003 : 119). Boucherville connaît visiblement le contexte et s'en sert pour forger les conflits de son roman.

L'accent mis sur la contestation du vol soulève cependant certaines questions de vraisemblance historique. Bien qu'il ne soit pas impossible qu'un peuple considère que l'appropriation de biens matériels par une autre nation sans leur consentement puisse avoir un caractère illicite, il faut rappeler que les sociétés autochtones vivaient par le don et n'avaient absolument pas la même conception de la propriété privée que les Européens (Delâge & Warren, 2017 : 249). En trouvant ce moteur à ses péripéties, Boucherville tombe dans une certaine mesure dans l'ethnocentrisme. Une insulte que les Autochtones faisaient aux Français était de leur rappeler combien ils chérissaient ce qu'ils avaient. On pouvait moquer les colons en leur disant à propos d'un objet : *sakhita, sakhita*, c'est-à-dire aime-le aime-le, comme on le dirait à propos d'une personne (Delâge & Warren, 2017 : 25). Il existe à travers les sociétés de l'Amérique du Nord une éthique du dépouillement, du don, où celui qui reçoit ferait la plus grande injure en ne donnant pas en retour. Denys Delâge compare ainsi le fonctionnement

de l'Europe et des nations autochtones : « *Ainsi, la paix qui était garantie dans d'autres sociétés par la violence policière et militaire dont l'État détient le monopole l'était, dans les sociétés autochtones de l'Amérique boréale, par la douceur de l'échange.* » (Delâge & Warren, 2017 : 28). Dans la mise en scène de Boucherville, il y a donc quelque chose du cadeau non offert, d'un tribut non payé. Là repose le malentendu; les Iroquois ne considèrent pas avoir volé étant donné que rien ne leur a été offert en échange du droit de chasse sur leurs terres.

7.3 Torture

Vers la fin du roman, Boucherville présente les événements qui suivent la victoire sur les Iroquois en rappelant ce qu'on lit habituellement dans ce genre de récit, et ce que confirme aussi l'histoire : c'est le temps de partager le butin et de décider du sort des prisonniers. Le destin de ceux-ci est souvent tragique. Quand Goupil est fait prisonnier des Iroquois, ceux-ci se demandent quoi faire avec lui. Goupil dit : « *Ils parlaient de me tuer et de me chevelurer sur-le-champ pour se débarrasser de moi. L'un d'entre eux voulait me garder pour me faire brûler à petit feu* » (Boucherville : 127). Quand les Iroquois faisaient des prisonniers, trois sorts possibles attendaient ceux-ci. Soit le prisonnier était adopté par la communauté pour remplacer un combattant tombé au combat, soit il était torturé. La torture pouvait engendrer la mort, ou (troisième possibilité) conduire à l'adoption du prisonnier torturé (Richter, 1986 : 108).

La manière par laquelle les Autochtones agissent avec les vaincus est pour beaucoup dans la construction de leur image redoutable. Boucherville s'en fait le relais. L'historien américain Daniel K. Richter raconte ce qui attend d'ordinaire les prisonniers des Iroquois. À l'entrée du village, la plupart des villageois attendent les captifs pour les rouer de coups avec des gourdins, des bâtons et d'autres armes, sans toutefois les blesser trop gravement. On les dénude ensuite pour les mettre sur une plateforme dans un espace dégagé du village, où ils subiront divers supplices : ongles arrachés, parties du corps piquées avec des objets brûlants. Les supplices étaient longs. On laissait les prisonniers manger et se reposer avant que les sévices ne recommencent. Pendant qu'on décidait de leur sort, les prisonniers devaient danser pour leurs ravisseurs. Les familles endeuillées par la perte d'un guerrier avaient le choix d'adopter un captif ou de les abandonner à leur sort. Une fois adoptés les prisonniers devenaient membres à part entière de la communauté. Si la mort avait été décidée pour un captif, il était attaché à un poteau où tous les membres de la communauté étaient invités à venir lui *caresser* le corps avec divers objets brûlants. L'exécution prenait fin quand un guerrier scalpait le prisonnier ou l'achevait d'un coup de hache ou de couteau (Richter, 1986 : 108).

C'est cette réalité guerrière que Boucherville évoque dans son roman, sans toutefois verser dans le discours du martyr des fictions canadiennes-françaises. Dans nombre de récits, le martyr héroïque des premiers colons que cherchaient à exalter certains auteurs (comme Henri-Raymond Casgrain avec ses *Légendes canadiennes*) repose sur une stratégie narrative qui présente l'extrême cruauté des Autochtones (Lemire, 1993 : 171). Boucherville évoque certes la torture, mais n'en fait pas

l'essentiel des événements pour magnifier le courage de ses héros. On constate plutôt que, pour Boucherville, c'est la force, l'endurance et la maîtrise de l'environnement qui rend les Français impressionnants.

La torture, dans le récit de Boucherville, n'est pas condamnée, comme elle peut l'être souvent dans la littérature canadienne-française. De toute manière, rendre avec exactitude l'époque du Régime français implique de montrer des Français habitués aux sévices corporels. « *La torture est loin d'être une pratique inconnue des Français du XVII^e siècle, puisqu'elle constitue un instrument central de la raison d'État* » (Havard, 2019 : 102). Le goût de la torture se trouve même à être la caractéristique d'un personnage pour lequel le lecteur est invité à avoir de la sympathie : le défunt père de Grand Pierre. Quand Colas raconte à ses compagnons de voyage les origines du désir de vengeance de Grand Pierre, il parle du père de celui-ci (Pieskaret) en termes grandioses. Colas brosse le portrait de Pieskaret affronta des Iroquois avant le temps du roman :

Se jetant alors sur les ennemis, il les tua tous, à la réserve de quelques prisonniers qu'il emmena pour divertir son village. Ce coup fut fait au large de l'embouchure de la rivière de Sorel, au milieu du fleuve. Ces actions extraordinaires et plusieurs autres de même nature le rendirent redoutable chez l'Iroquois (Boucherville : 54).

Malgré le côté terrifiant de cette description, l'inhumain n'est pas convoqué comme souvent en littérature canadienne-française; c'est plutôt le caractère extraordinaire des exploits guerriers que le lecteur est invité à contempler. Les auditeurs de Colas ne sont pas outrés par cette évocation des tortures. Il faut remarquer que Boucherville est prêt à faire comprendre ce que pensent les Français de cette histoire, puisque les compagnons de Colas interrompent celui-ci quelques lignes plus bas :

« *C'est horrible, s'écria-t-on.* » (Boucherville : 54). Mais ce qui est perçu comme horrible ici n'est pas tant la torture, que le meurtre de Pieskaret par les Iroquois.

Le sort est souvent triste pour les prisonniers et Colas sait bien à quoi ils peuvent s'attendre. C'est pourquoi après la victoire, il dit à Corlarine et Doilé de se méfier des Hurons. Par ces paroles, Colas relaie le cliché des Autochtones avides de trophées de guerre. Colas sait ce qui se produit après les affrontements. La perspective des massacres est d'ailleurs une des rares choses qui le fasse broncher dans le roman. Lors de la bataille décisive, quand les Canadiens et les Algonquins suivent du regard les canots de leurs alliés Hurons, Colas éprouve de l'angoisse.

Colas lui-même éprouvait une certaine anxiété, non qu'il eût le moindre doute sur l'issue de la bataille qui allait bientôt avoir lieu, mais parce qu'il ne pouvait songer avec sang-froid aux horribles cruautés que la férocité des sauvages ne manquerait pas d'exercer sur les vaincus (Boucherville : 109).

La cruauté martiale des Autochtones est présentée telle qu'elle ébranle même ce héros qui jamais ne doute ni ne flanche.

Colas avait raison de s'inquiéter, car une fois que Le Rat reçoit le signal, celui-ci « *avec un acharnement inouï, commença le massacre des Iroquois* » (Boucherville, 113). C'est dans ce contexte que Colas décide d'emporter rapidement toute l'eau-de-vie pour éviter davantage de débordements (Boucherville, 115). Boucherville a peut-être en mémoire le massacre du Fort William-Henry, survenue pendant la Guerre de la conquête, que Cooper a décrite dans son roman *Le Dernier des Mohicans*. À cette occasion, les Hurons ivres massacrèrent une colonne d'Anglais vaincus en repli vers une possession anglaise. Boucherville évite toutefois de raconter des massacres, étant plus intéressé par la politique franco-indienne, que par les différences culturelles entre les traditions guerrières.

7.4 Savoir-faire

Les Autochtones ne sont pas seulement présentés par leurs actes de vengeance et leurs férociétés. Boucherville en profite aussi pour décrire des savoir-faire.

Le roman s'ouvre en s'étendant longuement sur l'utilité des chiens de traîneaux. En toute cohérence, des Inuits ont été « *amenés exprès du Labrador pour prendre soin des chiens durant le voyage* » (Boucherville : 9).

Quand Colas arrive chez Grand Pierre, la femme de celui-ci prépare la sagamité, nourriture de base des voyageurs. C'est là l'essentiel du repas que Jean, Grand Pierre et Colas prennent ensemble : « [Marie] *en avait empli un large bol de bois qu'elle avait posé sur la table, avec trois écuelles de fer-blanc et des cuillers de fer, bien propres* » (Boucherville : 7). Que personne ne se plaigne de ce plat (une sorte de potage à base de farine de maïs) laisse entendre une accoutumance de la part des deux Français assis à cette table. Être traiteur, vivre dans les bois et partager le quotidien des Autochtones signifie s'habituer à de nouvelles expériences culinaires (Havard, 2016 : 608). Ce plat assure un apport nutritif indispensable dans le monde des voyageurs (Delâge, 2016 : 351). La femme de Grand Pierre prépare le repas. Or, c'est bel et bien les femmes qui, dans les sociétés autochtones, préparent la nourriture et une partie de l'équipement de leurs époux en prévision des voyages (Delâge, 2016 : 371).

La dépendance des Français vis-à-vis des autochtones et de leur savoir-faire est montrée dans les déplacements de la bande à Simoneau, un des hommes de Colas. Quand les deux groupes se rejoignent, Colas demande à Simoneau où est Grand

Pierre : « *Il est parti aussitôt notre arrivée pour aller tendre ses collets; il faisait encore grand jour; il devrait être de retour. C'est lui qui nous fournit notre nourriture; vous voyez ces lièvres et ces perdrix, c'est le produit de sa chasse* » (Boucherville : 67). En route, les Autochtones cherchent un supplément alimentaire dans la chasse et la pêche. À l'époque où Boucherville campe son roman, les Français commencent à circuler seuls, mais sont encore bien souvent dépendants des Autochtones pour leur subsistance. En route, on accroche un leurre au canot ou bien on tend des pièges et des filets le soir avant de se coucher (Delâge, 2016 : 351). À force de naviguer dans le monde autochtone, les hommes prennent goût à la diète qui s'y rattache. Fait prisonnier par trois Iroquois, Goupil ponctue le récit de sa captivité par un commentaire alimentaire.

Après avoir bu une couple de bonnes tasses de café des bois et mangé deux ou trois bonnes tranches de caribou boucané, je me sentis tout à fait bien et je partis avec les trois Iroquois pour aller chercher un canot jusqu'à la bourgade des Outaouais. » (Boucherville : 128).

Boucherville prend à plusieurs occasions la peine de montrer que les Français de son roman sont bien acclimatés au pays sur le plan alimentaire. Le personnage de Marie, que nous avons vu préparer le repas, n'a par ailleurs pratiquement aucune autre fonction dans le roman que celui de faire valoir des savoir-faire. Personnage sans psychologie, si ce n'est sa peur quand elle ne trouve plus son fils, elle ne semble là que pour enrichir le portrait d'époque en manipulant des objets typiques. Par exemple, après avoir inspecté l'attelage des chiens, Colas et Jean retournent dans la maison de Grand Pierre. Celui-ci est assis avec deux de ses enfants sur ses genoux. À côté : « *Marie, accroupie sur une natte de paille de blé d'Inde tressée, travaillait à des souliers de caribou, ornés de poils de porc-épic de différentes couleurs* » (Boucherville : 11). Ce

genre de soulier est typique de la vie dans les bois. L'utilisation du caribou montre que Boucherville est renseigné. Les Canadiens se sont rapidement approprié l'usage du mocassin (les souliers rigides européens sont incompatibles avec les raquettes); ils les fabriquent eux-mêmes avec de la peau de bœuf, de veau ou de mouton, alors que les Autochtones les confectionnent avec la peau d'orignal, de caribou, de phoque ou de chevreuil (Delâge, 1992 [en ligne]).

Le campement du soir est l'occasion de décrire la manière par laquelle on cherche un peu de confort loin de la civilisation.

L'abri fut bientôt préparé; cinq à six brassées de petites branches de sapin jetées sur la neige, sous la campe, formaient un assez bon lit. Après avoir mangé, Colas et Bibi s'étendirent sur les branches, enveloppées de leur couverture, ayant préalablement fait coucher près d'eux les chiens, qui ne demandaient pas mieux » (Boucherville : 63).

Le héros est visiblement habitué à dormir dans pareilles conditions, puisqu'« *Au bout de quelques instants, Colas dormait d'un profond sommeil* » (Boucherville : 63). Or, les Inuits ne s'installent pas pour dormir de la même manière. Boucherville le sait et prend la peine de le préciser. À la toute dernière page, quand les détails du retour à Québec sont décrits, après avoir parlé des cabanes de Colas et de ses hommes, il est dit que : « *Les Esquimaux avaient mené les chiens à quelque distance dans la forêt, où ils s'étaient construit une cabane de neige, à la façon de leur pays* » (Boucherville : 132). Jusqu'à la dernière page, Boucherville manifeste ainsi son goût des précisions ethnologiques.

Pour montrer comment son héros maîtrise son environnement, Boucherville aura dû se renseigner. La vie en forêt nécessite un savoir-faire aussi vaste que précis

dans ses applications. Colas sait par exemple faire tout un récit d'une carcasse laissée dans la neige.

Il n'y a pas plus de quatre à cinq heures qu'il est mort. Il a été tiré par un coup de fusil; il dut avoir couru longtemps après avoir été frappé. Il a le col et la poitrine couverts de bave ensanglantée. Il venait directement de l'ouest, continua-t-il, après avoir examiné la direction des pistes, car un chevreuil, quand il se sent frappé mortellement, court droit devant lui, sans dévier ni à droite ni à gauche, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé pour mourir. Il est possible qu'il ait été tiré par quelqu'un de nos gens, peut-être par quelques sauvages hurons qui quelquefois viennent près d'ici pour faire la chasse. Demain au jour, si ce sont les sauvages, ils se mettront sur les traces du chevreuil; nous pourrions peut-être les rencontrer, quoique ce ne soit pas probable, vu qu'aussitôt la lune levée nous nous mettrons en route (Boucherville : 65).

La maîtrise de Colas laisse comprendre le caractère indispensable de certaines connaissances pour vivre dans les bois. S'orienter est crucial dans l'immensité. Boucherville compare ailleurs le savoir-faire de son héros à celui des marins.

Colas tira de son gousset une petite boussole de poche et fit ses calculs pour s'assurer de la direction à suivre pour se rendre à l'île à la Sauvagesse, dont il connaissait l'exakte position. Il n'avait pas besoin de sa boussole, il lui suffisait des étoiles, ces boussoles naturelles de tous les coureurs des bois aussi bien que des marins (Boucherville : 105).

La comparaison est précise et adéquate. G. Havard se penche sur les similitudes entre le genre de vie que menaient les coureurs de bois et les marins. Il rappelle que les connaissances des premiers truchements proviennent de ces marins qui venaient déjà commercer, avant Champlain, avec les Autochtones. Les marins qui faisaient saler et sécher leurs prises sur les grèves ont d'ailleurs fait ces premières rencontres qui ont conduit aux premiers trocs (Havard, 2016 : 22-23). Le rappel dans le roman de la parenté de condition entre les marins (souvent travailleurs saisonniers) et coureur de bois montre l'étendue des connaissances historiques de Boucherville.

Boucherville décrit adéquatement la survalorisation du corps et de ses capacités pour les individus de souche européenne du XVII^e siècle. Dans une

conférence donnée à l'UQAM en 2016, Havard rappelle combien la parole des gens du peuple est à cette époque méprisée et niée. Pour la majorité de la population de l'époque, l'affirmation sociale n'est possible que par le truchement du corps (Havard, Conférence 2016 : vers 38:50 [en ligne]). Représenter Colas par ses capacités comme voyageur, interprète, chasseur, canoteur, combattant est donc montrer certes un personnage héroïque, mais héroïque et valeureux d'une manière qui reste dans les limites de ce à quoi pouvait tendre un homme du peuple de cette époque.

Loin d'être une vie d'oisiveté comme le veut le cliché, la vie des canoteurs était même grandement codifiée voire même hiérarchisée pour assurer son bon fonctionnement. Boucherville décrit, avant le récit de la bataille, comment sont répartis les hommes dans les embarcations.

Les trois canots étaient montés chacun par quatre hommes. Colas, qui connaissait les qualités et les capacités particulières de chacun, avait aussi distribué les postes : dans son canot, Grand Pierre pour tête de canot, Jean et Bibi aux lours comme rameurs et lui-même au gouvernail; dans le second, Verchères comme tête de canot, Lepin et Bernier rameurs, et Simoneau au gouvernail; dans le troisième, Dumuy comme tête de canot, Desjardins et Ouellette rameurs, et Lapromenade au gouvernail (Boucherville : 105).

La description précise des postes dans un canot permet de remettre en cause le discours selon lequel les coureurs de bois n'étaient que des gens indisciplinés. Le lecteur voit au contraire que leurs expéditions demandaient une grande préparation et qu'une division des tâches plutôt méthodique était parfois nécessaire.

8. Coutumes

Le réalisme historique de Boucherville passe aussi par la description des manières et des coutumes de ses personnages. Il y a par exemple l'habitude que les hommes de Colas ont de l'appeler *mon bourgeois*. Toutes sortes de petits détails donnent peu à peu au lecteur une image de l'époque que décrit le roman. Nous en analyserons brièvement deux.

8.1 Tabac

Les hommes prennent souvent un moment pour fumer une pipe. « *Nous avons bien gagné une pipe, dit Jean, en produisant de sa poche un vieux brûlot, tout noir, long comme le doigt, qu'il se mit à bourrer de tabac* » (Boucherville : 3). La pipe fait effectivement partie intégrante de la vie des canoteurs. Ceux-ci ont coutume de compter les distances en *pipes*, c'est-à-dire selon le nombre de pauses pour fumer que les hommes se sont accordé après certaines distances toujours plus ou moins égales. Havard dit en effet à ce sujet que : « *L'usage du tabac est si ancré dans l'univers culturel des voyageurs des Pays d'en haut et du Mississippi qu'ils mesurent les distances parcourues par le nombre de pipes fumées entre deux arrêts* » (Havard, 2016 : 521). À de nombreuses reprises des scènes de pause tabac sont dépeintes. Ainsi, le premier soir du voyage depuis Québec « *Le dîner fut préparé pendant que les hommes se reposaient en fumant leur pipe* » (Boucherville : 49). Un soir suivant, Bibi propose que Colas explique aux hommes l'histoire de la vendetta de Grand Pierre : « *Comme je suppose, dit Bibi, que pas un d'entre nous ne s'endormira avant d'avoir fumé au moins*

une pipe, je voudrais, si vous le permettez, faire une proposition » (Boucherville : 53). Sa proposition est que Colas prenne la parole, et tous sont d'accord. Fumer la pipe au bord du feu favorise la prise de parole. Plus tard dans la cave où Colas cache ses marchandises : « *Tous les hommes réunis dans la seconde salle de la cave se délassaient des fatigues de la journée et fumaient la pipe autour d'un bon feu* » (Boucherville : 73).

8.2 Oralité

La culture des hommes de la fourrure était essentiellement orale. Boucherville a bien décrit à quel moment du jour ces hommes se réunissent pour échanger. Juste avant que Colas raconte l'histoire de Grand Pierre, Boucherville précise d'ailleurs que « *Bibi, par sa bonne humeur, ses histoires autour du feu, le soir, au campement, était devenu le favori de la bande, qu'il égayait par ses chansons comiques* » (Boucherville : 52). La chanson prend une grande place dans la vie des hommes. Elle a une fonction d'abord très pratique : battre la mesure pour que tous avironnent simultanément. Vers la fin du roman, Boucherville met cette coutume en scène : « *Pour couper la monotonie de la traversée et donner de l'entrain aux nageurs, Colas demanda à Jean de chanter. D'une voix forte et sonore, Jean entonna [...] :* » (Boucherville : 117). Et l'auteur prend le temps de transcrire les paroles de *À la claire fontaine*.

9. Contexte politique et sociabilité

Nicolas Perrot donne beaucoup d'informations sur les alliances franco-indiennes. Nous avons déjà vu qu'en dépit de certains commentaires péjoratifs, Boucherville ne tombe pas dans les clichés où les autochtones sont infantilisés. Au contraire, il les présente avec une certaine nuance. Représenter la géopolitique de la Nouvelle-France à cette époque fait forcément en sorte que les Iroquois sont des ennemis et rien d'autre. Boucherville aurait cependant pu tomber dans la facilité en mettant l'emphasis sur la cruauté des Iroquois, ce qu'il ne fait pas.

Si Boucherville insiste tant sur la résolution ingénieuse des défis que la nature met devant son héros, c'est que voyager est risqué. Le roman construit sa trame narrative autour d'une composante essentielle de la Nouvelle-France : la guerre. Outre que la forêt est hostile, mortelle à qui ne sait pas y habiter, on risque aussi d'être tué. Jusqu'à l'affrontement final, le roman est parsemé d'opinions et de commentaires qui laissent comprendre au lecteur la composante martiale de la traite. La colonie est à cette époque menacée jusque dans ses établissements les plus stables. Boucherville le fait bien comprendre. Sur la route vers Montréal, Colas lit un des messages que Simoneau a laissé pour lui. On y lit que Grand Pierre dit avoir vu « *les pistes d'un parti d'Agniers sur la rivière Machiche — une vingtaine; qu'il avait suivi leurs pistes et avait tué d'un coup de casse-tête un des Iroquois qui s'était écarté de la bande* » (Boucherville : 50-51). La rivière Machiche est tout près de Trois-Rivières. Boucherville montre à son lecteur comment la colonie était constamment sur le qui-vive. Si le danger guette même non loin du Saint-Laurent, que Colas et ses hommes s'aventurent si loin relève d'autant plus de l'exploit.

Maintenant que les Français remontent eux-mêmes les rivières, ils doivent apprendre non seulement à canoter et à se sustenter, mais à se défendre des possibles raids ou attaques. D'un point de vue nord-américain, il n'y a guère de différence à cette époque entre un soldat et un traiteur (Havard, 2003, 245). Le caractère martial de l'entreprise coloniale n'est d'ailleurs pas limité aux aventuriers de l'Hinterland. La société de la vallée laurentienne est hautement militarisée. En 1669, Louis XIV exige que tous les hommes de 16 à 60 ans se joignent à la milice et suivent un entraînement militaire (« La Société militarisée en Nouvelle-France » [en ligne]). L'apport autochtone aux techniques guerrières est crucial. Les batailles rangées à l'européenne sont inadaptées au contexte nord-américain. Sous l'exemple de leurs alliés autochtones, les Français équipés de canots, de raquettes et de mocassins, adopteront donc les techniques d'attaques éclair que l'on nomme « petite guerre ». C'est précisément ce que représente Boucherville dans son roman. Des attaques qui ne reposent pas sur la confrontation directe et rangée à l'européenne, mais sur la ruse et la minimisation à tout prix des pertes de vies.

9.1 La paix de 1667

L'élément déclencheur des péripéties du roman est intimement lié aux guerres iroquoises. Colas explique à Grand Pierre la raison de l'expédition qu'il prépare :

Les Iroquois ont, malgré la paix, attaqué un parti de Canadiens et d'Algonquins sur le haut de la rivière outaouais, plus haut que la roche Capitaine. Ils ont pillé un de mes canots, et près de la moitié de ceux des négociants de Montréal qui se dirigeaient vers Michilimakinac avec des marchandises. Les autres canots ont réussi à se rendre chez les Nipissiriniens, d'où les commis ont écrit qu'ils attendaient des ordres avant d'aller plus loin (Boucherville : 7-8).

Il convient de décortiquer correctement ce passage pour juger de la vraisemblance historique de l'amorce de tout le reste du roman. L'année du déroulement du récit, 1669, nous ramène à une époque de profonde réorganisation du fonctionnement de la traite de fourrures.

Quelle est cette paix dont parle Colas? Il s'agit en toute vraisemblance de la paix franco-iroquoise conclue en 1667. Dans les décennies précédant le temps du roman, le commerce se fait encore principalement dans les foires, au premier chef celle de Montréal. Quand leur chemin n'est pas entravé par les Iroquois, des nations comme les Outaouais, Hurons-Pétuns, Saulteurs, Népissingues et parfois Poutéouatamis partent en grands convois pour Montréal (White : 165). Mais les foires commencent à perdre de leur importance. Les Autochtones victimes des Iroquois abandonnent de plus en plus le voyage pendant qu'à l'ouest un nombre toujours grandissant de traiteurs français partent dans la légalité ou l'illégalité commercer directement dans les villages.

Entre 1648 et 1650, les Iroquois lancent une série de raids qui détruisent la confédération huronne (Havard, 2019 : 94). Dès 1653, les différentes nations iroquoises vont chercher à rétablir un dialogue avec les Français. C'est que les nombreuses guerres laissent la ligue des Cinq-nations iroquoise en déficit démographique. Les Français profitent de ce répit pour consolider leurs positions à Québec, Trois-Rivières et Montréal. À partir de cette même année de 1653, la chute de la Huronie conduit les Français à s'aventurer résolument dans la région des Grands Lacs pour aller commercer. Les Hurons qui échappèrent à la destruction se réfugient

soit dans la région de Québec, soit autour des Grands Lacs où ils tissent des liens avec les Pétuns et les Outaouais (Havard, 2019, 96).

La guerre avec les Iroquois reprend de plus belle en 1660 avec la bataille du Long-Sault, où se sacrifie le fameux Dollard Des Ormeaux qu'on présente jusqu'à tout récemment en véritable sauveur de la colonie parce qu'il aurait empêché les Iroquois de dévaster la colonie (Havard & Vidal : 97). En 1660 et 1661, nombreux sont les Français à mourir aux mains des Iroquois. Dès le début du règne de Louis XIV, des lettres, des mémoires et des ambassades sont envoyées à Versailles pour vanter la colonie et réclamer de l'aide. En conséquence, la Compagnie des Cent-Associés qui gère la colonie est dissoute et la Nouvelle-France est placée sous la coupe de la monarchie. Le premier intendant, Jean Talon, arrive en Amérique en 1665. La même année, 1 200 soldats professionnels font la traversée de l'Atlantique avec pour mission d'envahir les territoires des cinq nations iroquoises : il s'agit du régiment de Carignan-Salières. La première expédition de 1666 échoue, mais la deuxième réussit, ce qui conduit les Agniers et les Onneiouts à conclure en 1667 cette paix dont parle Colas au début du roman (Havard & Vidal : 101). Le désir de Colas de préserver la paix montre un homme conscient des obsessions réelles des autorités à Québec : la sécurité militaire (Havard, 2016 : 175). Cette considération du héros montre également combien Boucherville connaît l'histoire de la Nouvelle-France. Il sait qu'une paix vient d'être signée, et par les nations en présence dans le roman, nous pouvons voir qu'il sait quels sont les Autochtones impliqués.

La paix rend les voyages vers les Grands Lacs moins risqués. Talon encourage les voyages à l'Ouest pour étendre les possessions françaises. L'époque du roman est

celle d'un grand appel d'air qui ouvre la voie aux Pays d'en haut, ce qui rend vraisemblable l'expédition paisible de Colas et de ses hommes qui, avant d'affronter la Chaudière Noire, ne sont pas attaqués en chemin. Colas est toutefois conscient du danger qui persiste. On le voit dans les premières étapes de l'expédition se demander s'il pourra se rendre sans escorte jusqu'à Michilimakinac (Boucherville : 58). L'endroit est situé sur le détroit de Makinac, entre les lacs Hurons et Michigan. C'est un lieu fréquenté depuis des millénaires par les Autochtones. Il s'agit d'un carrefour d'importance. L'explorateur Jean Nicolet y est passé en 1634 à la recherche du passage du Nord-Ouest. En 1670, les jésuites y fondent la mission Saint-Ignace (Havard, 2003, 49). Les marchands de Montréal y construisent un comptoir de traite en 1676 (Havard, 2003 : 51). Ce sont deux dates postérieures à celle du déroulement du roman. On pourrait penser à un léger anachronisme. Il faut toutefois noter que Boucherville ne mentionne pas d'établissement à proprement parler dans son roman en ce qui a trait à la destination de l'expédition. Havard rapporte qu'en 1667, Nicolas Perrot forme une société commerciale avec trois autres colons et se rend dans un village poutéouatami de la baie des Puants (aujourd'hui Green Bay, aux États-Unis) (Havard, 2016 : 56). Pour se rendre à la baie des Puants, il faut forcément passer par le détroit de Makinac, ce qui laisse supposer qu'il est vraisemblable de présenter des traiteurs ayant l'habitude de se rendre dans la région pour commercer avant même l'établissement d'un poste permanent, et tout aussi vraisemblable de faire de Nicolas Perrot le héros d'une de ces expéditions.

Les « *autres canots* » qui ont échappé aux Iroquois, dont parle Colas dans le dernier extrait cité, se rendaient chez les Nipissiniriens. C'est un peuple connu des

Français depuis l'expédition de Jean Nicolet qui vécut avec eux pendant huit ou neuf ans (Gagnon, 2016 [en ligne]). C'est une tribu algonquienne semi-nomade plutôt prospère qui tire profit de son rôle d'intermédiaire entre les agriculteurs hurons et les chasseurs algonquins. Ils sont éventuellement décimés par les épidémies et en 1650 leur pays, détruit par les attaques iroquoises, n'existe plus (Gagnon, 2016 [en ligne]). Près de vingt ans plus tard en 1667, le père jésuite Claude Allouez les rencontre au lac Alimibegong (aujourd'hui le lac Nipigon) au nord du lac Supérieur (Gagnon, 2016 [en ligne]). Nous voyons que ce sont encore des régions connues des Français depuis plusieurs décennies. Il est vraisemblable que les traiteurs de Boucherville y partent en expédition.

Boucherville montre que son héros veut à tout prix préserver la paix. Si la récupération de marchandises volées est le prétexte de l'expédition, Colas n'est pas un héros cupide. Cette représentation correspond au Perrot historique. Dans son *Mémoire* et dans ce que La Potherie rapporte de ses conversations avec Perrot dans le deuxième tome de son *Histoire de l'Amérique septentrionale*, Perrot n'aura en effet de cesse de se désolidariser de la classe des coureurs de bois. Il juge sévèrement les traiteurs qui n'ont que le gain en tête et qui donnent parfois mauvaise réputation aux Français dans les Pays d'en haut (Havard, 2019 : 223). De son côté, Perrot s'est toujours flatté de son honorable position de serviteur du roi. Boucherville montre effectivement un homme au fait des alliances et souhaitant les préserver.

Qu'il aille chercher l'aide et le consentement des tribus alliées en prévision de son expédition confère en effet au récit un autre degré de vraisemblance. Les Français ont tenté d'imposer en Amérique du Nord le modèle d'une société hiérarchique à des

peuples qui vivaient *contre l'État* — au sens où Delâge et Warren l'entendent — c'est-à-dire une société qui n'avait pas institutionnalisé le pouvoir politique selon une chaîne de commandements et d'obéissances (Delâge & Warren, 2017 : 22). Mais sans dire qu'ils n'étaient qu'une tribu de plus parmi les tribus indiennes, ils ont dû toutefois faire des compromis ne serait-ce qu'en raison de leur faible nombre et de la rigueur du climat qui les obligeait à chercher l'assistance des premiers habitants (Delâge & Warren, 2017 : 123). En conséquence, la chaîne de commandement qui partait du roi, incontestable et arbitraire, perdait de son intransigeante efficacité sur les rivières du Canada. Ainsi, le gouverneur de la Nouvelle-France ne pouvait s'imposer unilatéralement : « *on n'admettait pas qu'il puisse entreprendre la guerre ou conclure la paix sans l'accord préalable de ses alliés* » (Delâge & Warren, 2017 : 123). Boucherville est visiblement informé sur l'équilibre réel des pouvoirs, puisqu'il montre son héros en quête d'appuis autochtones, ayant soin en cela de préserver une paix tout juste signée.

En ce qui concerne la diplomatie franco-indienne, il y a toutefois un commentaire du narrateur qui relève du cliché. Colas va rencontrer Kondiaronk, le chef huron : « *Le lendemain vers huit heures, Colas, Pilette et quelques autres allèrent faire visite à Kondiaronk. Cette marque de déférence de la part de Colas flattait la vanité du chef huron* » (Boucherville : 77). Le narrateur passe rapidement sur cette rencontre, si ce n'est pour dire qu'une conférence aura lieu plus tard le jour même. Ce qui n'est pas décrit est certainement un échange de dons, que Boucherville réduit à un moment de complaisance qui n'est fait que pour flatter la vanité.

Pour un homme comme Perrot, ou comme Boucherville à l'époque où il écrit, le don peut difficilement s'envisager autrement que selon une logique qui conduit à un profit. Mais dans les sociétés autochtones, le don et le contre-don n'étaient pas faits pour flatter la vanité, mais pour nouer des liens solides. Le présent a d'ailleurs une valeur quasi contractuelle : « *Plutôt que de signer un contrat légal devant notaire, comme il était de plus en plus d'usage en Europe, les groupes participaient à des échanges de cadeaux afin de manifester leur confiance et leur estime* » (Delâge & Warren, 2017 : 29). Boucherville ne décrit pas cette rencontre ritualisée qui renvoie à un cérémonial hautement élaboré dans les postes de traite entre Français et Amérindiens. Nous ne pouvons pas conjecturer davantage à propos de l'opinion que Boucherville se fait des échanges rituels. Cependant, nous ne pouvons voir autre chose qu'un certain ethnocentrisme dans le commentaire du narrateur à propos d'une vanité flattée.

9.2 Parole et autorité

Dans la forme d'organisation des sociétés autochtones, la chefferie s'exerçait par la parole. Delâge et Warren rappellent que les jésuites ont été frappés par le « *caractère exceptionnel des harangues dans les conseils, qu'ils comparaient à celles d'auteurs classiques* » (Delâge & Warren, 2017 : 37). Le pouvoir politique était attribué en fonction l'éloquence des chefs. Mais il faut toutefois comprendre ceci : « *La parole des chefs ordonnait le monde sans ordonner à personne* » (Delâge & Warren, 2017 : 37). Durant l'épisode de la conférence entre les Canadiens, les Algonquiens et

les Hurons, Colas montre qu'il ne fait pas qu'ordonner et commander, mais qu'il sait également écouter. La reconstitution historique devait obligatoirement passer par là si Boucherville voulait montrer le grand diplomate qu'était Nicolas Perrot. Les chefs autochtones doivent concilier, donner, écouter, impressionner; toutes ces dispositions seraient irréconciliables avec un héros que Boucherville décrit comme un homme qui contrôle tout. Mais Colas fait montre en réalité d'une nouvelle habileté : la compréhension des codes culturels. Quand Colas se rend chez les Hurons, la représentation proposée par Boucherville de la conférence ressemble à ce que l'ethnographie enseigne.

À l'heure fixée pour la conférence, Le Rat et tous les Hurons de sa suite étaient assis près d'un feu, allumé sur un large foyer, préparé pour l'occasion au milieu de la grande cabane; l'autre côté du foyer était occupé par les Canadiens et les Algonquins, qui avaient été secrètement avertis de se rendre à la conférence. Tous gardaient un profond silence, fumant leur calumet.

Au bout d'une dizaine de minutes, Kondiaronk se leva, promenant ses regards autour de l'assemblée, et fixant Colas, comme s'il eut voulu s'adresser plus spécialement à lui (Boucherville : 79) [...]

S'en suit un long discours du chef qui ressemble à ce que décrivent les jésuites. Le narrateur interrompt même le dialogue pour préciser que Kondiaronk prend la peine de citer « *différentes circonstances où les Hurons avaient accompagné les Français contre les Iroquois* » (Boucherville : 79). Une manière de souligner les liens qui unissent Français et Hurons depuis Champlain. L'alliance franco-huronne est en effet un acte fondateur de la Nouvelle-France. Vient ensuite un échange de monologues entre divers membres de l'assemblée — au milieu de laquelle Bibi fait son entrée déguisé en chaman — qui s'étend sur près de huit pages. Quand vient le tour pour Colas de prendre la parole, Boucherville montre qu'il sait combien la parole est valorisée chez les Amérindiens. Colas commence ainsi : « *Nous avons écouté avec*

plaisir ce que vient de nous dire Kondiaronk, presque autant pour la manière éloquente de son langage [...] » (Boucherville, 80). Après cela, il expose ses vues sur la meilleure façon de faire face aux Iroquois. En mettant ces compliments dans la bouche de son héros, Boucherville montre qu'il connaît la valeur de l'éloquence pour la chefferie autochtone.

Il faut tout de même souligner une certaine ambivalence dans la scène de conférence. Malgré que Colas épouse les codes culturels des Hurons et que Boucherville représente la scène d'une manière informée, la conférence se termine à l'avantage des Français. Nous l'avons évoqué plus haut, le déguisement de chaman que porte Bibi rappelle le cliché de la duperie envers les Autochtones.

Malgré cette ruse, la réunion ne se termine pas par une décision prise par un chef dont la parole primerait sur celle des autres, mais sur ce qui peut être considéré comme une décision commune :

Il fut convenu que l'on ne perdrait pas de temps, que les canots achetés chez les Nipissiriniens seraient prêtés aux Hurons, qu'après avoir pourvu à la protection du hangar, M. Pilette et cinq hommes de son choix resteraient avec tous les Outaouais à la bourgade du Lièvre, que le reste des Canadiens ainsi que les vingt Algonquins se rendraient, avec Kondiaronk et ses guerriers, à la pointe à la Loutre, où Colas irait les rejoindre avec ses hommes avant trois jours (Boucherville : 86).

Après les échanges de parole et ce résumé du narrateur qui charge tous les partis en présence d'une mission particulière, le lecteur garde l'impression d'avoir assisté à une scène qui rend compte avec une certaine exactitude de la manière dont étaient prises les décisions.

Ailleurs dans le roman, la manière par laquelle le chef Iroquois Chaudière Noire décide de partir en guerre montre toutefois moins de vraisemblance. Cet autre passage montre que malgré son travail admirable de reconstruction historique, Boucherville n'échappe pas totalement à l'ethnocentrisme. Lorsque la Chaudière Noire se demande que faire avec la menace française aux îles Manitoulines, on le voit d'abord en groupe. Ensuite, il se retire dans ses quartiers et demande à être laissé seul. Tout ça passe encore, mais là où le lecteur informé sourcille est lorsqu'il appelle sa femme : « *J'ai décidé, dit-il, d'un ton qu'il s'efforça de rendre doux et affectueux, que dans deux jours, j'irais attaquer les Français à la bourgade du Lièvre, si les Outaouais consentent à rester neutre* » (Boucherville : 98). Une telle décision devrait être prise en groupe. Delâge et Warren précisent comment on a coutume de délibérer :

Lors des assemblées générales, lesquelles se tenaient d'ordinaire dans le village du chef le plus respecté de la nation, on s'asseyait à terre, de jour ou de nuit, selon le degré de secret du conseil, et chacun s'exprimait pour nommer ses motifs en répétant à chaque occasion, posément et distinctement, les arguments des autres afin de clarifier les situations conflictuelles et d'empêcher de possibles malentendus (Delâge & Warren, 2017 : 38).

Voilà qui ressemble à ce que le lecteur a vu chez les Hurons en lisant *Nicolas Perrot*, mais rien à voir avec la scène décrite ici chez les Iroquois, qui doit davantage à ce qu'on attendrait d'un gradé français, ou un autre membre de cette hiérarchie d'Ancien Régime où on ne contestait jamais ce qui venait de plus haut que soit. Peut-être Boucherville voulait-il réserver aux seuls alliés de son héros un traitement plus long et exact, voire plus sympathique.

9.3 Ononthio

Boucherville connaît visiblement bien le vocabulaire colonial franco-indien. Lorsque Colas raconte le meurtre de Pieskaret par les Iroquois, il dit que ceux-ci s'en allaient « *voir leur père Ononthio* » (Boucherville, 54). Ononthio est le nom que les nations autochtones donnaient aux gouverneurs successifs de la Nouvelle-France. Il signifie littéralement en huron-iroquois *grande montagne*. C'est une transposition littérale depuis le latin du nom du premier gouverneur Montmagny, ou *Monte Magnus* en latin (Delâge & Warren, 2017 : 97).

La métaphore paternelle est une constante dans la pensée politique française de l'époque. La monarchie s'articule sur une structure verticale où le roi incarne la place de Dieu le père sur terre. C'est cette forme d'organisation que les Français ont cherché à transplanter en Amérique (Delâge & Warren, 2017 : 95). Il y a toutefois un malentendu entre la conception française et autochtone de la métaphore paternelle. Chaque côté de l'alliance projette sa propre logique culturelle sur la métaphore. Le père n'est pas chez les sociétés autochtones septentrionales le détenteur du pouvoir arbitraire comme il l'est en France. Delâge et Warren expliquent :

Dans les sociétés huronnes, c'était l'oncle maternel qui se voyait investi d'une autorité morale sur ses neveux utérins. Les meneurs des troupes autochtones se faisaient appeler « oncles » par les guerriers plus jeunes. Le rôle du père, quant à lui, se limitait à celui de protecteur et de pourvoyeur (Delâge & Warren, 2017 : 98).

En scellant l'alliance avec Ononthio, les Autochtones crurent donc se placer sous la protection d'un père dépourvu d'autorité et distribuant les dons, alors que les Français pensaient se donner le pouvoir de décision arbitraire du père. Kondiaronk,

pendant les discours dont nous avons parlé plus haut, reprendra à plusieurs reprises le terme d'Ononthio.

Je vois avec plaisir un homme que je connais bien, et que j'aime parce que je sais qu'il est l'ami des Hurons, des Algonquins et de toutes les nations au nord des Grands Lacs et des pays d'en haut. Il sait que les Hurons sont les amis d'Ononthio et de tous les Français, et que chaque fois qu'Ononthio a eu besoin des Hurons pour châtier ses ennemis mortels les Iroquois, les Hurons se sont toujours empressés d'accourir à sa demande. Aussi savons-nous qu'Ononthio aime les Hurons (Boucherville : 79).

C'est précisément en tant que pourvoyeur et protecteur que Kondiaronk appréhende sa relation avec son *père* Ononthio. Boucherville rend bien compte par la voix du chef de la manière par laquelle les Hurons entendaient les termes de leur alliance avec les Français. Kondiaronk n'a rien d'un capitaine qui répond à l'appel aux armes lancé par un supérieur. Il convient de citer une partie de l'échange entre Colas et le chef huron pour comprendre comment l'empire français fonctionnait réellement dans les Pays d'en haut. Colas dit :

—Que diraient les bourgeois si nous allions compromettre le succès de notre expédition et pour une simple satisfaction de vengeance, s'il fallait abandonner aux Hurons nos marchandises de nos canots qui ont été pris par les Iroquois?

– Il y a une bien grande différence, reprit Kondiaronk, dans le cas présent, si les Hurons n'aident pas les Canadiens, ils ne peuvent pas quitter la bourgade du Lièvre, sans courir risque de tomber entre les mains des Iroquois qui les guettent et de perdre ainsi le reste de leurs canots, sans chance de jamais ravoier ceux qu'ils ont perdus. Pourquoi n'ont-ils pas pu les défendre à la roche Capitaine quand tous les Outaouais étaient avec eux? Crois-tu qu'ils pourront mieux faire contre la Chaudière Noire, qui peut-être recevra du renfort avant le printemps? Et les canots ne seront pas repris, et les Canadiens ne seront pas vengés; tandis que, si tu veux, avant cinq jours, les Iroquois seront battus, anéantis, vous pourrez de suite conduire les canots à Michilimakinac, car je sais que c'est là leur destination. Ne vaut-il pas mieux sauver une partie que tout perdre? Sois sûr que le Bâtard Flamand et la Chaudière Noire sauront bien farder leur butin. Ils ne le rendront jamais.

– Ainsi donc, remarqua Colas, tu penses que ce ne serait pas trop que de t'abandonner toutes les marchandises qui nous ont été volés par les Iroquois pour prix des secours que toi et tes guerriers nous offrent pour nous venger des Iroquois?

– Je le pense.

– Eh bien, nous ne pensons pas de la même manière, et si nous le voulons, nous pouvons, sans toi, aller attaquer la Chaudière Noire, lui enlever nos canots et nos marchandises quand nous voudrons (Boucherville : 81).

Rien dans cet échange ne ressemble à un vassal discutant avec son seigneur. Contrairement à ce qu'on s'imagine à Versailles, une colonisation sans peuplement implique que les peuples autochtones conservent leur souveraineté, même s'ils se trouvent sur papier *sous la domination française*. Havard explique que l'objectif pour les gouverneurs qui se sont succédé aura été de rendre les Amérindiens dépendants des Français, de paraître « *comme un partenaire incontournable, celui auquel on a recours lorsqu'il faut pacifier des troubles dans les Pays d'en haut* » (Havard, 2003 : 267). Dans les faits, c'est davantage par la médiation, comme le lecteur voit Colas le faire, que par la force de frappe que l'autorité française se déploiera dans l'Hinterland. L'extrait cité montre tout sauf des Autochtones dépendants sur le plan économique et diplomatique. À entendre Kondiaronk, c'est même plutôt l'inverse. Boucherville représente ici encore de manière juste les nuances de la politique impériale sur le continent. Nous voyons bien comment à cette époque (où les Français commencent tout juste à circuler de manière autonome sur les réseaux hydrographiques) les Autochtones ont encore une certaine autonomie (malgré les guerres et les épidémies qui ont chamboulé les équilibres précolombiens).

Colas parvient toutefois à convaincre le chef huron de participer à son expédition, grâce au subterfuge de Bibi déguisé en chaman qui révèle ce que les Hurons gardaient caché pour eux : les Iroquois leur ont volé leurs pièges de chasse. Colas peut donc avoir gain de cause : ils feront cause commune, les Hurons reprendront leurs pièges et les Canadiens leurs marchandises volées. Tous ces

pour parler, en plus de rendre compte, comme nous l'avons dit plus haut, de la place essentielle de l'art oratoire chez les Amérindiens, montrent que le pouvoir était bien plus horizontal que Versailles n'aurait voulu le voir à l'époque.

10. Les femmes

Boucherville ne laisse pas beaucoup de place aux femmes dans son roman. Le lecteur sait que Colas éprouve des sentiments pour la fille de M. Raclos. Le Perrot historique s'est effectivement marié avec une certaine Madeleine Raclos. Son père n'était toutefois pas apothicaire, comme Boucherville le présente. Le père de la femme réelle de Perrot, Godebon Raclos, était dit « écuyer » et avait traversé l'Atlantique en 1671 — ce qui est anachronique par rapport au temps du roman — pour chaperonner ses trois filles en vue de les marier et de repartir en France. Havard affirme à propos du père qu'il a « *sans doute été convaincu par des missionnaires ou des dévots qu'il participerait à l'érection d'une nouvelle Jérusalem outre-Atlantique en offrant charitablement ses filles* » (Havard, 2019, 195-196).

Il y a aussi Marie, la femme de Grand Pierre dont nous avons parlé plus tôt. Il y a également Doilé, la belle-mère de Corlarine et la femme du chef iroquois Chaudière Noire. Corlarine est celle qui jouit d'une place significative dans la trame narrative du récit, même si sa trajectoire n'aboutira à rien, comme beaucoup d'éléments posés puis abandonnés par Boucherville. Celle-ci est promise à Aniaronti, un guerrier iroquois qu'elle déteste. Même si les femmes autochtones jouissaient d'une liberté prémaritale incomparable avec celle des femmes françaises de la même époque, il n'empêche que les mariages arrangés pouvaient exister comme ils existaient en France. Dans un texte sur la sexualité des femmes amérindiennes, Gilles Havard affirme ceci à propos des mœurs matrimoniales :

L'inclination sentimentale des femmes indiennes est rarement prise en compte, et leur mariage peut ainsi se solder par une expérience douloureuse. Il est certes difficile d'affirmer que ces femmes sont toujours et nécessairement contraintes. [...] Mais, si elles sont souvent libres d'échapper à un mariage quand le candidat

choisi ne leur sied vraiment pas, leur marge de manœuvre se limite généralement à cela, surtout lors d'un premier mariage. Elles acceptent parfois une union de mauvaise grâce en sachant qu'elles pourront rapidement divorcer et avoir l'occasion de se lier à un prétendant mieux assorti (Havard, 2014 : 349).

Rien n'indique dans le roman que Corlarine ait espéré un second mariage, mais le cours des événements l'amène effectivement à être récompensée de sa soumission à la volonté de son père par la mort de ce prétendant dont elle ne voulait pas.

Dans la scène où le lecteur apprend le mariage à venir, Doilé, la femme de Chaudière Noire, apparaît pour le moins soumise à la volonté de son mari. Pourtant, les nations iroquoises étaient matrilineaires. La guerre et la traite entraînant l'absentéisme des hommes, elles en obtiennent davantage de pouvoir (Delâge : 1991 [en ligne]). Les femmes effectuent certains travaux physiques (labours, transports) qui leur confèrent un poids économique dans le couple, ce qui n'est pas comparable à ce qu'on observe en Europe à l'époque (Havard, 2003 : 449). Sachant cela, le discours que Doilé tient à sa belle-fille surprend quelque peu : « *Tu connais ton père, ma fille; quand une fois il a décidé une chose, il faut qu'elle s'accomplisse. Il croit que c'est pour ton bonheur et rien ne le fera changer d'idée* » (Boucherville : 97). Ce genre de discours évoque ce qu'une Française pourrait dire à propos de son mari dans la société catholique et hiérarchisée de Louis XIV. Nous pouvons dire toutefois que l'intransigeance de Chaudière Noire est cohérente avec celle que nous avons relevée plus haut dans sa manière unilatérale de prendre des décisions concernant la guerre. Mince consolation, Doilé parvient cependant à convaincre son mari d'attendre que l'expédition soit faite avant de procéder au mariage.

Que Chaudière Noire parle d'Aniaronti comme celui qui pourrait le remplacer s'il lui arrivait malheur est toutefois conforme à la coutume chez les Iroquois. L'homme va effectivement dans la famille de la femme, non pas l'inverse comme c'est le cas en France. Chaudière Noire ajoute : « *Qui pourra mieux la défendre et la protéger?* » (Boucherville : 99) Comme nous l'avons vu plus haut à propos du rôle du père dans les sociétés autochtones, c'est bel et bien en tant que protecteur et pourvoyeur que le père est père. En dépit de l'ethnocentrisme qu'il y a peut-être dans la façon dont le mariage est arrangé, les motivations que Boucherville donne à Chaudière Noire ont quelque chose de plausible. Tout cet épisode n'est pas invraisemblable, loin de là; Boucherville y a seulement calqué certains éléments de ses propres référents culturels.

Du côté de Colas, son refus de se marier à Corlarine est à la fois curieux et cohérent avec le Perrot historique. Peut-être Boucherville avait-il en tête de développer la relation entre Mlle Raclos et Colas dans les chapitres qu'il n'a cependant jamais écrits.

Nous avons vu combien le Perrot historique cherche à se distancier de la catégorie sociale de coureurs de bois. Il se voit en tant qu'homme éduqué, aux bonnes mœurs et fidèle serviteur du roi. Toutefois, il n'est pas rare que des traiteurs prennent pour épouse la fille d'un chef autochtone afin de créer des rapports de parenté qui constituent la pierre angulaire des alliances (Havard, 2003 : 459). Ces hommes peuvent même avoir une femme d'origine européenne dans la colonie sans qu'ils s'empêchent de se marier à la mode du pays. En tant que grand diplomate, le Perrot

historique aurait pu conclure une telle alliance. Peut-être l'a-t-il même fait, mais aucune documentation ne permet de l'affirmer. Il n'aurait donc pas été invraisemblable que Boucherville décide d'unir Corlarine et Colas. Peut-être était-ce un développement narratif auquel il songeait? On imagine facilement un triangle amoureux entre Colas, Corlarine et M^{lle} Raclos. Mais le cours des événements qu'il a choisi pour son héros n'en est pas moins vraisemblable. Le refus de Colas est cohérent avec ce que l'on sait du statut matrimonial du Perrot historique.

Boucherville fait intervenir la religion catholique pour la première fois dans son récit afin de donner des mots à Corlarine et Colas quand celui-ci ferme définitivement la porte à une union. Les mots pieux et l'échange de crucifix surprennent quelque peu le lecteur qui voit surgir la religion si loin dans le roman. Toutefois, le Perrot historique aurait pu avoir de telles paroles :

Corlarine, lui dit-il, en affectant un sang-froid qu'il n'avait pas encore complètement recouvré, le baiser que je viens de te donner est celui d'un frère que, cette petite croix le rappelle, j'ai donné à ma sœur en Jésus-Christ. Reprends-la, que tu dois la porter toujours, en souvenir de l'heureux jour qui t'a faite chrétienne (Boucherville : 131).

Nicolas Perrot vient de la campagne bourguignonne où son père, lieutenant de justice, est au service du seigneur local. Il appartient donc au « *petit monde lettré de la notabilité rurale* » (Havard, 2019 : 172). Il reçoit une éducation grâce à la Compagnie de Jésus qui a un collège accessible gratuitement à tous les élèves de la province. Même si les aventures de Perrot l'ont fait en quelque sorte ethnographe, il reste attaché aux valeurs traditionnelles de sa société d'origine. C'est ce que Boucherville montre dans ce passage de piété catholique.

Nous l'avons évoqué plus tôt : Corlarine correspond partiellement à la série de mythes qu'a inspirée, selon Guildo Rousseau, *La Légende de l'Iroquoise*, de Catharine Maria Sedgwick. De 1840 à 1940, on retrouve plusieurs déclinaisons de ce même schéma dans la littérature canadienne-française : une Algonquienne, une Huronne, une Abénaquise ou une Iroquoise cherchent leur bien-aimé homme blanc (Rousseau, 2018 : 219). La fin est presque toujours tragique. Rousseau catégorise les éléments fondamentaux de ce type de récit tel qu'il les a trouvés repris dans plusieurs textes littéraires (Rousseau, 2018 : 222). Il en identifie sept dont les trois premiers correspondent avec ce que l'on retrouve dans *Nicolas Perrot*. Le premier mythe est, sur le plan de la mise en intrigue, *L'enlèvement, le rapt, la captivité*. En effet, le lecteur sait déjà avant la scène finale de rencontre entre Colas et Corlarine que celle-ci est en quelque sorte captive d'un éventuel mariage arrangé avec Aniaronti, un homme qu'elle abhorre. Le deuxième mythe est le *Baptême, la conversion à la foi chrétienne*. Le dialogue entre les deux personnages montre bien que Corlarine, dans un passage que le roman évoque brièvement, a été évangélisée. Vient ensuite le troisième mythe, celui de *La rencontre amoureuse avec un guerrier blanc*. Le lecteur sait déjà que Corlarine a aimé Colas, ce qui explique son emportement quand elle le rencontre plus tard après la bataille. Elle répond en effet à sa belle-mère, à propos du mariage arrangé :

—Tu dis que tu n'as aimé personne que ta mère! Et ce jeune Canadien, Colas, qui était venu à Onnontagué avec le père Le Moyne?
— Oh! celui-là, je l'ai aimé, oui, mais ce n'était qu'un caprice de jeune fille (Boucherville : 97).

Ce père Le Moyne est selon toute vraisemblance celui qui l'a convertie à la foi chrétienne.

Nous avons donc là trois éléments qui correspondent aux constantes narratives identifiées par Rousseau. Il n'est pas étonnant que Boucherville ait recours à des stratagèmes de mise en intrigue quelque peu figés. Nous commençons à le comprendre très bien : si *Nicolas Perrot* ne trouve pas sa valeur par le suspense, il ne la trouve pas non plus dans les intrigues amoureuses. Boucherville a toutefois voulu en insérer au milieu des exploits d'aventuriers. Il le fait ainsi sans réelle audace, en reproduisant très bien des myèmes connus de la littérature qui le précède et qui procurent une intrigue pour ainsi dire clef en main. Peut-être aurait-il poursuivi l'intrigue amoureuse dans une direction qui l'aurait gardée cohérente avec ce que les recherches de Guildo Rousseau démontrent, mais rien ne permet de le savoir. Rien, sauf peut-être cette dernière réplique de Corlarine, à l'avant-dernière page du roman : « *C'est pour toi, cela [un paquet mystérieux dont le lecteur ne connaîtra pas le contenu], Colas. Adieu, tu ne reverras plus jamais Corlarine, elle va mourir* » (Boucherville : 131). Le lecteur se doute donc que ce triangle amoureux entre Colas, Mlle Raclos et Corlarine finira certainement mal pour celle-ci.

Que Boucherville ait choisi un personnage historique qui détenait des terres dans la vallée laurentienne, ayant épousé une femme d'origine européenne, lui permet encore de réconcilier le monde de la colonie de peuplement et celui de l'hinterland. En incluant une romance entre le héros et une Iroquoise, Boucherville ouvre la porte sur une réalité historique : les mariages interethniques qui étaient monnaie courante en pays autochtone.

Conclusion

Nous avons vu que Boucherville écrit à une époque où l'on ne sait pas encore précisément quoi faire avec la mémoire des coureurs de bois. Nous nous étions demandé au départ si le roman de Boucherville diffère du traitement savant sur les coureurs de bois. Jusqu'à l'époque où écrit Boucherville, certains historiens en font encore l'incarnation de pratiquement tous les vices de l'Ancien Régime. D'autres commencent peu à peu à reconnaître leur importance économique et politique. Boucherville connaît définitivement l'importance réelle de ces hommes sur le plan politico-économique.

Nous avons vu que le coureur de bois incarne un paradoxe : il est en rupture avec le monde colonial en même temps qu'il permet l'existence même de celui-ci en préservant les alliances franco-indiennes et en permettant la circulation des capitaux dans la colonie. Bien que nous n'ayons aucune manière de déterminer quelle était la documentation précise de Boucherville, nous avons vu que le préambule réfère à une certaine *Histoire du Canada* qui est probablement celle de Garneau. Il serait fort étonnant qu'un homme instruit comme Boucherville, passionné d'histoire, et haut fonctionnaire à Québec, n'ait pas lu Garneau. Nous avons vu avec Couture que c'est Garneau qui inaugure au XIX^e siècle le paradoxe entre le héros canadien-français et le colon négligent. En bon élève de Garneau, Boucherville a bien su montrer les deux versants du coureur de bois : l'aventurier qui laisse derrière lui ses préjugés pour aller à la rencontre des Autochtones et celui qu'on accuse de désertir le travail de la terre. L'auteur a cherché à réconcilier cette contradiction : comme le Perrot

historique, Colas est un aventurier à la fois imprégné de culture autochtone et européenne; il peut susciter les passions d'une femme iroquoise, tout en étant promis à une Canadienne qui l'attend dans la vallée du Saint-Laurent; il prend au sérieux les enjeux politiques des Hurons et des Iroquois, tout en s'assurant de préserver une paix chère au gouverneur à Québec.

Est-ce que l'annonce faite par l'équipe de rédaction de la *Revue de Québec* est respectée? On parlait de « *renseignements précieux* » sur les coureurs de bois et « *d'innovation dans le journalisme* » (*Revue de Québec*, 4). Notre analyse comparative nous a montré que Boucherville s'est assurément très bien documenté pour rédiger ce roman. Les éléments qui permettent à Boucherville de reconstituer une époque sont pour la vaste majorité historiquement exacts. Hormis quelques anachronismes et quelques calques culturels, le lecteur informé garde l'impression d'avoir à faire à un auteur plus soucieux de reconstituer une époque que de ciseler un drame enlevé. Nous avons effectivement vu combien le suspense pâtit du didactisme de Boucherville. Nous avons vu dans le détail tout ce qui fait la qualité historique du roman de Boucherville. La description des objets, des vêtements, des coutumes et des savoir-faire n'a certes rien de palpitant en comparaison avec ce que les romans d'aventures de l'époque présentent, mais la description de la vie du coureur de bois a le mérite de reconstituer une époque avec une assez grande précision.

Si nous nous rappelons les valeurs que Joseph Turcotte énumérait dans la présentation de la *Revue de Québec* — moralité, simplicité, honnêteté — nous n'avons aucune difficulté à supposer que celui-ci trouva un certain plaisir à lire le feuilleton qu'il avait commandé pour les dernières pages de son périodique. Hormis le tour que

Colas et Bibi jouent aux Hurons, les héros sont tout à fait honnêtes et respectueux. Colas aurait pu accepter les avances de Corlarine, il reste néanmoins fidèle à la morale catholique et à sa fiancée.

Boucherville est encore bien de son siècle en ce qui concerne certains clichés : la paresse et l'ivrognerie de Bibi qui font contrepoids à ses nombreux talents; la passion de Jean pour la chasse qui lui fait négliger son travail de forgeron. Si Boucherville réhabilite grandement la figure du coureur de bois, préfigurant le regard plus rationnel des historiens de la deuxième moitié du XX^e siècle, il n'échappe pas complètement à la doxa dominante à leur sujet.

Contrairement à Garneau qui est plus ambivalent, Boucherville se range résolument du côté de ceux qui comprennent que ces hommes ont été essentiels à l'existence de l'Empire français en Amérique. Ceci le place en porte-à-faux de l'opinion savante majoritaire. Nous avons vu comment il magnifie leur héroïsme, comment il s'étonne de leurs compétences linguistiques, de leur savoir-faire, de leur force et de leur endurance. Il ne fait pas de son héros un agent de la providence à la manière des missionnaires. Il est plus près de Rameau qui reconnaissait déjà le travail de diplomate des coureurs de bois. Il y a beaucoup de nuances dans le récit de Boucherville; son travail annonce déjà le travail des historiens et des ethnohistoriens qui viendront dans la seconde moitié du XX^e siècle.

En ce qui concerne le monde autochtone, Boucherville tranche sur ses prédécesseurs et ses contemporains en ne présentant pas l'habituel dilemme moral de l'Indien tiraillé entre ses propres rites et le catholicisme. Le roman présente les Autochtones avec des intérêts qui leur sont propres et dont tient compte le héros. Si

Colas se joue des Hurons lors de l'épisode du déguisement, il ne faut pas oublier que nous avons vu que ce genre de subterfuge a des racines historiques. La conférence entre Colas, ses hommes et les Hurons est à vrai dire représentée avec une certaine exactitude. Même si Boucherville reprend le lieu commun de l'ennemi iroquois, ceux-ci sont plus que de simples guerriers sanguinaires uniquement mus par le pillage et le meurtre. Le lecteur a l'occasion de comprendre leurs motivations politiques et leurs prétentions territoriales. Boucherville mentionne certes la peur que Colas a de voir la victoire finale dégénérer en beuverie et en massacre, mais là encore l'histoire nous enseigne que de tels débordements ont bel et bien eu lieu. Les événements qui ont suivi la victoire de Fort William-Henry durant la Guerre de Conquête en sont sûrement l'exemple le plus célèbre. Contrairement à Fennimore Cooper, Boucherville ne s'étend pas sur le caractère sanguinaire des guerriers. Son héros prend même les précautions qu'il faut pour que le narrateur ne soit pas contraint de décrire de tels excès.

Au premier abord, le didactisme de Boucherville peut repousser le lecteur. L'étude approfondie que nous venons de faire nous permet cependant de voir qu'en dépit de l'intrigue éventée d'avance, Boucherville a mis beaucoup de travail dans la rédaction de son roman. Décrire le plus fidèlement possible les mœurs d'une époque faite de nombreux mélanges culturels lui permet de prendre ses distances avec un Québec ultramontain qui aime mieux qu'on lui raconte les champions de la survivance, de l'idéal agricole et de la mission évangélique des Français en Amérique. Le récit historique permet à cet homme curieux, ancien sympathisant du Parti patriote, de ruser et de réhabiliter quelque peu des figures encore mal-aimées à son

époque : le coureur de bois et l'Autochtone. Le biais du « *journalisme* », tel qu'annoncé dans la *Revue de Québec*, était une habile manière de montrer patte blanche.

Somme toute, le lecteur garde l'impression que Boucherville cherche à générer du mythe et à donner un nouvel ancrage identitaire à une époque qui est en plein repli sur la territorialité laurentienne et l'identité catholique. Comme l'illustre la mise en scène du préambule entre le vieillard et le petit George féru d'histoire, ce roman inachevé est un effort de réconciliation du Canada français de l'époque de Boucherville avec le souvenir des anciennes aventures qui peuvent être source de fierté.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités

- Barthes, Roland et coll. [1997] *Poétique du récit*. Seuil, Collection Points, Paris.
- Beaulieu, André. [1965] *Les Journaux du Québec de 1764 à 1964*, Presses de l'Université Laval.
- Bouchard, Gérard. [2001] *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*. Boréal, Montréal.
- Bouchard, Gérard. [2014] *Raison et déraison du mythe*. Boréal, Montréal.
- Boucher de Boucherville, Georges. [1996] *Nicolas Perrot ou les Coureurs des bois sous la domination française*. Éditions de la Huit, Sainte-Foy.
- Boucher de Boucherville, Georges. [1973] *Une de perdue, deux de trouvées*. Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, Ville LaSalle.
- Couture, Stéphane. [2007] *L'itinéraire historiographique de la « figure » du coureur de bois, 1744-2005* (Mémoire de maîtrise). Université Laval.
- Delâge, Denys. [1991] *Le Pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est — 1600-1664*. Boréal, Montréal.
- Delâge, Denys et Warren, Jean-Philippe. [2017] *Le Piège de la liberté*. Boréal, Montréal.
- Ducharme, Nathalie, [2019] *Le roman d'aventures au Québec 1837-1900*, PUL, Québec.
- Dumont, Fernand. [1996] *Genèse de la société québécoise*, Boréal, Collection Boréal Compact, Montréal.
- Ferland, Jean-Baptiste-Antoine. [1861] *Cours d'histoire du Canada, vol. 2*. Québec, A. Côté.
- Frégault, Guy. [2014] *La civilisation de la Nouvelle-France (1713-1744)*. Fides, Montréal.

- Garneau, François-Xavier. [1845] *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours, tome I*. Québec, N. Aubin.
- Germain, Georges-Hébert. [2003] *Les Coureurs des bois*, Libre expression, Montréal.
- Groulx, Lionel. [1990] *Notre grande aventure*. Fides, Collection Bibliothèque québécoise, Montréal.
- Hamel, Réginald. [1976] *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*. Fides, Anjou.
- Havard, Gilles. [2003] *Empire et métissage, Indiens et Français dans les Pays d'en haut, 1660-1715*. Septentrion, Québec.
- Havard, Gilles & Laugrand, Frédéric, dir. [2014a] *Éros et tabou, Sexualité et genre chez les Amérindiens et les Inuits*. Septentrion, Québec.
- Havard, Gilles & Vidal, Cécile. [2014b] *Histoire de l'Amérique française*, Flammarion, Champs Histoire.
- Havard, Gilles. [2016] *Histoire des coureurs de bois, Amérique du Nord 1600-1840*. Les Indes savantes, Paris.
- Havard, Gilles. [2019] *L'Amérique fantôme, les aventuriers francophones du Nouveau Monde*. Flammarion Québec, Montréal.
- Lahontan. [1703] *Nouveaux voyages de Mr. Le baron de LaHontan dans l'Amérique Septentrionale*. La Haye.
- Lamonde, Yvan. [2000] *Histoire sociale des idées au Québec 1769-1896*. Fides, Anjou.
- Lavoie, Michelle. [1970] « Du coureur de bois au Survenant (filiation ou aliénation?) », *Voix et images du pays*, vol. 3, no 1, p. 11-25.
- Lemire, Maurice. [1993] *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec 1764-1867*. L'Hexagone, Montréal.
- Lemire, Maurice, et coll. [1978] *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Tome premier, des origines à 1900*, Fides, Montréal.
- Lemire, Maurice, et coll. [1992] *Vie littéraire au Québec volume 2*. Presses de l'Université Laval, Québec.
- Lemire, Maurice, et coll. [1999] *Vie littéraire au Québec volume 4*. Presses de l'Université Laval, Québec.

Perrot, Nicolas. [2004] *Mémoire, mœurs et religions des Sauvages de l'Amérique septentrionale*. Presses de l'Université de Montréal, Bibliothèque du Nouveau Monde, Montréal.

Richter, Daniel K., et coll. [1986] « War and Culture : The Iroquois Experience » *The American Indian Past and Present*. Alfred L. Knopf, 3^e édition, dirigée par Roger L. Nichols, New York, p. 105.

Riopel, Marie-Ange. [1945] *Bibliographie de Georges Boucher de Boucherville*. Thèse (M.A.), École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal.

Rousseau, Guildo. [2018] *La Légende de l'Iroquoise, aux sources historiques de l'imaginaire québécois*, GID, Québec.

Warwick, Jack. [1966] « Les “pays d'en haut” dans l'imagination canadienne-française », *Études françaises*, vol. 2, no 3, octobre, p. 265.

White, Richard. [2009] *Le Middle ground. Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*. Anacharsis, Toulouse.

Pages web citées

« Arbre généalogique de Pierre-Georges-Prevost Boucher », *Généalogie du Québec et d'Amérique française*,
https://www.nosorigines.qc.ca/genealogy_canada_pedigree.aspx?pid=601695&lng=fr. Page consultée le 8 avril 2019.

Carroll, Carman V. « La Société littéraire et historique de Québec ». *L'Encyclopédie canadienne*. 2015, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/societe-litteraire-et-historique-de-quebec-la>. Page consultée le 8 avril 2019.

« Charles-Eugène Boucher de Boucherville » *Assemblée nationale du Québec*, janvier 2012, <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/boucher-de-boucherville-charles-eugene-2203/biographie.html>. Page consultée le 8 avril 2019.

Charlevoix, François-Xavier de, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale, Tome premier*, Pierre-François Giffard, Paris, 1744, BNF Gallica, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k109494h/f475.item>. Page consultée le 16 octobre 2019.

« Choses et autres » *Le Monde illustré*, 6^e année, numéro 285, 19 octobre 1889, p. 199, http://www.canadiana.ca/view/oocihm.8_06290_285/8?r=0&s=4. Page consultée le 8 octobre 2019.

Delâge, Denys. « La traite des pelleteries au XVIIe et XVIIIe siècle ». *Les Cahiers des Dix*, numéro 70, 2016, p. 343, <https://www.erudit.org/en/journals/cdd/2016-n70-cdd02912/1038752ar.pdf>. Page consultée le 8 octobre 2019.

Delâge, Denys « L'influence des Amérindiens sur les Canadiens et les Français au temps de la Nouvelle-France », *Revue Lektos*, vol. 2, no 2, UQAC, Chicoutimi Automne 1992, http://classiques.uqac.ca/contemporains/delage_denys/influence_amerindiens/influence_amerindiens.pdf?, Page consultée le 8 octobre 2019.

En collaboration avec Claude Perrault, « PERROT, NICOLAS », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 2, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 15 oct. 2019, http://www.biographi.ca/fr/bio/perrot_nicolas_2F.html.

Gagnon, Jacques. « Les Nipissiriniens depuis Jean Nicollet », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 45, Numéro 1, p. 75-79, <https://www.erudit.org/fr/revues/raq/2015-v45-n1-raq02363/1035166ar/>. Page consultée le 8 octobre 2019.

« Grands moments de l'enseignement agricole », *Association des anciens et des anciennes de l'Institut de technologie agroalimentaire*, 2012, <http://www.aaaita.ca/?idp=34>. Page consultée le 11 février 2019.

Havard, Gilles. « Conférence de Gilles Havard à Montréal », *Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones*, Département des sciences des religions de l'Université du Québec à Montréal, 17 novembre 2016, <https://recherches-amerindiennes.qc.ca/site/conference-de-gilles-havard>, Page consultée le 8 octobre 2019.

La Revue de Québec, 6 octobre 1889. http://eco.canadiana.ca/view/oocihm.8_06317_1/4?r=0&s=3. Page consultée le 8 octobre 2019.

« La société militarisée de la Nouvelle-France », *Musée canadien de la guerre*, https://www.museedelaguerre.ca/cwm/exhibitions/chrono/1000militarized_society_f.html. Page consultée le 8 octobre 2019.

Lemelin, André. « Georges Boucher de Boucherville », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 12, 2003. http://www.biographi.ca/fr/bio/boucherville_georges_de_12F.html. Page consultée le 13 février 2019.